

POÉSIE HAÏTIENNE CONTEMPORAINE
(anthologie)

Saint-John
KAUSS

POÉSIE HAÏTIENNE CONTEMPORAINE
(anthologie)

Passerelle

Édité par
Association Culturelle Passerelle
www.e-passerelle.ca
Courriel : e.passerelle@gmail.com

Imprimé en version papier et numérique

© Copyright by Saint-John Kauss, 2011.

Première édition: Association Culturelle Passerelle, Montréal, 2009.

Dessin de couverture : *Ronel Marcellus, peintre*

Œuvres parues

1979.- *Chants d'homme pour les nuits d'ombre*, poèmes, Éditions Choucouné, Port-au-Prince, Haïti, 70 pages (épuisé).

1979.- *Autopsie du jour*, poèmes, Éditions Choucouné, Port-au-Prince, Haïti, 120 pages (épuisé).

1980.- *Hymne à la survie et deux poèmes en mission spéciale*, poèmes, Éditions Damour, Port-au-Prince, Haïti (épuisé).

1981.- *Ombres du Quercy*, poème, Éditions Nelson, Montréal, Canada, 25 pages (épuisé).

1981.- *Au filin des cœurs*, poèmes, Éditions Nelson, Montréal, Canada (épuisé).

1982.- *Entre la parole et l'écriture*, essai, Éditions Nelson, Montréal, Canada (épuisé).

1983.- *Zygoème ou Chant d'amour dans le brouillard*, poème, Kauss Éditeurs, Montréal, Canada (épuisé).

1984.- *Twa Degout*, poèmes créoles, Éditions Choucouné, Port-au-Prince, Haïti, 35 pages (épuisé).

1986.- *Tel Quel*, pamphlet, Éditions Choucouné / Kauss Éditeurs, Port-au-Prince / Montréal (épuisé).

1987.- *La danseuse exotique* précédé de *Protocole Ignifuge*, poèmes, Éditions Choucouné, Port-au-Prince, Haïti (épuisé).

1991.- *Pages fragiles*, poèmes, Éditions Humanitas, Montréal, 120 pages (épuisé).

1993.- *Testamentaire*, poèmes, Éditions Humanitas, Montréal, 135 pages (épuisé).

1995.- *Territoires*, poèmes, Éditions Humanitas, Montréal, 130 pages (épuisé).

1996.- *Territoire de l'enfance*, poèmes, Édition bilingue : français-roumain, Humanitas / Libra, Montréal / Bucarest ; Version roumaine, Traduction de Andrei Stoiciu, Editura Cogito, Oradea, Roumanie, 1997, 110 pages.

1998.- *Pour une nouvelle littérature : Le manifeste du surpluréalisme*, essai, Éditions Présence, Montréal.

- 1998.- *Le livre d'Orphée*, poème, Éditions Présence, Montréal, 30 pages.
- 2005.- *Paroles d'homme libre*, poèmes, Éditions Humanitas, Montréal, 138 pages.
- 2006.- *Le manuscrit du dégel*, poèmes, Éditions Humanitas, Montréal, 162 pages.
- 2007.- *Hautes Feuilles*, poèmes, Éditions Humanitas, Montréal, 185 pages.
- 2007.- *Poèmes exemplaires*, poèmes, Éditions Joseph Ouaknine, Montreuil-sous-bois (France), 110 pages.
- 2008.- *L'Archidoxe poétique*, essai, Éditions Humanitas, Montréal, 143 pages.
- 2009.- *Poésie haïtienne contemporaine*, anthologie, Editions Passerelle-ACP, Montréal, 254 pages.
- 2011.- *Éloge de l'Interlocuteur*, entretiens, Éditions Joseph Ouaknine, Montreuil-sous-Bois (France), 140 pages.

à Richard Brisson
à Jean-Claude Charles
morts,
barques de larmes

« L'anthologie n'est ni permanente ni épisodique, mais parente éloignée du musée. »
(André Malraux)

« ... car je n'ai jamais compris la poésie qu'à deux époques de la vie humaine : jeune pour chanter, vieux pour prier. Une lyre dans la jeunesse, une harpe dans les jours avancés, voilà pour moi la poésie : chant d'ivresse au matin, hymne de piété le soir; l'amour partout. »
(Lamartine)

*« J'appelle poésie un conflit de la bouche et du vent la confusion du dire et du taire une consternation du temps la déroute absolue
J'appelle poésie aussi bien le cri que le plaisir m'arrache ou la phrase écrasée avec une pierre
J'appelle poésie à la fois ce qui ne demande point d'être compris et ce qui exige la révolte de l'oreille... »*
(Aragon)

Avant-Lire

Ce n'est pas sans fierté que nous présentons aujourd'hui cette somme de la poésie et des réflexions haïtiennes écrite dans l'île et dans la diaspora, c'est-à-dire au Québec, aux États-unis et ailleurs. Ce travail qui constitue certes la dernière née des contributions apportées à la littérature haïtienne rejoint celles déjà publiées par des anthologistes et critiques littéraires de renom, comme Édouard La Selve, Duraciné Vaval, Ghislain Gouraige, Maurice Lubin, Pradel Pompilus, Frère Raphaël Berrou, Jules André Marc, Raymond Philoctète, Léon-François Hoffmann, Maximilien Laroche, Pierre Raymond Dumas, Eddy Arnold Jean et Christophe Charles.

Nous avons lu quelque part que toute littérature est « la mise en œuvre d'une mythologie, c'est-à-dire d'un modèle verbal de la culture propre à une société ». De celle que constitue l'ethnie haïtienne en général, nous pensons qu'il existe une nouvelle littérature distribuée autour de forces et de tendances éparées, différentes de celles qui dominaient les années antérieures. La Révolution et l'apport des poètes du groupe Haïti Littéraire plus versés dans le lyrisme universel, ont forcé de toute évidence les plus jeunes des générations suivantes à écrire différemment. L'éclairage a donc aujourd'hui pour trame l'actualité des mots et des images. Et dans le champ de la conscience et de l'animation poétique, il s'agit ici pour les nouveaux écrivains de créer et d'apporter une œuvre vigoureuse qui serait une œuvre de jouissance continue, un objet de valeur et d'esthétique quotidienne capable de rehausser la culture haïtienne du dehors.

Formés d'abord à la rude école de l'exil, la majorité des écrivains ici présentés, malgré un séjour prolongé à l'extérieur d'Haïti, se sont toujours tournés vers l'investigation verbale avec pour territoire les mots ... et l'île de la mémoire. Et à mesure que ces derniers atteignaient la maîtrise de l'écriture et forçaient la mise en page de l'imprimé, certains ont forgé une nouvelle littérature, sans tendance déclarée, ni école et ont donné naissance à de nouveaux groupes d'écrivains, développant de nouvelles méthodes d'écriture et explorant de nouveaux champs de la création. D'autres, bien sûr, sont restés dans la tradition intellectuelle de cette écriture créée par les faiseurs d'étoiles, pour ainsi dire dans la lignée directe des hommes comme Hölderlin, Góngora, Blaise Cendrars, Aragon, Paul Eluard, Valéry et Perse, dont ils se réclament d'ailleurs.

Après plus d'une trentaine d'années au Québec, aux États-Unis et ailleurs, ces poètes de l'exil ont singulièrement évolué, leur conception de l'art également. Des arguments majeurs plaident aujourd'hui en faveur de cette nouvelle écriture tour à tour multifactorielle, étoilée, renfermée et fréquemment incriminée. Ces chasseurs d'étoiles, ces poètes libérés doivent être plutôt salués dans le développement de leurs activités si positives, associées à la relance de l'art du dire. Leurs travaux, pour ainsi dire leurs écrits, abordent principalement les contraintes affectives de l'art haïtien en particulier, d'une culture si prospère toujours à l'affût de l'originalité.

Les écrivains présentés ici (anciens et nouveaux pour fins de comparaison) sont néanmoins l'expression naturelle de cinq à six générations de poètes haïtiens qui ont cru au pouvoir des mots. Le courant central actuel de cette littérature est, sans exagération, d'un optimisme suffisant. Ces écrivains ne cherchent plus une issue. Dans l'angoisse perpétuelle, parmi les pauvres et les ruines d'une société universellement décadente, leurs interrogations relèvent avant tout d'un trouble existentiel et langagier. Ces poètes semblent renforcés par la conviction de transmettre aux générations futures des œuvres pressées d'affirmer l'essence d'une littérature de grand calibre. Ils sont conscients des œuvres de discipline d'où scintille la réalité des images précieuses. Ils ont créé, en d'autres mots, un optimisme séducteur par le style qui, chez eux, est « le lieu et le signe de la qualité ».

Qu'à cette dernière présentation de poètes haïtiens suivent d'autres au plus haut point!

Saint-John Kauss
19 avril 2009

Yves ANTOINE

Yves Antoine, né à Port-au-Prince (Haïti) le 12 décembre 1941. Études : comptabilité, pédagogie, lettres françaises. Enseignant, poète et critique littéraire, Yves Antoine a publié de nombreux ouvrages dont principalement *Les sabots de la nuit* (1974), *Alliage* (1979), *La Veillée* (2010) et surtout l'excellent *Sémiologie et personnage romanesque chez Jacques Stephen Alexis* (1993). Il figure dans plusieurs ouvrages de référence sur la littérature noire d'expression française.

L'INDÉLÉBILE

Ma maison est légère comme un oiseau
Elle n'a ni porte ni fenêtre
et donne sur la saison couleur de cendre
Une chanson l'habite
Qui s'appelle silence
Ma maison a perdu la mémoire des mots
confond rivière et sang
statue et fantôme
rires et pleurs
Le chemin qui conduit à ma maison
est un fil qui imite les gestes du vent
Là où je vais je traîne sous le bras ma maison
telle une pièce à conviction.

POUR CELLE QUI PARTAGERA MA DERNIÈRE NUIT

En chantant je te ferai un collier d'arc-en-ciel
Devant tes pas de porcelaine je déroulerai
un tapis de fleurs : tubéreuses, orchidées, lauriers, bougainvillées
Tu poseras la tête sur le traversin de ma tendresse
En signe de victoire sur le temps
Enfin dirai-je tu es venue tu es là
À coups de mots je sculpterai ton visage
à travers la grisaille de l'avenir
Mes mains se sentiront moins dérisoires.

Coriolan ARDOUIN

Coriolan Ardouin, né à Port-au-Prince (Haïti) en 1812. Enfance d'orphelin dès l'âge de douze ans. Triste et malheureux par la mort à la même époque (1824) d'une sœur aimée et, en 1835, par celle de sa femme après seulement quelques mois de mariage, sans oublier le décès d'un de ses frères à peine fut-il né, Coriolan Ardouin est, à notre avis, le prototype par excellence du « poète maudit ». Poitrinaire, il mourut le 12 juillet 1836 à l'âge de vingt-quatre ans.

LE DÉPART DU NÉGRIER

Le vent soufflait, quelques nuages
Empourprés des feux du soleil,
Miraient leurs brillantes images
Dans les replis du flot vermeil.
On les embarque pêle-mêle,
Le négrier, immense oiseau
Leur ouvre une serre cruelle,
Et les ravit à leur berceau!

L'une, le front sur le cordage
Répand des larmes tristement,
L'autre de l'alcyon qui nage
Écoute le gémissement,
L'une sourit dans un doux rêve,
Se réveille et sourit encor,
Toutes en regardant la grève
Demandent son aile au Condor

--- Minora, quel exil pour ton cœur et ton âge!
Son œil réfléchissait le mobile rivage,
Elle était sur la proue : on dirait à la voir,
Toute belle et des pleurs coulant sur son visage,
Cet ange qui nous vient dans nos rêves du soir.

C'en est fait! Le navire
Sillonne au loin les mers,
Sa quille entend l'eau bruire
Et ses matelots fiers
Aiment sa voile blanche
Qui dans les airs s'étend
Et son grand mât qui penche
Sous le souffle du vent
Car à la nef qu'importe
La rive qui l'attend,
Insensible elle porte
Et l'esclave et le blanc!

(Les betjouanes)

Robert BAUDUY

Robert Bauduy, né à Jacmel (Haïti) le 21 décembre 1940. Diplômé du Conservatoire National d'Art Dramatique, il a également étudié à la Faculté d'Ethnologie de l'Université d'État d'Haïti. Très actif au niveau du théâtre, il a collaboré avec Franck Fouché. La majorité de ses poèmes, articles-critiques et études sur le théâtre populaire haïtien se trouvent disséminés dans plusieurs journaux et revues de Port-au-Prince. Robert Bauduy n'a publié que deux ouvrages, un recueil de poèmes et un essai : *Oracle du mal d'aurore* (1973) et *Un second souffle pour le théâtre haïtien* (1974). Il est mort et mis sous terre à Jacmel en 2008.

ORACLE DU MAL D'AURORE (extraits)

À mon peuple, lune
combien de temps encore
loucheras-tu d'un œil mourant
la Maîtresse de l'eau
lorsqu'elle s'engouffre derrière la tête
les cataractes de chagrins
qui dansaient leurs épées dans l'émeraude des regards
ou alors jouant au lago
avec un nuage noir au masque de galant
sur la lisière des rives de la Gosseline
où cuipent les caracos sous la grêle des battouels.

(...)

Jacmel O
ma ville de raras en plein jour
et des refrains de trieuses de café
vers les glacis du bord de mer.

Balise au vent des démesures
et déchue aux prières

Tes fagots d'espérance
en falbalas de ruines.

(...)

Ma ville aux bras des mers
à narguer les émois
aux avant-jours de cataclysmes.

La fumée aux abois
et l'épouvante au paroxysme
dans le tumulte des discordes.

Au pavé de tes fièvres
le cadavre des vents.

Désastre le chant des ouragans.

À la parade d'éclopés
tes rues d'âge révolu
ivres d'enfants aux joues dévalisées d'innocence.

René BÉLANCE

René Bélance, né à Corail (Sud d'Haïti) le 8 janvier 1915. Enseignant et poète, il a vécu aux États-unis où il enseigna à Brown University. Il a publié *Luminaires* (1941), *Pour célébrer l'absence* (1943), *Survivances* (1944), *Épaule d'ombre* (1945) et, près de quarante ans plus tard, *Nul ailleurs* (1983). René Bélance fut, avec Saint-Aude et Davertige, considéré vers les années 60-70 comme un poète mythique et surréaliste.

GEÔLE

à Daniel Arty

Absurde l'air de croire
qu'un peu de sève
coule dans la veine de l'arbre
Voir clair
Absurde si le geste joue à faux
dans la danse des momies
Pourtant le sang giclant de tes mains
germera
Ton cri passera l'orage
mais ce n'est pas de nos cœurs
desséchés par la peur
que surgira l'écho
Je crois fertile tout sacrifice
même si nous tournons en rond
quand ton dire séditieux
appelle une levée de bras
Nous ayons gréé sur la peur

Je ne chante pas dans l'orage
de nos jours absurdes
Lâcheté ou peur de vivre l'horreur des fauves
Je savais déjà que ta voix dans la houle
ignore les chemins de la moisson
Ils ont fermé la ville
pour torturer des ombres
L'amour est interdit
Car il n'est pas juste d'aimer
parmi les contempteurs du rêve
Déjà nous avons reçu l'ordre d'incinérer la joie

Pas une goutte d'eau

ne tombera sur nos feuilles
Pas une main de femme
sur la bière d'une liberté
souillée
giflée
violée
garrotée
Profané le sein charnu de fille en sourire
Médusée la ville froide portant tellement
son sexe dans les yeux
On viole pour l'humilier la femme interdite
au défoulement du moribond
Une ville castrée
une ville percluse
Je ne chante pas si l'homme cède à la gifle
Et je suis lâche de voir clair
si la semence n'est au bout du songe
Je ne sais plus si tes menottes
ne sont une couleuvre
pour se muer en épée du réveil immanent
et si le sang de ta main
n'est pas le sang proche du bourreau
Je n'ai même pas à battre ma coulpe
de ne rien dire
Et je crois à la toute-puissance
du venin de ma langue
Ma ville amputée
sans bras pour barrer la nuit gagnante
tu n'es qu'une ville qui a peur
couchée dans sa bave
oses-tu un soupir avec cette voix bouclée
Je sais que la goutte d'eau
jamais ne déborde si le vase est vide
Nous avons crié dans la nuit
l'écho de notre hallali en a ri à perdre haleine
Mon chant n'a même pas un accent
de blessure honteuse
Mon chant n'endort même pas
cette ville prostrée
muette
Mon chant n'est pas l'alléluia de notre faim capitale
Mon chant n'est pas une encre qu'on efface
Mon chant de dernier hoquet
Mon chant qui n'est pas un faux
quand l'arbre est une pierre
la poignée de main d'homme
un poignard ...

(Nul ailleurs)

Franz BENJAMIN

Né à Port-au-Prince, Franz Benjamin vit à Montréal. Poète et diseur, il a déjà publié *Valkanday* (2000), *Chants de mémoire* (2003), *Dits d'errance* (2005), *Lettres d'automne* (2007). Il a aussi participé à plusieurs anthologies dont *Montréal vu par ses poètes* (Paroles / Mémoire d'encrier, 2006), *Perles de mots* (Dossiers d'Aquitaine, Bordeaux, 2007), *Palabras pueden / Power of words / Les paroles peuvent* (UNICEF, Panama, 2007).

1-

À la blancheur de la page
je cherche encore mes mots de raison
mon mal de cerf-volant

Tu ne m'as laissé qu'une feuille
à brûler les chaumières de ton toi
afin d'oublier les recettes de la douceur
de ton corps poussière d'étoiles

2-

Quel est donc ce dieu zébré
qui t'a donné le pouvoir de m'enfanter
une nuit de pluie
où nos langues se sont déliées
dans la musique de Cervantès
et de tes routes savantes

Toi l'érudit de la joie
et des agapes de jujube
tu déambules en moi
habillée de vers
et de l'insolence de la nuit

Tu n'es qu'horizon dans mes malles de rêve
ma première quête de larmes sucrées
dans la cargaison des femmes-poèmes

Dans mon livre à venir
je t'ai gardé la dernière strophe
la seule phrase de mes draps de mer.

3-

Séquence des ombres
de tes hanches de silice

il n'est bruit que d'oiseau
sur les pages de ton ciel
Haut vol marin en ta marge Soufrière
de tous les petits poissons d'eau douce
brûlés en tes larves
qui marchent sur les épaules du soir

C'était au temps de l'angélus
où mes prières récitées à voix basse
avaient donné des noms de fleur
à tes dix doigts

4-

Tu m'es encore mer ouverte
au linceul des ouvrages de brume
Agape en ta nuit de vendange
et des mélodies de guitare
clouées à tes cheveux

Tu me fais bateau
pour tes voyages d'escrime
la jetée des soupirs
en tes escales d'avril

Pas à toi
en tes marées hautes
sur tes seins qui me disent encore
leurs secrets d'ananas

5-

Combien de connivences
faudra-t-il déterrer
pour t'agripper
une goutte sur ma tempe

Combien de nuits
faudra-t-il étaler sur cette heure
à l'infini de tes enlacements

6-

À l'auvent de tes bourgeons
je suis la plante qui roucoule sur une pointe de ta sève
je suis la branche qu'on arrache à l'embouchure des adieux
ci-gît la feuille

ci-gît la plume
signant l'adieu des connivences

À l'auvent de nos bourgeons
ma nudité sèche te tiendra compagnie
jusqu'à la prochaine saison d'averse

Regnor C. BERNARD

Regnor C. Bernard naquit à Jérémie (Haïti) le 18 octobre 1915 et mourut à Montréal le 2 septembre 1981. Son œuvre littéraire comprend trois recueils de poésie : *Le souvenir demeure* (1940), *Pêche d'étoiles* (1943), *Nègre!!!* (1945) et un court essai intitulé *Sur les routes qui montent* (1954). Il a laissé, parmi des poèmes épars, un manuscrit au titre significatif, *Silence au dur visage*, jusqu'à présent inédit.

AUBE

Je poserai mon poing lourd sur la table
Et vous rentrez dans le silence comme des ombres.
Et la nuit sera en vous,
Autour de vous, quand un éclair naîtra dans mon regard,

Il y a des socles qui crouleront
Quand je chanterai ma chanson souveraine
Et quand mon doigt se lèvera dans le soleil.

Vos citadelles se sont élevées sur ma chair;
Mais si ma chair en est meurtrie,
La souffrance n'aura pu que bander ma volonté
Comme un arc.

Et je suis encore le volcan qui saluera
D'une musique dangereuse et belle
La fin du lourd cauchemar
L'appel de la Relève.

Le savez-vous?

Il me suffira de remuer mon échine
Et de poser mon poing lourd sur la table
Pour que dans le silence et dans la nuit
Vous rentriez

Comme des ombres.

(*Nègre!!!*)

Robert BERROUET-ORIOU

Robert Oriol, né à Port-au-Prince (Haïti) le 29 octobre 1951. Émigré au Québec en 1968, il y passa sa première année en tant que laïque, au Couvent Albert-Le-Grand, hanté par le désir de devenir moine dominicain. Passa par la suite d'une position de croyant à celle d'un athée. Le recueil de poèmes, *Lettres urbaines* (1986), fut son premier ouvrage. Il a fait paraître depuis lors trois autres recueils : *Thôraya* (2005), *En haute rumeur des siècles* (2009) et *Poème du décours* (2010).

PAR DÉCOURS DE MES LAMPES

nos voix nous précèdent caracolent par petites touches d'ivresse consentie sur nos terres non dites affleure sans appel ce visage tien gracile fragile tragique statuesque beauté comme poncée dans l'argile seule la Reine de Saba y eût droit par décret de l'encre à ton effigie cent fois auscultée à guetter souffles primeurs alpages dans la lumière bleue irisant ton visage l'as-tu choisi ce halo d'éternité ainsi se déclinent tes traits de douce cire saurai-je un jour solfier l'Angélique Opéra à hauteur de ta voilure gorgée de rêves de rives lointaines aquilin le nez en tracée de compas flaire route en jambées baladines hume sel d'aube tes lèvres nées de l'offertoire créole deux siècles métis à célébrer tes lèvres charnues gourmandes provocantes sculptées pour croquer mâles focs et la vie follement bandée fleur fureur et rage au pubis tout à la fois lèvres crépues dressées en jets prolixes elles parlent paroles de feu au quotidien rendez-vous de mon sextant tu sais c'est par ces lèvres-là que s'ouvre toute la beauté du monde par elles qu'il est bon le frais pain du jour aux coulées du dire aux plissement des paupières mais hormis pèlerinages cathodiques je n'ai jamais vu tes yeux je les devine marronnant trop-plein de larmes citerne fissurée sous l'arche de tes cils veux-tu ainsi voiler à mon regard ta rétine braisée accrochée à tes songes attends ne réponds pas tu as déjà promis chaleur à ma nuque cassée d'avoir trop miré mes propres rêves

nos voix nous précèdent caracolent par petites touches d'ivresse consentie sur nos terres non dites affleure sans appel ce visage tien gracile fragile tragique statuesque beauté comme poncée dans l'argile seule la Reine de Saba y eût droit par décret de l'encre à ton effigie cent fois auscultée à guetter souffles primeurs alpages dans la lumière bleue irisant ton visage l'as-tu choisi ce halo d'éternité ainsi se déclinent tes traits de douce cire saurai-je un jour solfier l'Angélique Opéra à hauteur de ta voilure gorgée de rêves de rives lointaines aquilin le nez en tracée de compas flaire route en jambées baladines hume sel d'aube tes lèvres nées de l'offertoire créole deux siècles métis à célébrer tes lèvres charnues gourmandes provocantes sculptées pour croquer mâles focs et la vie follement bandée fleur fureur et rage au pubis tout à la fois lèvres crépues dressées en jets

prolixes elles parlent paroles de feu au quotidien rendez-vous de mon sextant tu sais c'est par ces lèvres-là que s'ouvre toute la beauté du monde par elles qu'il est bon le frais pain du jour aux coulées du dire aux plissement des paupières mais hormis pèlerinages cathodiques je n'ai jamais vu tes yeux je les devine marronnant trop-plein de larmes citerne fissurée sous l'arche de tes cils veux-tu ainsi voiler à mon regard ta rétine braisée accrochée à tes songes attends ne réponds pas tu as déjà promis chaleur à ma nuque cassée d'avoir trop miré mes propres rêves

j'ai tiré ma révérence en trait de fusain sur les lèvres du jour ne m'attends plus sur ce boulevard aux pieds borgnes épuisé d'avoir trop compté mes maux j'ai fait vœu de marcher désormais à côté de mes pas à l'aune même de l'île que je porte dans ma tête on y accède par chemins de patience aucun pont ne la relie aux glaciers qui l'entourent pour fêter ton absence vieille déjà de ces jours comptés en décades tremblées je dresse table amène face à l'unique quai d'où l'on ne part ni ne revient sans risquer d'y retrouver son âme mettre table hospitalière est un rituel légué par Edmond mon aïeul paternel notaire de son état au temps des océances traversées il vint des pentes vertigineuses du Monte Cinto en île Corse les malles sanglées de rêves et d'effroi à bord de la Coloniale après escale et séjour en Basse-Terre de Guadeloupe il y prit femme une créole aux seins gonflés par tendresse rouée et certifiée d'Afrique à sa demande modifia son patronyme scalpant les deux premières notes pour n'en garder qu'une seule à l'image du sien sans doute en gage de fidélité à ses reins vibrants et aux nombreux alambics dont il allait avec succès armer les meilleures guildives de Saint-Domingue jusqu'à l'actuel Mont d'Oriol commune de Cap-Rouge aux parages de Jacmel un jour au lever de ce siècle j'y découvris une amphore portant mon patronyme elle attendait pour mémoire que je lui fasse destin

(En haute rumeur des siècles)

Jeanie BOGART

Née en Haïti, Jeanie Bogart vit aux États-Unis où elle mène une carrière de « designer » et d'écrivain. Après des études en journalisme, elle a, tour à tour, été « reporter », présentatrice et rédactrice de nouvelles à la radio, à la télévision en Haïti et aux États-Unis. Elle a gagné avec son poème *A la foli*, le premier prix Kalbas Lò Lakarayib 2006, un concours de poésie réunissant les poètes créoles des Amériques, d'Afrique et de l'Océan Indien. Son premier recueil, *Un jour, tes pantoufles*, a paru aux Éditions Paroles à Montréal en 2008. Ses poèmes ont été publiés, entre autres, dans "*Plaisir des Mots*" et "*Poésie du Monde, Monde de la Poésie*" des Dossiers d'Aquitaine, Bordeaux (France) en 2007-2008, aussi bien que dans la revue littéraire *Passerelle*, à Montréal en 2008.

DANS TON POÈME SANS TITRE

À trop me promener, dénudée, dans le lit de ta poésie, les mots se sont mis à me tripoter les sens.

Mon territoire est un minuscule point, un appendice têtu dans le champ de ton verbe. Mon sol est foulé, ma ville fouillée de fond en comble. Aux fenêtres cassées de mes illusions, ton image s'interpose. Entre la rue et ma vue. Entre ton angélus et ma muse.

Puis reviennent les mots aux doigts désossés chatouillant le fin fond de ma pensée.

Un après-midi de pluie, tes mots partirent à l'assaut de mes secrets de femme. Un soir de clair de lune, j'ai égaré la clé de ta solitude entre les éclipses du dire et mes rires. Entre des lacs de bonheur et nos fièvres.

Après deux saisons d'amour et de hautes caresses, les aiguillons de tes mots chatouillent, comme au premier jour, ma curiosité.

J'ai cherché longtemps aux périmètres de tes silences un poème sans mots, sans doigts. Un poème dur d'écorce, au sang cassant les plus minces désirs de liberté. Je n'ai retrouvé que l'opiniâtre ardeur du verbe se cheminant dans ma sensualité en stupéfaction.

Rêve ou réalité. Dans le brouillard diffus d'un poème sans titre, un matin de maigres caresses, j'ai vu tes mots sucer le dernier de mes sucre-d'orges.

25 avril 2008

EN MARGE DES MIROIRS

Il y a le miroir qui défait le rêve. Il y a le miroir qui, d'une coupure, nous réveille. Mon miroir imaginaire s'endort et rêve de petits matins suspendus entre le réveil et le soleil, entre la rosée et la fatalité. Il porte le reflet de mes murmures, les brandit à qui veut les voir, sans mes yeux comme témoins de leurs jugements.

J'ai cessé de me rechercher au dedans des miroirs. Je les ai tous cassé. Des quadrillages de toutes dimensions qui s'enroulent à mes pieds avec mes rires et mes pleurs.

Je n'aime pas les mirages ni les ombres. Je préfère l'authenticité du moi; le non partage de l'être, même dans l'image.

Je m'aime démesurément, m'approprie l'exclusivité de mes reflets dans le verbe. Je me suis fait écorcher les rêves et blesser le regard au miroir d'une humanité qui affiche chaque parcelle de mes hésitations à la face du monde, qui tresse mes détresses à l'indiscrétion des yeux de faïence.

Il y a de ces miroirs qui reproduisent l'invisible. Il y en a d'autres qui font danser la tristesse sur fond de *nago*. Mon miroir imaginaire défie l'opacité d'un poème couleur brouillard. Des doigts inexistantes tracent sur la vapeur des mélancolies surfaites. Et quand part le rempart de la gloire, il ne reste que l'éloquence du dire en filigrane pour briser les glaces.

Puis il y a ce miroir qui se reconstitue à chaque fois; le miroir ensanglanté de mes silences qui rentrent bredouilles de la guerre des mots.

PAYS MIEN

Sur la chaussée de ma vie
je te retrouve
l'air pensif
Ô mon pays aux mille et une voix

j'ai appris à compter
chaque bourrasque du vent
te coiffant
te décoiffant
à volonté

tes enfants
étalés dans leur nudité
l'innocence à bout portant
s'attendaient

à voir surgir un monstre

ils ne l'ont pourtant pas vu venir
sous forme de marée haute
s'engouffrant
dans l'ancre de tes côtes

eaux et larmes confondus
cris étouffés
ventres remplis
non pas de ce pain quotidien
tant attendu
mais du raz-de-marée
qu'accompagne l'ouragan

cette image me poursuit

il m'arrive parfois
de marcher la tête baissée
par peur d'intimider le soleil
il m'arrive de mordre
dans le bleu éclatant du ciel
sans souci de sa douleur

il m'arrive parfois la nuit
de dormir
sur une paillasse d'étoiles
et rêver de t'offrir
une gerbe lumineuse
au petit matin

il m'arrive aussi
souvent
de danser
interminablement
au rythme endiablé d'un *gede ibo*
histoire de rentrer au bercail
maquiller d'un sourire
ta désolation

l'image m'obsède

regard ravagé
larmes séchées

pensées boueuses
mon pays me dévisage

Jean-François BRIERRE

Jean-François Brierre, né à Jérémie (Haïti) le 23 septembre 1909. “Fils de Fernand Brierre et d’Henriette Desrouillère (...). Jean-F. Brierre descend d’un colon français, François Brierre, qui avait acheté aux enchères, à Saint-Domingue, une négresse dahoméenne, prénommée Rosette, soeur cadette de Marie-Cessette Dumas, qui donna le jour au général Alexandre Dumas”. En 1928, il devint à dix-neuf ans directeur de l’École normale de Chatard pour instituteurs ruraux. J.-F. Brierre fut nommé, à moins de 21 ans, Secrétaire de Légation à Paris où il suivit des cours en sciences politiques. En 1931, il débuta des études de Droit qu’il termina en 1935. En 1932, il fonda le journal *La Bataille*, où ses critiques virulentes contre le régime de Sténio Vincent et l’occupation yankee, lui valurent deux années de détention ferme au Pénitencier national. Jean-F. Brierre demeure, avec Etzer Vilaire, le poète le plus célèbre de Jérémie. On lui doit plus de dix-sept recueils de poésie parmi lesquels on peut citer: *Chansons secrètes* (1933), *Black Soul* (1947), *La nuit* (1955), *La Source* (1956), *Découvertes* (1966), *Un Noël pour Gorée* (1980), *Sculpture de proue* (1983). Jean-F. Brierre a également essayé le roman: *Province* (1954); et un essai sur l’Union Soviétique ancienne: *Un autre Monde* (1973). Le 5 novembre 1984, il obtint le Grand Prix “Lotus” des écrivains afro-asiatiques, qui couronne son oeuvre. Jean-F. Brierre fut également enseignant et diplomate jusqu’à son exil en 1962, après neuf mois de prison avilissante sous le régime de Duvalier, père. Il a vécu la plus grande partie de son exil au Sénégal (Afrique), avec l’aide du président-poète Léopold S. Senghor, où il occupa différentes hautes fonctions de 1964 à 1986 jusqu’au lendemain de la chute de Duvalier, fils, c’est-à-dire jusqu’à son retour en Haïti. Jean-F. Brierre, le plus grand poète haïtien de tous les temps, est décédé à Port-au-Prince dans la nuit du 24 au 25 décembre 1992, à l’âge de 83 ans.

LA NUIT (fragment)

C’est d’elle que je me souviens, du limon originel aux adventices de la pensée
Elle qui calfatait les cales du vaisseau négrier
Et les houles sur quoi flottaient les douleurs noires enchaînées
Et la touffeur que punctuaient les râles des mourants.
Elle, le passager clandestin dont la seule présence
Peuplait de conjonctions de soleil, de terre et de ciel le voyage tombal.
Elle que pressentaient mes yeux fermés sur l’inconnu trouble du sang,
Qui gantait du velours triste de sa caresse insolite
Mes doigts sans os refermés sur le vide où se forme la vie.
Elle que j’ai trouvée présente dans l’ombre de mon père

Qui l'avait senti vivre à l'ombre de son père et son père de son père.
Elle qui remplissait les cheveux et la voix et le front de ma mère
Si bien qu'elle coulait, source sans eaux, de ses mains brunes jusqu'à mon cœur,
Ses mains, sœurs animales des feuilles neuves d'avant le déluge.
Elle qui fut avant le Verbe d'or et logea le chaos.
Elle de qui sont nées les étoiles et les galaxies,
Dans les prunelles de l'éther océan, fleurs de gel,
Songes désaltérants dans le sable accumulé de l'insomnie.
Tout se meut autour d'elle et son silence ponctuera la voix de l'Éternel.
Elle a dicté les mots et le frisson cosmique du verset.
C'est dans sa caverne aux parois lisses de carrare
Qu'ayant touché d'un doigt inattentif le lourd coffret des temps
Dieu éparpillera ses dessins primitifs peuplés de fleurs et d'émaux.

Quand l'homme a commencé de réduire ses dieux intérieurs
En fragments essoufflés de sons étrangers à ses frères d'espace
Et de les tracer en pointe dans la chair végétale,
Elle a gardé sa densité inviolée de Commencement des Commencements.
Son langage sans heurts où tout se chante sur le monde mineur,
Son visage agreste qui répugne au rouge et à la poudre,
Son corps dont le squelette est la fluidité de l'air
Pénètrent chaque chose et chaque vide avec amour,
Au rendez-vous inéluctable des noces sans froissements.
Elle fut dans l'éden la confiance de nos inquiétudes,
Quand l'Aïeule adorable sentant vivre dans ses entrailles
Une absence infinie et qui désirait s'incarner
En ce coin chaud fait pour l'ombre et la voix des Visitations,
Trouva près d'une main anxieuse que hantait son miracle inné
Au milieu du corps nu du fraternel auteur de sa langue,
Tout érecté, le fruit perpendiculaire à la terre
Qui jamais séparé du tronc ne donne sa semence
Que si l'a remué jusqu'au tréfonds de ses racines
Le rythme dont s'obtient le lait spongieux du pis engourdi.
Elle seule pouvait couvrir de son ombre vaste et bleutée
Dans l'auguste complicité des choses et des êtres
La découverte du baiser, lèvres horizontalement arquées,
Et de la grotte pubescente sous le voile velu de deux pétales verticaux,
Vie abyssale sous de lourdes chevelures d'algues.
Elle abrita le flux et le reflux de cet amour immémorial
Et gardera l'odeur tiède du désir assouvi,
Le souvenir de la morsure au noyau succulent de la concupiscence
Qui s'ouvrait, qui s'ouvrait jusqu'au jaillissement touffu de la récolte
Parmi des cris d'oiseaux, le bruit des bêtes dans les fourrés

Et des plaintes pareilles à l'écho sourd du scalpel de l'éclair.
 Quand la honte, éventail découpé dans le reflet du sang,
 Déferlera du cœur inquiet jusqu'à la plage du front,
 Lorsque pour mettre un masque à la Soif ardente et à la Source vive
 Ils les recouvriront de la minceur d'une paume verte et vineuse,
 Comme à la Guinaudée,¹ une paysanne en gros bleu
 Enrobe chaque fruit dans des fraîcheurs de chlorophylle,
 Lorsque la Voix terrible aura parlé dans le tonnerre,
 Que le serpent tout chaud des effluves du secret exposé
 Sera tapi, mollement endormi dans le secret de soi
 Et qu'ils auront appris de la Bouche inexorable de feu
 La loi de la douleur et des entrailles déchirées,
 La loi du dur labeur qui fait ruisseler votre corps
 Celle qui fait qu'un jour chaque paupière se referme
 Sur des prunelles ensablées que guette la vermine,
 Comme s'ils avaient pris dans leur filet et l'amour et la mort
 Et que la mort ne fut que la froide rançon de l'amour,
 Le soleil était là, boulet incandescent au cou du cosmos,
 Les arbres étaient là, possédés du vent et délirant,
 Offrant, lâches, leurs branches comme des fouets au courroux éternel.
 Et commença l'exode et commença l'aride solitude.
 ...des oiseaux, les bruits, étranges passages de fantômes,
 Le remords se heurtant à des embûches irréelles,
 La biche qui prend peur et brome à leur pénible sillage,
 Et le soleil posant partout des tentures de sang...
 Alors, très doucement comme circule la cocaïne du rêve,
 La Nuit s'en vint d'une main lente éteindre l'incendie
 Et tirer les rideaux de ses frondaisons sur leur double angoisse.
 Les arbres n'étaient plus des arbres, mais des grandes ombres d'épiphanie
 Le paysage était contre le mur du ciel un fusain
 Et si de quelque nid s'égarait une plainte étrange,
 C'était l'écho houleux et heurté des sanglots de la femme
 La nuit régnait. Une paix idéale, Un parfum d'orangers.

La pleine lune morcelée en fragments d'or dans le feuillage
 Versait des pleurs de miel derrière son hublot fragile.
 La peine de la femme avait le chant frileux des désespoirs d'enfants
 Et le chagrin d'Adam veillait dans le flot noir de ses cheveux.
 Les yeux ouverts pour la première fois sur le cham sans limite de la nuit.
 Car la nuit a vaincu l'hostilité de la nature,
 De sa douceur elle a contaminé chaque être et chaque chose.
 Elle règle le rythme neuf du sang de la bête et de la sève d'arbre.
 Elle est le jardinier sans visage, sans forme et sans couteau

Qui de son geste flou, nourrissant le désir, le transforme en bouton,
Choisit une couleur, du satin, du velours, de la soie,
Préparant le gala minutieux de chaque aurore
Veillant sur le métier de la diligente araignée
Pour que demain ne manque un fil aux perles du matin,
Et pour que le regard fasse escale dans plus de ciel,
Elle murmure la berceuse irrésistible où chaque inflexion
Vous invite à fermer les portes pâles de vous-même.
A voiler le miroir étroit de vos flaques sensibles
Afin de regagner l'escalier spiralé du songe
Où vous précède le cortège rouge de vos démons intérieurs.
Et c'est grâce à la nuit qu'ils entrèrent dans le sous-bois de l'amour,
Qu'ils épuisèrent le délice infini du baiser,
Cette caresse humide, émaillée d'éclairs où l'on mange et boit,
Où l'on engendre comme un susurrement de source,
Un bruit nocturne d'eaux dans les anfractuosités des rochers,
Un murmure mouillé de mer insomniause et lasse
A travers le ballet languide des palmes huilées.
Le ciel était tout renversé dans les yeux de la femme.
Et le mâle regard contenait la nuit dense et profonde...

(La nuit)

¹ Campagne d'Haïti près de Jérémie (Sud) où est né le Général Dumas. [Note de l'auteur]

Richard BRISSON

Richard Brisson, né à Port-au-Prince (Haïti) le 2 mars 1951. Acteur de talent, il a participé, avec François Latour, en 1972 à la création du Théâtre National d'Haïti. Animateur d'émissions culturelles à la radio et de spectacles de variétés (Show Pourri 76, Musicorama 78), il fut exilé en 1980. Richard Brisson est mort en prison (également son père ou son oncle Gérard Brisson) - suite à sa participation au débarquement armé à l'île de la Tortue en 1982. Il a laissé *Poémsons* (1973) et *Phrases* (1975).

TRISTIE

Je l'appelle Tristie
Et porte son prénom chagrin
Au pinacle des univers
En flamme de non fleur
En larme de non joie.
Le souvenir tant pis
D'un souvenir de solitude
Traînant d'un pas incertain
La lourde carapace
D'un printemps non moins incertain
Sa triste mélodie, inquiète,
Caresse la prairie jaune cuir de sécheresse
Ne voilà-t-il pas qu'en chantant
J'ai fait mourir l'oiseau,
Faner la rose, tarir la source,
Flétrir mon âme.
De ton chant Tristie,
De ton chant divagation
Nous avons créé un souffle de non vie :
Malheureusement!
Aussi, Tristie, je t'invite à ma fenêtre,
Vois le vent qui efface les nuages,
Un soleil qui renaît
Et l'aube qui disparaît.
Écoute le soir qui s'installe à sa place
En criant à tue-tête
Pour qu'on le sache à toujours
Qu'il y reste puisqu'il y est
Dommage!
Qu'avons-nous fait Tristie,

Qu'avons-nous fait?

Que t'ai-je fait?
Je l'appelais Tristie
Et porte son prénom tristesse
Au pinacle des univers
En larme de non être.

(Poémons)

Carl BROUARD

Carl Brouard, né bourgeois à Port-au-Prince (Haïti) le 5 décembre 1902. Journaliste de talent (*La Trouée, Revue Indigène, Les Griots*), il fut, à l'instar de Magloire Saint-Aude, le poète de la vie de bohème, le poète des cabarets, le diable des poètes. De son vivant, Carl Brouard a publié *Écrit sur du ruban rose* (1927). Les Éditions Panorama, en 1963, ont pris soin de réunir en recueil intitulé *Pages Retrouvées*, la plupart de ses poèmes éparpillés dans différents journaux et revues. Et les Éditions Mémoire d'encrier, son *Anthologie secrète* (2004). Carl Brouard mourut, ivre, le 27 novembre 1965. Roger Gaillard lui a consacré, en 1966, une magnifique étude: *La destinée de Carl Brouard*. Il reçut en 1961 le Prix Dumarsais Estimé et, en 2004, le Prix Deschamps, à titre posthume, lui a été décerné.

L'HEURE

À l'église du Sacré-Cœur
l'heure,
l'heure sonne,
et ma mélancolie se déroule,
volutes molles,
au rythme du son.
Heure qui sonnez,
heure qui fuyez
en la nuit brève,
en la nuit brune,
sonnerez-vous même
au jour de mon agonie!

(*Écrit sur du ruban rose*)

NOUS

Nous,
les extravagants, les bohèmes, les fous,
Nous
qui aimons les filles,
les liqueurs fortes,
la nudité mouvante des tables
où s'érige, phallus,
le cornet à dés.
Nous,
qui aimons tout,
tout :
L'église,
la taverne,
l'antique,
le moderne,
la théosophie,
le cubisme.
Nous
aux coeurs
puissants comme des moteurs
qui aimons
les combats de coqs
les soirs élégiaques,
le vrombissement des abeilles
dans les matins d'or,
la mélodie sauvage du tam-tam,
l'harmonie rauque des klaxons,
la nostalgie poignante des banjos.
Nous,
les fous, les poètes,
nous
qui écrivons nos vers les plus tendres dans des bouges
et qui lisons l'Imitation dans les dancings.
Nous
qui n'apportons point la paix,
mais le poignard triste
de notre plume
et l'encre rouge de notre cœur.

(Pages retrouvées)

VOUS

Vous,
les gueux,
les immondes,
les puants :
paysannes qui descendez de nos mornes
avec un gosse dans le ventre,
paysans calleux aux pieds sillonnés de vermines,
putains,
infirmes qui traînez vos puanteurs lourdes de mouches.
Vous
tous de la plèbe, debout!
pour le grand coup de balai.
Vous êtes les piliers de l'édifice :
ôtez-vous
et tout s'écroule, châteaux de cartes.
Alors, alors,
Vous comprendrez que vous êtes une grande vague
qui s'ignore.
Oh! vague,
assemblez-vous,
bouillonnez, mugissez,
et que sous votre linceul d'écumes,
il ne subsiste plus rien, rien,
rien
rien que du bien propre
du bien lavé,
du bien blanchi jusqu'aux os!

(Ibid)

Frédéric BURR-REYNAUD

Frédéric Burr-Reynaud, né à Port-au-Prince (Haïti) le 9 juillet 1886. Avocat. Député en 1930, il dirigera par la suite le journal *La Phalange*. Il est mort le 3 février 1946. Burr-Reynaud a publié quatre recueils de poésie : *Ascensions* (1924), *Poèmes quisqueyens* (1926), *Au fil de l'heure tendre* (1929) et *Anathème* (1930); un drame en vers : *Anacaona* (1941), écrit en collaboration avec Dominique Hyppolite; et une oeuvre en prose : *Visages d'arbres et de fruits d'Haïti*.

CAONABO

Les grands fauves velus et dont la force étale
La sombre majesté, circulent pesamment
A travers les fourrés, et leur rugissement
Retentit jusqu'au cœur de la jungle natale.

Imposants et royaux, leur présence brutale
Fascine l'ennemi qui se tait prudemment
Et, pour les affronter dans leur retranchement,
Recourt aux trahisons qu'au loin la ruse installe.

Ainsi Caonabo, le Cacique puissant,
Entend sourdre en son cœur et fluer dans son sang
La volonté, la force ardente de la race.

Il cambre son courage, appelant les combats
Aux sons d'hymnes guerriers chantés par les Sambah,
Et l'astuce d'un piège enfantin le terrasse.

(*Poèmes quisqueyens*)

Roussan CAMILLE

Roussan Camille, né à Jacmel (Haïti) le 27 août 1912. Journaliste, il fut directeur d'*Haïti-Journal* et co-directeur du quotidien *Le National*, et collabora à différents journaux et revues d'Europe, d'Afrique et d'Amérique. Dans l'administration de l'État haïtien, il a occupé plusieurs hautes fonctions comme vice-consul d'Haïti à New York (1947-1948), secrétaire privé du président Dumarsais Estimé (1948-1950). Contrairement à son intense carrière de journaliste (de réputation), Roussan Camille n'a publié, de son vivant, que deux recueils de poésie : *Assaut à la nuit* (1940) et *Gerbes pour deux amis* (1945, en collaboration). Son ouvrage, *La multiple présence*, écrit en 1951, parut en 1978 en coédition chez Naaman (Sherbrooke), après sa mort survenue à Port-au-Prince le 7 décembre 1961.

ÉLÉGIE À JEAN-FRANÇOIS BRIERRE

Aux suprêmes détours des routes du mystère,
je saluais encore avec des mains émues
ouvertes dans le vent comme pour offrir le monde,
parce que malgré tout ce que savent les hommes, -
contre même l'espoir, la science et les preuves -
j'espérais fermement retrouver le grand signe
de tes ferventes mains fiancées aux soleils.
Je ne savais pas où je devais te revoir
pour t'écouter parler en quelque fin de jour,
à l'un de ces instants si nobles en couleurs
qui font de ton visage ainsi que de ta voix
un seul grand monument de bronze et de musique.
Mais quelque chose en moi, un invisible instinct,
savait parfaitement que je retrouverais,
même loin de la vie, un peu de ta parole,
la force et la grandeur de tes gestes de frère.

Or, revoici les fleurs, le monde et ses embûches
et mes yeux reconquis à la splendeur des choses.
Déjà, je reprends goût à vivre et à chanter,
à revoir les chemins où jadis nous passâmes
comme des enfants fous, avec, aux bras, des filles
qui parlaient de Kayam sans jamais l'avoir lu...
J'ai retrouvé surtout l'odeur de ce village,
dont je t'ai parlé, où rêva mon enfance.
Ici tout est brûlé ; la saison est sans gloire.
Mais tu mis en mes yeux tant de fraternité
que dans tous les jardins je vois germer des astres
pour je ne sais quel printemps du cœur et de l'idée...

(*La multiple présence*)

Georges CASTERA (fils)

Georges Castera (fils), né à Port-au-Prince (Haïti) le 27 décembre 1936. Créolophile reconnu, il a publié plusieurs œuvres poétiques en créole dont le célèbre *Konbèlann* (1976). Nombreuses autres publications poétiques en vers libres français dont *Le retour à l'arbre* (1974), *Ratures d'un miroir* (1992), *Les cinq lettres* (1992). Une rétrospective de ses œuvres en français a paru en 2006 aux Éditions Actes Sud (Arles, France) sous le titre très significatif de *L'encre est ma demeure*. Georges Castera a vécu en Espagne et à New York avant de s'installer en Haïti.

L'AIR LIBRE

à Jacques Alexis qui comprenait
automatiquement mes instincts
les plus sauvages

Locataire de nœuds
il n'avait pas les rides du métier

les arbres sont chers

visage corbillard
cercle
il installa en lui
l'intestinale splendeur des arbres

personne ne put l'aider
avant tant d'arbres sur le dos

en se déplaçant
il faisait un bruit de grande
feuille affamée comme des rires d'enfant
parés de toutes les plumes de basse-cour

lacéré de gouffre

grand apache au milieu des mots
il jouait sa contrebasse
à la troisième personne

les yeux déchirés
comme une fourmi
ou peut-être troués
jusqu'à la cendre du souvenir
a-t-il souffert ?
le jour est une embolie de nuage

chaque année
aux heures flasques des enterrements d'oiseaux
la foudre recoud ses haillons
à la pointe de son miroir

(in *Nouvelle Optique*, janvier 1971)

Jean-Claude CHARLES

Jean-Claude Charles, né à Port-au-Prince (Haïti) le 20 octobre 1949. Après des études à la Faculté d'ethnologie de Port-au-Prince, puis des études de médecine qu'il a abandonnées à l'Université Autonome de Guadalajara (Mexique), Jean-Claude Charles a finalement étudié le journalisme en France où il demeura. En Haïti, il avait collaboré au Nouvelliste et à Radio Haïti où il animait des émissions culturelles et de variétés. Jean-Claude Charles a publié, entre autres, en France : *Négociations* (1972), *Sainte-Dérive des cochons* (1977), *Le corps noir* (1980), *De si jolies petites plages* (1983), *Bamboola Bamboche* (1984), *Manhattan blues* (1985), *Ferdinand, je suis à Paris* (1987). Jean-Claude Charles est, malheureusement, décédé à Paris le 7 mai 2008 à l'âge de 59 ans.

LA LÉGENDE D'UN HOMME SANS LÉGENDE

(...)

Je suis un homme sans légende
n'ayez point crainte de me nommer barque de larmes
l'enfance s'en est allée avec la métaphysique de la perpétuelle tranquillité
l'enfance demeure introuvable depuis le tocsin de ce premier soir
où j'ai cessé de fignoler des étoiles dans la mer
cessé de nouer des serpentins de lumière autour de nos banjos
les trous du malheur
j'y mettais à la fois trop d'inhumaine ferveur et trop d'espérance
aujourd'hui je bois un alcool maléfique
nos décors nos masques sont épiques et de verre
on a cassé les antennes de nos désirs
je dois donc me rassembler dans la patience
pour qu'en plein mitan de cette rue où j'ai vécu ballon bécane
et chat botté
renaissant mon enfance je vous retrouve vous aussi perdus dans votre histoire
assis dans vos légendes de pois de riz matin midi soir et tous les jours de la semaine
vous direz que ma jeunesse menait au marché son âne d'innocence
tout chargé d'arbres nains d'herbes à venins

(...)

Je suis un homme sans légende
je suis venu au monde par un temps de fatigues et d'espérance
à Port-au-Prince aux environs de midi

la souffrance faisait tournoyer ses lanternes dans nos châteaux
de seconde main
ma mère accouchait d'un langage transpirant de curare
son fœtus devenait cri
et la radio m'apportait un cortège immense de joujoux
il faut battre l'enfant tandis qu'il naît chaud
un peu plus tôt d'autres enfants imprimaient leurs ombres
sur l'asphalte à Hiroshima
comment mon père pouvait-il savoir
lui qui ne lisait sans doute jamais les journaux
lui qui ne connaissait que le clairon de huit heures
chassant nos tourments tous les jours de l'année
par un magistral déploiement de drapeau...

(Négociations)

Max CHARLIER

Max Charlier, né à Port-au-Prince (Haïti) le 1^e juillet 1949. Il a vécu au Sénégal et au Guatemala. S'intéresse à linguistique et à la géographie. N'a pas encore publié *Mes sages aux dés que j'ai criés* (poésie) et *L'honorable indicateur* (récit).

RÉVEIL DU SINGE

Le sel est une plage sur l'ovale tapis noir
Rouge et blanc, orange et jaune
Derrière la baie vitrée, la neige farineuse
imprime sa courbe aux feuilles safran de l'érable
presque nu
L'arbre noir paraphe la ligne poudrée de ses rameaux
Sur les lattes, larges de trois doigts, blondes et vernies du plancher
presque nu,
à côté d'un bouchon de liège véritable,
dans le ventre vide d'un verre à pied,
le cercle incandescent de vin séché
Au moyen rouge de cette roue de manège,
tendues,
les pattes grêles d'un cafard alcoolique
Ailleurs, quelque part,
un macaque a mal

POURTANT L'ARTIBONITE...

Pourtant l'Artibonite continue à rouler ses eaux chaudes
sous le rude temps d'hiver

Pourtant sous sa pelisse le tambour déroule tendrement le yanvalou
voluptueux

Pourtant je change et passe et reste le même par tes regards et ton sourire

Pourtant tout fleuve s'écoule vers sa source et le scarabée ailé vole
vers sa renaissance

Pourtant l'infinité ne se mesure que par mon rêve et ton délire

Pourtant si difficile reste accorder deux lyres, deux corps et une chanson

Pourtant la chanson continue à rouler ses accords chauds dans l'air cassant d'hiver

Pourtant dans l'air cassant d'hiver ton sourire voluptueux marque la renaissance de mon
délire, de mon désir, de ma chanson.

24 / 10 / 80

Jean CIVIL

Jean Civil, né à Jacmel (Haïti) le 5 juin 1932. Ancien élève de l'École Normale Supérieure d'Haïti (Mémoire de sortie sur Justin Lhérisson). Licence ès lettres de l'Université de Sherbrooke et maîtrise ès Arts (Mémoire sur Ringuet et Jacques Roumain) de la même université, il a été vice-président de l'Association des Auteurs des Cantons de l'Est, et directeur de la revue *Passages*. Récipiendaire en 1984 du prix littéraire Jules Lemay de la Société Saint-Jean Baptiste de l'Estrie. A publié *Entre deux pays* (1979) et *Au bout l'abîme* (1985). Il est décédé en Haïti en 2010, après le tremblement de terre.

CE PEU

trop lointaine l'essence de l'arbre
pour bercer l'insomnie du marron
et contenir la colère du tourbillon
dans sa chevelure en bataille
une étrange lueur vespérale
prolonge la nonchalance d'une saison

nul regret dans ses gestes débonnaires
là-bas l'étendue de son sourire
cette écharde à ma nuque
à mon talon d'Achille
et à l'œil gauche de mon cœur

là-bas dans la forêt
s'en aller pieds-nus dans le vent
pour refaire son humeur

là-bas dans la forêt
folâtrer dans les orties
pour apprendre le secret de l'arbre

là-bas dans la forêt
cabrioler avec les mots crachés
sur des visages de vierges

là-bas dans la forêt
exorciser ses angoisses
sur des couches libertines

là-bas dans la forêt
s'abîmer dans la contemplation
pour nourrir sa solitude
casse-tête à rognonner les tempes
deviner si le poème-fait-chair
n'arrivera jamais à offrir
à ton autonomie précoce
ce peu que tu recherches
dans la forêt et le vent
l'arbre et la solitude

(Au bout l'abîme)

LA RELÈVE

la croix
parure dans l'eau et sur les promontoires
collier au cou et chaîne aux pieds
pauvre peuple assassiné dans son sang
ses forêts et son verbe
et nous fumes traînés sur des bateaux puants
pour la relève avec la princesse d'ébène
perdue dans la mer
noble femme
porteuse de naissances interdites
et son suicide soulagera les blessures
des enchaînés qui retracèrent
leurs courses dans
les savanes amies parmi fauves inoffensifs
cactus et ronces sans rancune
plus humains que ces négriers mangeurs
de foetus
Alléluia pour les chansons qui ont chaviré le destin
des négrellons nés pour cirer les bottes des princes blancs
et travailler dans les champs de coton des colons
Abobo et Hourra
nos artistes en coumbite
ont zigouillé les négro spirituals
et planté au cœur du continent
des airs de jazz plus violents et plus
constructeurs que des millions de mégatonnes

(Au bout l'abîme)

Massillon COICOU

Massillon Coicou, né à Port-au-Prince (Haïti) le 9 octobre 1867. Contrairement à Oswald Durand, l'autre poète de la même époque, il fit des études assez sérieuses et entra dans l'enseignement en 1891 comme professeur au Lycée Pétion, l'une des meilleures institutions scolaires de l'époque. Jusqu'en 1897, il y enseigna. En 1900, il fut nommé Secrétaire de Légation à Paris. De retour en 1903, il fonda la bibliothèque AMICA et la revue littéraire *L'Oeuvre*. Il est l'un des fondateurs du cercle littéraire, *Les Émulateurs*, qui donna naissance à *La Ronde*. Il collabora également au journal *L'Avenir*: Massillon Coicou a publié: *Poésies Nationales* (1892), *Passions* (1903) et *Impressions* (1903). Il a également écrit pour le théâtre: *Liberté* (1904, représenté au théâtre de Cluny, Paris), *L'Alphabet* (1905), *L'Empereur Dessalines* (1906), *Vincent de Paul* (1907). Son unique roman, *La Noire*, a été publié en feuilleton dans le journal *Le Soir* du vendredi 3 novembre 1905 au mardi 5 juin 1906. Autres publications rapportées par l'histoire littéraire: *Primes Vers d'Amour*; *Cents sonnets*, *Caprices* (poésie créole), *Études sur la littérature haïtienne*, *Philosophie pour la race noire*, *Le fils de Toussaint* (théâtre), *L'oracle* (théâtre), etc. Firministe convaincu, trahi par un de ses "proches", le général Jules Alexis, il fut exécuté, sur l'ordre du président Nord Alexis, dans la nuit du 15 mars 1908, accompagné de ses deux frères, Horace et Louis, ainsi que d'autres conjurés. Massillon Coicou était partisan de l'intégration du "patois" créole dans les lettres haïtiennes.

À TOUSSAINT LOUVERTURE

Je te consacre un culte, à toi que transfigure
En Dieu notre humble orgueil qui jamais ne décroît ;
À toi qui, pour l'amour de nous, souffris le froid,
La faim, l'affront cruel, la plus lâche torture !

Apôtre précurseur des rédempteurs du Dieu,
Tu mourus immortel ! Ton martyr t'épure ;
Tes fils ont le front haut quand ils parlent de toi,
Car ta gloire est sacrée, ô Toussaint Louverture !

Lorsqu'un traître pour toi dressa le Golgotha ;
Quand dans l'enfer du Joux un ingrat te jeta,
Dans l'âme de tes fils tu fis passer ton âme.

On t'appelait « le Nègre ! », on t'appelait « l'Infâme ! » ;
L'infâme a su charmer l'auguste Liberté,
Du nègre, avec orgueil, un peuple se réclame.

(Poésies Nationales)

À PÉTION

Rayonne, demi-dieu, toi qui, parmi ces braves
Dont nous nous proclamons l'humble postérité
Brisant partout comme eux la chaîne des esclaves.
Sur des droits éternels fondas leur liberté.

Dédaigneuse, stoïque, au milieu des entraves,
Ton âme s'imposa tant de sérénité,
Que tous ces vils serpents bavant sur les plus graves
N'ont pas osé siffler ton immortalité !

Or, rien qu'en les nommant, ainsi qu'elle s'incline
Devant Toussaint, Capois, Christophe, Dessalines,
Ces noms sacrés auxquels ton nom sacré s'unit,

Devant toi-même que reflète sa gloire
Et soutiens ses pas, toute la race noire
T'offrant l'apothéose, à genoux, te bénit.

(Ibid)

À CHRISTOPHE

Dans ta sphère sereine – oh ! tu fais bien – repose
Impassible, certain que jamais nul affront,
Rien de tout ce qu'on dit, rien de tout ce qu'on ose,
Ne ternira l'éclat dont rayonne ton front.

Ayant moulé le bronze – ô noble Forgeron !
Que t'importent ceux-là que l'œuvre grandiose
Fait bondir de colère ! en vain ils baveront :
Ils prendront part quand même à ton apothéose !

Oh ! oui, garde ton calme ainsi que ta fierté ;
On finira, demain, par comprendre ton rôle
Dans son côté sublime ; et la postérité,

Déposant sur ton front une blanche auréole,
T'invoquera souvent comme un vivant symbole
Du travail cimentant l'Ordre et la Liberté.

(Ibid)

Jean André CONSTANT

Jean André Constant, né le 30 juin 1968 aux Cayes (Sud d'Haïti). Sa vie est partagée entre l'écriture, l'enseignement et le travail social. Sa passion pour la littérature l'a poussé vers plusieurs fronts: il est poète, nouvelliste, critique littéraire, éditeur. A publié plusieurs articles et deux recueils de poésie : *Folitude* (2005) et *Pwezi san aksan* (bilingue créole/anglais, 2007). Jean André Constant est fondateur et co-directeur, avec le poète Saint-John Kauss, de la maison d'édition Pages Folles. Il a aussi été rédacteur en chef de la revue trilingue *Connecticut Haitian Voice*. Après un périple d'un an (2007-2008) en Afrique, en République Démocratique du Congo où il a coordonné un atelier d'écriture, « libre-écrire », il s'est rétabli aux États-unis d'Amérique.

pour traverser mon seuil d'exilé
j'attends le laissez-passer du sable
je traîne mes fins de funérailles
je traîne mes rêves de clandestin

et la faim du monde
entre mon pays sans pépin
et la vallée des fesses barbelées
autour de la tour de Babel
entre le ciel et les fausses promesses

à la frontière...

j'attends le laissez-passer du sable

Kinshasa, 01/03/2008

à Barbara

entre le bonheur
et ses nuits ensevelies
y aurait-il parcours plus long ?

montre-le moi
avant que je te raconte
mes morts et leurs rêves peu clairs
avant que je leur tende
une main trop tendre

hors mémoire
mes sens se précipitent
anticipent fleurs et gorges bien accordées

au bord du précipice
palpitation de ma mémoire
prise d'insomnie
prête à me pousser...

dis-moi
me retiendras-tu
voix d'alumine
triplet de voyelles synonymes
juché sur double consonne
d'eau forte

fille légitime
de longues guerres

dis-moi...

Lubumbashi, 03/10/08

à Gabriel Garcia Marquez

sauf d'une chronique morose et solitaire
autour de toi à jamais d'ombre océane
je me contenterai du bleu majestueux

de faits divers et autres belles banalités
des luttes et mythes tissés
me conteras-tu le secret
dans l'ouragan du passé-présent

que diras-tu des automnes en faïence
de belles putains vierges
calquées sur la mémoire amère

nos géhennes quotidiennes
la perversion et la solitude séculaires
me conteras-tu des oracles de là-bas

vers un autre trône d'érable lointain
à l'imminence de ton ascension
c'est peur d'être triste
de sommeil

tous les cœurs musiciens
au festin d'une fumée menaçant
jamais tu ne m'avais invité
dans la noblesse des douleurs indomptées
dans le firmament des jours innocents
tu savais trop bien égayer le passé

jamais étouffées du patriarche
des angoisses touffues
toujours témoin
toujours témoin de grande fidélité
aux lèvres fertiles
dans ta sente de vie dense et tendre

c'est rêve que je recense
ses amours de choléra
ses voix amalgames
ses constances en quarantaine
ses vies d'immense insomnie
sur le labyrinthe d'un continent

je recense tes yeux-sentinelles
contre la poitrine des parias
dissipés dans une longue course
de tes fièvres humaines et sévères
on ne m'avait rien dit

était-ce pour m'en éloigner ?

longues nuits moites orageuses
on ne m'avait rien dit de tes périples
sans traverser
par le sillage de tes contes d'homme
tout aussi mortels que la mort
impossibles des illusions
on disait aussi bien avant le déluge
sur ton ombre des songes journaliers

inaltérables éternels
jurait-t-on

je recense l'innommable imminent

Lubumbashi, novembre 2007

Joelle CONSTANT

Née à Camp-Perrin (Haïti) le 17 juin 1955, Joelle Constant est diplômée de l'École Normale d'Institutrices, de l'École de Secrétariat bilingue Christ the King Secretarial School, et de l'Institut Biblique Nazaréen du Québec où elle a complété un cycle d'études pastorales et théologiques. Elle a ensuite poursuivi des études au HEC, à l'UQAM et à l'Institut des Banquiers Canadiens où elle a obtenu plusieurs diplômes dont un Brevet en gestion bancaire, un diplôme en administration générale, un autre en finance personnelle et un certificat en planification financière personnelle. Elle est à tour de rôle mère de famille, pastoresse, éducatrice, banquière, metteur en scène. Aujourd'hui, elle nous révèle une autre facette d'elle jusqu'ici ignorée en nous présentant des poèmes d'une facture intimiste et chrétienne. Quatre ouvrages inédits à son actif : *Amours et délices*, *Correspondances*, *Camp-Perrin*, *Réminiscences*; *Prières & Réflexions* et *Poème à deux voix*.

*« Pour ce qui est de l'amour fraternel,
vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive;
car vous avez vous-mêmes appris de Dieu
à vous aimer les uns les autres ».*

1 Thessaloniens 4.9

UN DIEU JALOUX

Toi qui es Amour et qui nous demandes d'aimer
Dis-nous quelle devrait en être la dimension
L'amour étant parfait et sans condition
Comment garder le juste milieu entre Toi et l'admiré

Le «Je t'adore», nous voudrions le garder pour Toi
Mais un «Je t'aime» s'avère des fois insuffisant
Pour exprimer à l'être cher nos sentiments
Et la flamme qui traverse notre cœur en émoi

Malgré notre connaissance de ta Parole si sévère
Il nous arrive dans nos rapports avec l'autre moitié
De lui accorder dans notre cœur l'espace tout entier
Et d'oublier de t'adresser notre prière

N'entre donc pas avec nous en jugement
Nous dépendons de toi et, seuls, nous ne pouvons rien
L'amour que nous vivons est branché sur le tien
Et nul ne peut aimer un autre s'il ne T'aime avant.

(Prières et Réflexions)

*« Mon âme, retourne à ton repos
car l'Éternel t'a fait du bien ».
Psaume 116.7*

IL EST UN MOMENT

Lorsque dans notre vie nous avons tout expérimenté
Lorsque nous tournons nos regards loin de toi
Pour mieux faire des folies par nos cœurs désirées
Il est un moment où nous entendons ta voix
Qui nous invite à ne pas nous attarder
Dans ce chemin que nous avons choisi de suivre
Et qui nous rappelle que nous encourons le danger
De ne point te voir un jour et de ne plus pouvoir vivre.

Lorsque nous semblons perdre patience
Et que nous voulons prendre les choses en main
Lorsque nous mettons en doute ta puissance
Et que nous ne pouvons plus attendre à demain
Il est un moment où tu viens jusqu'à nous
Pour nous ramener de nouveau à Toi
Nous apprendre à encaisser les mauvais coups
Et nous inviter à obéir à ta voix.

Lorsque nous n'avons plus la force ni l'envie
De continuer à nous confier en toi
Lorsque la prière ne fait plus partie de notre vie
Et que nous voyons faiblir notre foi
Il est un moment où tu te révèles
Comme pour redresser la situation
Tu nous raffermis par ta Bonne Nouvelle
Et nous rassures de tes visions.

(Ibid)

POÈME À DEUX VOIX
(extraits)

Douce mélodie empreinte de déclarations folles et tant souhaitées
sorties de lèvres pincées qui préfèrent boire et mordre
sans se lasser et sans apparât ma deuxième virginité
longtemps vouée à un avortement sans lendemain

Mes yeux commençaient à en être envieux
pour avoir à eux seuls profité jusqu'ici
des aveux non avoués de l'homme inexploré
préférant dissimuler émotions et perceptions

Aujourd'hui, mes ouïes entendent et voient
ces vers où sur chaque syllabe est déposé
un do, un si, un fa ou une note baroque ou populaire
pour me faire frissonner de désirs voraces

Je réponds volontiers à cette invitation
de danser cette valse qu'effectue l'ensemble des lettres
servant à écrire ton nom et le mien
pour enfin te sortir des cavernes enfouies

Mon amour mon amour mon amour
telle est à présent ma nouvelle chanson
mon amour mon amour mon amour
que je me plairai à te chanter toujours

(...)

Il me plaît de te couvrir du pied à la tête
pour éviter les regards curieux d'intrus
qui ne voudront, sachant ta faiblesse
que t'asservir et t'exploiter
afin de satisfaire leur convoitise
et leurs désirs inassouvis

Le temps, l'espace ne sont qu'illusion
laissons notre amour voguer
dans ce tourbillon de sensations fortes
N'est-ce pas merveilleux et osé
de défier l'agenda humain et de vivre
chaque seconde de cette aventure
comme si c'était la dernière!

Tu m'as demandé de mourir avec toi
et j'ai répondu oui sans hésiter
car vivre sans toi c'est mourir
et mourir avec toi
c'est vivre immortellement dans l'au-delà

Réginald O. CROSLEY

Réginald O. Crosley, né à Petit-Goâve (Haïti) le 10 juillet 1937. Médecin, il est l'un des membres-fondateurs d'Haïti-Littéraire, groupe fondé à Port-au-Prince autour des années 60. Spécialiste en médecine interne et en néphrologie, il pratique la médecine privée dans l'État de Maryland (Baltimore) depuis près de trente ans. Émigré aux États-unis en 1967, il lui a fallu attendre l'année 1988 pour publier les *Immanences* au CIDIHCA, à Montréal et, entre autres, plus tard les *Harmoniques* (2001). Métaphysicien, il est l'auteur d'un essai sur le Vaudou, *The Vodou Quantum Leap* (2000), et d'un ouvrage de médecine alternative, *Alternative Medicine and Miracles* (2001). Nombreuses publications inédites dont quatre romans.

LE SENS

à mon oncle Marcel Bichotte

Galérien des navires du bonheur
Mange le zéro
Ce singe de l'absolu
À la frontière de la formule!
L'ivresse martyre des pans d'outre-mer
Mouchetés d'étoiles
Dans l'auréole des serments nocturnes,
C'est le secret d'Aton.

En selle
Tu crèves ta monture
Hors des passerelles du Verbe.

Poète, usurier des sublimes énergies,
Brûle ta bouffarde bourrée de tabac inspirateur!
Broyeur des visions intérieures
Quêteur des regards au ciel mortuaire,
Des couchants impossibles et cruels,
Amant des vagues d'effroi,
Des feuilles affolées,
De tes appels sourds
Le cri des nuits précambriennes!

Peintre des arabesques reposantes,
Amoureux des lignes rêveuses,
Des rayonnements du carmin sensuel,
De l'étreinte adamique de terre de Sienna
Des propulsions du vert de Sèvres
Nageur des mers jalouses des ciels rouge-solarine,
Empoisonne tes brosses dans la tourmente du pôle nord

(...)

Chers malheureux assiégés d'au-delà!
Béliers invétérés de la barrière cosmique,
Je connais le sentier étranger aux fâtes balistiques,
Méprisé par les radars et les télescopes curieux!
J'ai le mot de passe réclamé par les cerbères
Et le lin des appareils du roi,
Et le sourire vainqueur de l'amour en croix!
Dans l'unité première se croise l'énergie
De nos regards éternels.
Je connais le Pérou des rêves inachevés
Et des fidélités à toute épreuve,
Le Chéops des harmonies perdues,
Des sons lourds de timbres inconnus,
La Delphe des bonnes pilules,
Le spectre des coloris ambitionnés,
Des vermillons de laser,
La géométrie des lignes vertigineuses
Des rondeurs gonflées d'impossible,
Des biceps chers à Vinci,
Les poses refusées à Michel-Ange!

Je siège sur les autels de paix
Au nadir du parabellum.
J'ai la mer interdite aux savants des coquilles,
Le Logos amoureux pleurant du fond des âges!

(Immanences)

Fritzberg DALÉUS

Fritzberg Daléus, né à Port-au-Prince (Haïti). Diplômé de l'UQAM en arts plastiques et ayant une formation en études cinématographiques et scénarisation, avec plusieurs années d'animation et de production radiophonique, il dirige depuis 20 ans le Centre d'union multiculturelle et artistique des jeunes (CUMAJ). Sa vision de la vie repose sur trois grands principes : amour, justice et paix. Très engagé auprès des jeunes dans des initiatives et des projets sociocommunautaires, soutenu par une formation complémentaire auprès d'Equitas (Parlons droits), il s'est donné pour mission de leur inculquer cette vision de la vie. Fritzberg compte aussi de nombreuses années en politique et est très impliqué dans le milieu communautaire. Il est formateur de langue française, chroniqueur, journaliste, auteur-compositeur-interprète et poète. En un mot, c'est un artiste multidisciplinaire dont le charisme et le savoir-faire sont reconnus de tous. Plusieurs ouvrages inédits à son actif : *Essence-ciel*; *Rage en prose*; *Femme Cayemite*; *Muse en Ile*; *Seul, muré de fantasmes...*

SEUL, MURÉ DE FANTASMES (fragment)

Seul
je reste là
muré de fantasmes égorgés
de luxure frileuse dans l'exigüe palmeraie
inadéquate pour la rituelle oscillation de l'arbre ténu
se coiffant oasis d'un panache

Le Sacré
pour éviter que la dégoulinure d'Y chromo
nés de X ne soit puérement intransmissible ou n'engendre que du vacuum
a conçu génomes qu'il relie aux génitaux organes
conjecture engendrant autosomes à l'échelon des surrénales hormones

Ne sont-ils pas à l'antipode de la surproduction testiculaire que reconnaît Darwin
sur le flanc de ses trouvailles ?

Il découvre enfin qu'on est en train de se reprogrammer et que les centaines rechargent
leurs sources génétiques et physiologiques à chaque neuvième printemps

Ainsi
le nombre double sur l'échiquier d'existence
limitant l'espérance des saisons à atteindre
à cent trente boucles du temps

Pourtant

l'étreinte fut fusion en ce temps déclinant
suite à l'universalité du grand déluge
malgré les larves décollant de nos veines et du son lointain qui résonne du Big-bang
profondeur infroissable
moins béni que votre amas chaud au firmament de nos rêves
où l'infini ceint en éclats sous la voûte qui s'élargit
quand la flamme d'un biaisé désir d'entre les sains d'esprit en témoigne
la nuit venue pour palper en rêve et guetter en songe
la lueur de nos gestes qui s'affirment
que peu n'osent se reconnaître
sans voir le crépuscule s'éclipser de si tôt
en restreignant le post impact qu'aurait eu Sodome sur Gomorrhe
fusse même que Noé fut sauvé

Eden

votre objet s'étale jouvence
et la saison s'annonce en carillonnant
carillonnant l'angélus
si d'aventures
vous ne vous en doutiez
et que vous ne vous aperceviez
au puis clair nos gestes
êtes censurée mur-à-mur
et
murée de baisers fous
vous qui vous croyiez au paradis perdu
nulle autre que vous
n'aura accès à mon secret enrobé
enrobé de virginité masculine conduit depuis
à ton fond baptismal sans témoins mon secret
dès la naissance idyllique du lien qui nous a unis

À raz

le pelletage effeuille les roses
mais de la pomme suspendue
virilement les pieds au ciel
je vous découvre enfin
timide
timide jusqu'à ronger le majeur
de mes mains époustouflantes
je voguerai en hiatus sur mes fantasmes
plus de fois qu'il me sera possible
pour que vos prouesses se consomment

pile dans le vif
afin de combler ce vide et de meubler votre appartement
sain sans rat
cherchant à m'inspirer à Noël comme à la mi-carême
juste assez de sacrilèges
pour que le Curé en chef de la congrégation des anonymes et des sans papier
nous en dépeignent
et dont il fut l'objet

Cette nouvelle éclair et surprenante
éclaire bien diffusément bien
toutes les lanternes de ma classe
et sa suite vite répandue
en traversant aisément
les cours de récréation et les rues des quartiers voisins
sans citer l'auteur
de peur de se faire flanquer à la porte même au beau milieu de l'année
élève étant

Sitôt après
On avait tous le goût de pêcher
et de cogner à la porte d'une gamine
praticienne de péchés mignons
innocente à ses heures
mais pour cette fois
elle ne manquait pas de nous la laisser séduire
tous les deux à même ce laboratoire où l'essai en tout
nuit

On croyait entendre et soupçonnait à peine
le froissement ou le bruit de son objet
malgré tout
très singulièrement silencieux et discret
à l'heure de cet Opéra mineur en si bémol
et dans sa ralle
on dirait une sirène
pleurant sa mère qui part en voyage

En ce temps là
mon frère moi dégustait maladroitement son jeune vin
à mon goût d'enfant déjà
fut-il répugnant
amer ou abject même étant limpide?

Si vin
il y en avait à son âge déjà
et on avait presque tout
sauf qu'il nous manquait pour le sacrifice
le pain rompu et le calice

Trilogique
L'accomplissement de ses mots
sa loi à travers les siècles

Croissez ! Multipliez ! Et remplissez l'aire
où les progénitures décuplent les mythes en pudeur
dégonflent en cuves
les têtes trop pleines
rien que pour être en dessus des dais guindés

Il nous voit
être souvent aux prises à la tentation
œuvrer sur son habitation touffue de péchés rudes et mignons
non selon ses commandements
Le Divin

Labeur
est nos regards largués à outrance
sur le parvis de la chair qui campe tout désir sain puéril
à mesure que se lamentait tout esprit accoudé aux multiples vices
en transe
de gamins maladroits
soupçonnés de cambrioler la peur d'engendrer la vie
ou tout interdite qu'elle soit la passivité
mais le constat révèle
que ce boulot si peu ardu
devait se ranger aux côtés du lot pour le partage
dont la répartition des tâches quelles qu'elles soient sera exécutée
si consentant on sera
.....

Alix DAMOUR

Alix Damour, né en un quelconque endroit inconnu d'Haïti. Poète et journaliste, théoricien du surpluréalisme, il a marqué toute une génération. Grand voyageur, il a vécu successivement en République Dominicaine, en Haïti, au Japon et à New York où il est mort en 1990. Il a publié en 1980, à Port-au-Prince, *Pages blanches et un poème pris en otage*; quelques années plus tard, *Ruelle Vaillant de nos amours et Carlos Grullon* (Port-au-Prince, 1988), et nous a laissé plusieurs inédits comme *Dieu sait-il que le soleil est parti en voyage avec une vierge* (roman, inédit). Alix Damour admirait Pedro Mir, le grand poète dominicain; Yukio Mishima, le grand romancier japonais; et Pablo Neruda, le grand poète chilien.

PAGES BLANCHES

(fragment)

fragilité de l'idée germe la vie sur la
route de l'incertain mon île collée
sur ma peau ma parole cantique
bruit que le bruit résonne dans les profondeurs
l'heure n'a pas renversé mes rêves de douleur
clameur de l'erreur d'exister pour des mots
de musique et de lumière
 j'écris et je dis
mon œuvre mouillée de sang qui
 m'étreint et m'étrangle
je suis tâché de sang ma plaie béante
dans le silence des mois de touffeur
si la parole n'est pas blessée ce
matin aux braguettes de pue j'irai
baiser les lèvres de l'aurore
mon poème d'eau
du siècle aux sons multiples
la flamme quadrangulaire patrouille
sur les espaces de mes soupirs d'homme
qui a changé la mouvance de l'illusion
aux recoins des monuments baignés
d'images de dieux?

je n'irai plus vers les grandes
assiettes de rayons mes poumons
sont remplis des brûlures du temps
civilisation du papier et du dire je vous
salue ma gorge nouée s'engluée
au-delà des directions du soleil
j'enlève les rideaux et mon ombre
a volé vers le hasard bras tendus
yeux crevés mes rayons cherchent les
bleus des grands espaces royaume
de fous genèse du bien parler j'appelle
les jours au chevet de mon poème
regarde les rubans mouillés de mon
âme en détresse pieds nus j'ai marché,
erré sur les côtes des vibrations
l'air libre m'empoigne dans le désastre
j'ai vu dans les contrées de la danse
l'angoisse de la terre

pourquoi es-tu assise souffrance
sur les branches des arbres éternels?

(Pages blanches et un poème pris en otage)

Un enfer de bêtes sauvages
Jamais vues depuis la création
du monde
Le sang
du sang
Par le sang
Pour le sang
Toujours du sang
Ruelle Vaillant de mes Amours
devenue en un clin d'œil
Une rivière de sang
Et ce pays est devenu
par la grâce des
Horreurs
Une fabrique de sang
Mais ce sang des hommes
et des femmes
Nous dit dans nos rêves
que le ciel est à partager
que le monde sera libéré
du mensonge
que notre peuple trouvera
peut-être le chemin
des libertés
de la Démocratie
et de la Révolution

(Ruelle Vaillant de nos amours et Carlos Grullon)

DAVERTIGE

Davertige (pseudonyme de Villard DENIS), né à Port-au-Prince (Haïti) le 2 décembre 1940. Peintre et poète célèbre, il a séjourné durant plus d'une dizaine d'années en France. Émigré à Montréal en 1977. Poète fasciné par Magloire Saint-Aude, s'inspirant de la poésie de Milosz, et influencé par Aragon. N'a publié qu'un seul recueil de poèmes *Idem* (1962) qui a été réédité en 1964 à Paris par les Éditions Seghers (*Idem et autres poèmes*), et en 1983 par les Éditions Nouvelle Optique de Montréal. Cofondateur d'Haïti Littéraire. Il a été rendu célèbre par Alain Bosquet du journal *Le Monde* (France). Il est décédé à Montréal le 25 juillet 2004.

LA LÉGENDE DE VILLARD DENIS

La légende de Villard Denis

Est une légende simple et amère

Sous le tournoiement des couteaux de l'ardoise du verre rempli

Et de la corde en coryphée dans les branches

Elle voit au loin la cendre du cœur tourner

Entre les crocs et les salives

Pour dire le geste du cœur-aux-chiens

La légende était à leurs pieds

Avec mes vitres brisées dévorantes

Ma chemise trop fine voulant encercler l'incendie

Voici la légende du cœur-aux-chiens

Avec la célérité des flammes de la main

Qui disent non pour son sang vif

Ses cloches sonnent avec un bruit de bois sec

Dessus les arbres brisés en paraboles

Pour l'entraîner dans les dangers des fantômes tourbillonnants

Près du parapet des mots en serpents

La légende de Villard Denis à vos oreilles
Court à pas d'enfant dans les feuilles
Elle était docile aux pieds de la Sainte aux yeux d'argent
Le brasier recouvrant sa face
Elle est broyée par les pierres de vos entrailles
Et veut parler au braiement du soleil
Le langage de l'homme pathétique
Et que viennent les poètes d'antan
Et s'en aillent ceux d'aujourd'hui
Dans le cycle de ses lamentos
Derrière le voile du crâne où se tissent les funérailles fissurées
Pour contenir son dos dans la gloire de sa parole revenue
Un voyage qu'elle entreprend à sa façon
Pour pénétrer dans l'or ouvert
Des bras de la Vierge aux cheveux blonds

C'est le cœur de Villard Denis
Émerveillé d'un monde en pâture
Sous les nuages violets des chiens
Où gisent le glas de la tombe et l'émerveillement de ses nuits
Crépitant dessous les sanglots dans le crachoir imberbe de sa face
Un cœur aux pourceaux dans la patrie brûlée des passants
Et qui craque sur les fémurs de la fleur aux dents
Dévidant la bouteille de ses mots sans âge
Mourant dans la chaîne des flots
Sous les flûtes de farine du cœur
O suaire de ma naissance
Sur la table au tiroir ouvert
Où le verre creuse le puits pour dévider le miracle
Des roses fanées sur la surface de la légende
S'appuyant la tête à vos genoux

Ce n'est pas adieu que je dis aux étoiles de vos talons

Qu'en Enfer les dieux vous bénissent

Et sous la girouette du sang

Chante la légende de Villard

Qui est une légende immortelle

(Idem et autres poèmes)

DÉITA

DÉITA (pseudonyme de Mercedes Foucard Guignard), née à Port-de-Paix le 21 septembre 1935. Elle a publié *Les Désespérés* (1963), *Majòdyòl* (1981), *Nanchon* (1985), *Esperans Déziré* (1989), *Contes des Jardins du Pays de Ti Toma* (2 tomes, 1989 et 2003), *La Légende des Loa - Vodou Haïtien* (1993 et 2004), *Mon Pays Inconnu* (2 tomes, 1997 et 2000), *Objets au quotidien- Art et culture populaires en Haïti* (1993). Déita est partisan de l'intégration du folklore dans les lettres haïtiennes.

QU'IMPORTE

Esprits de la nuit

Mon ciel

Est nu d'étoile

Est nu de lune

L'angoisse se liquéfie

Goutte à goutte

Sur ma désespérance

M'encerclant de taches de tristesse

Soudain mon chagrin se détache

Cette transmutation tire de ma conscience

Des plaintes qui charment

Les génies de la nuit.

Qu'importe si le soleil va poindre

Qu'importe si ma joie doit mourir au lever du jour

Qu'importe tout le reste

Si j'ai pu voir la beauté de mon âme

L'espace d'une nuit.

TROIS MOTS

Dans le silence immobile de la ville
J'ai perçu le tressaillement
D'un mot
Amour
Dans l'inquiétante moiteur de la nuit
J'ai senti sur mon front
L'haleine chaude de la tendresse
Dans le ciel frileux
J'ai vu filer une étoile qui pleurait
Et dans son sillage j'ai visualisé
Le pathétique de trois mots
« Je vous aime ! »

RETRouvAILLES

Minutes brèves
Trêve de quiétude
Sourire narquois
Moue coquette
Doigts tremblants
Yeux noyés
Enchantement des retrouvailles
Si longtemps souhaitées
Joies profondes
Renaissance des souvenir d'antan
Dialogues des regards
Impuissants à sceller
Les élans d'une timidité

Peur prémonitoire soudaine
Efforts pitoyables de fuite
Résignation à l'ombre
D'arbres verdoyants
Sous le soleil palissant
Silhouettes indécises sur le banc dans un parc
D'une grande ville quelque part dans le monde.

(1967)

UN MORCEAU DE SOLEIL

Sur la terre d'exil
il rêve d'un morceau de soleil
venu de son île natale
Ce morceau de soleil
Je l'ai dérobé pour lui
Mais où le dissimulerai-je
Pour que le froid hiver
Ne le congèle point

Dans ma bouche
j'ai recueilli une brise marine tropicale
avec mes doigts j'ai capté
une plainte nocturne
dans mon corps j'ai gardé
l'ardente chaleur de sa terre désirée
et mon amour charrie
des rayons de soleil pour réchauffer sa nostalgie.

SILENCE CHUT !

Poings fermés
Paupières closes
visage abandonné
Lèvres entrouvertes
Trésor précieux
Ecrin mystérieux
Une vie est là
Silence Chut !

Mon joli bébé
S'amuse avec les chérubins
Ne riez pas si fort.
Vous briseriez le sourire qui éclot sur ses lèvres
Ne souille pas ce sommeil innocent
Par vos rires profanes

Chut silence !
Il explore le monde céleste
Des anges roses et bleus
Faites silence !
Ne brisez pas déjà ses douces illusions
CHUT !
Pour l'amour d'une mère.

(1968)

DÉCHIREMENT

Mon chagrin se colore
Du sourire laiteux de ma fille
Le soupir exhalé de mon déchirement
Embaume du parfum des cheveux de ma fille
Et ma mémoire sculpte son corps menu
Alors que ma peine cristallisée
Concrétise ma douleur

Immense lassitude
Inutile révolte
Etrange désespérance

O nuit exquise garde dans ta profondeur
L'infini du déchirement de la séparation.

(mai 1968)

René DEPESTRE

René Depestre, né à Jacmel (Haïti) le 29 août 1926. Poète de stature universelle, exilé de son pays depuis 1946, il a voyagé à travers le monde. Il est l'auteur de plus d'une vingtaine d'ouvrages dont *Gerbe de sang* (1946), *Minerai noir* (1957), *Poète à Cuba* (1976), *Le mât de Cocagne* (1979), *Bonjour et Adieu à la négritude* (1980 et 1989), *Hadriana dans tous mes rêves* (1988), *Journal d'un animal marin* (1990), *Au matin de la négritude* (1990), *Anthologie personnelle* (1993), *Le métier à métisser* (1998), *Ainsi parle le fleuve noir* (1998), *Comment appeler ma solitude* (1999), *Encore une mer à traverser* (2005), *Rage de vivre* (œuvres poétiques complètes, 2007). René Depestre a enseigné à l'Université de la Havane (Cuba) et à l'Université de West-Indies (Mona, Jamaïque). Après avoir vécu près de vingt ans à Cuba, il réside aujourd'hui en France (Occitanie). Détenteur de plusieurs Prix importants (Grand Prix du roman de la Société des gens de lettres, 1988; Prix Antigone de la Ville de Montpellier, 1988; Prix du roman de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1989; Prix Tchicaya U'Tamsi de la poésie africaine, 1991; Prix Apollinaire de poésie, 1993; Grand Prix de poésie de l'Académie française, 1998; Prix Carbet de la Caraïbe, 1998), sans oublier le Théophraste Renaudot en 1988. Nobélisable, la plupart de ses ouvrages ont été traduits en plusieurs langues.

JE CONNAIS UN MOT

Je connais un mot aux résonances d'ailes
il provoque le vertige du bonheur
il ressuscite les heures immortelles
il gonfle le voile de mes rêves
il fige une lueur d'amour au coin de mes yeux.
Je connais un mot en tourment d'épopée
il flotte sur l'email des prairies
sur la brise ménétrier volant
sur l'érosion des collines
sur la détresse des cigales
sur la flûte du rossignol
sur la mer immobile et inquiète.
Je connais un mot aux charmes caraïbes
il brille dans les détours des rivières
dans la lune au fond des mares
dans le bruissement des feuilles
dans le gazouillis du berceau
dans la fumée panache des chaumières.

Je connais un mot au passé innombrable
il piétine la moue des lèvres poseuses
il trône dans la misère des mansardes
dans le trop plein des villas
dans la solitude des tombes.
Je connais un mot tout flambant d'histoire,
il représente la diane des matins incendiés
les rassemblements dans les bois fraternels
les champs de canne rôtis par la souffrance
l'inquiétude de milliers d'opprimés
la liberté voltigeant sur les ailes de la mort.
Je connais un mot qui est le bien de tous
et des paysans enchaînés
et des donzelles en robes de rubis
et des pontifes aux têtes d'abîme
et des enfants aux joues émaciées
et des pintades dans les clairières.
Je connais un mot qui renferme toute ma vie
mes espoirs
ma tristesse
mes soirs de tête-à-tête
mes bondissements de poulain
lâché dans la savane du monde.
Ce mot donne un sens à ma vie
il explique la couleur de ma peau
la fatalité de mes baisers
ma haine des compromis
la détente de mes mains prêtes
à gifler ceux qui auront prostitué leur métier d'homme
ce mot est mon avenir
ce mot est mon amour
ce mot est ma folie : HAÏTI.

(Étincelles)

Joël DESROSIERS

Joël Des Rosiers, né aux Cayes (Haïti) le 26 octobre 1951. Émigré à Montréal en 1965. Publia son premier recueil en 1987. Deux excellents ouvrages de poésie à son actif : *Tribu* (1990) et *Vétiver* (1999). René Char, Saint-John Perse, Francis Ponge, Michel Maffesoli, Mallarmé et Magloire Saint-Aude sont ses auteurs favoris. Médecin, il pratique la médecine au Québec et vit à Laval (Québec).

PAYSAGE SOUS VOILE

or l'image n'est pas faite pour être vue
ou alors dans la délectation secrète

recouverte du voile de l'amour
que le Prince écarte de la langue

comme si l'offrande faite au regard
s'accompagnait de l'anonymat

de la jeune fille qui cherche à être vue
mais la jeune fille n'est pas toute

sans celui qui pleure à son pertuis
extraordinairement ému et convulsé

ses anneaux ses chevilles au plus haut barême
et le regard s'acharne sur les mammées suprêmes

le morne des câpresses sous la fumée des Indes
il l'envisage et reconstruit son corps dispendieux

la beauté du portrait sans visage désormais livré
et l'envie lui prend soudain de luire noir à son flanc

LUMIÈRES DU CORPS

nul n'est assez habile
au franchissement des lignes écrites

quand le Prince répand l'encre sur terre
pour vous figures humaines qui venez de loin

les danseurs disent avec leurs bras
qu'il y a une chose vivante

eux tissent l'amour sans lieu
dans l'invisible entracte

et la jeune fille pose les mots en créole animal
sur la couche en tant que sonores

c'est pour vous qu'elle est courbée de lettres
et je viens en elle écouter ma parole

la langue de feu descend sur des géométries
infiniment répandues sous son seing
de la chair l'amour naît incrédule
et il y a un être vivant entre ses bras

où en est la nuit dans l'inventaire du monde
toujours je veille aux lumières de son corps

LES CHAMBRES DU COEUR

de quel divin est l'exorde du poème
couché au flanc de la servitude

la jeune fille affaiblie sous les bougies
creusant mon torse de son corps bai

l'hiver est embrasé
et ma langue n'est pas froide

autant de traîtrises du muscle d'amour
qui s'ébroue sur des ponts de soufre

et la première arythmie résonne
dans l'inconsolation d'une phrase

car ma langue est pleine d'ancêtres
que les mots ont sauvés

des îles je me sépare
en des fleurs qui s'inhument

et chaque homme en son périple
va vers la jeune fille à nul autre destinée
qui cherche sa voix depuis sa naissance
depuis l'aurore d'avant les siècles

il n'est pas excessif selon les trésors
que les morts nous lèguent

de jeter sa propre vie au dehors
dans son corps bai sombre

et la mer est affaire
qui veille sur nous de si loin

SENTES

ô Prince exalté par la majesté de l' Aimée
humble Prince subjugué par les chaudes lèvres

de celle qui lui flambe la langue en apnée profonde
dans les sentiers poudrés de blanc

où de grandes promesses les devancent
en ces lieux lumineux pleins d'empathie

il faut parler tout bas aux commissures
hauts parages dominés par les feuillus

dont l'ombre se détachait en effusions pures
et faisait un corps fuyant à l'amour

et le lit de la Rivière au Diable s'évasait en volutes
l'eau comme injectée d'illuminations fugitives

et au fond des défilés alentis par les embâcles
au lyrisme ancien remonté des vieux livres

que la jeune fille emprunte
la détentrice d'une très haute gaieté

comme sa voix rentre dans mon cœur
et que la lumière de l'amour nous hâle

quand j'aurai plongé les mains dans son bouquet
mon chant odorant sera pour ses flancs seuls

Marie Flore DOMOND

Née à Jacmel (Haïti). Elle a publié :

« *Écrivain en résidence* [qui] demeurera définitivement une oeuvre singulière en son genre. Après avoir réalisé cet entretien d’emblée en étroite collaboration avec Saint-John Kauss, Marie Flore Domond a franchi seule la limite de l’introspection en donnant une âme à *Perle Noire*, son recueil de poésie paru en 2006. *Bienfaits de la chose écrite* (étude inédite) se porte à merveille bien que le prochain échantillon tarde à se concrétiser. Perpétuer l’écriture féminine représente pour l’auteur un devoir infailible commandité à vie pour avoir été récipiendaire en 2003 du Grand Prix Littéraire de l’Association Haïtienne des Écrivains. »

ESPACES MONOTONES

Tout le temps parcouru sur le boulevard du désir
à guetter la femme de rêve
même les nuits de lune des grands vents
au péril de la bohème prisonnière des foudres en dérive

Tous ces moments là d’un choix fébrile
et de grande incertitude que comptent d’innombrables
heures cruelles à la souffrance du cœur cloîtré

Tous ces sacrifices consacrés pourtant
à la fausse vertu des passions majestueuses

Toutes ces déclarations sans réserve adressées
à des passants envieux et farouches qui n’ont
su réagir que par des médits ou sinon maudire

De ce stupide pari voué à l’échec sur un cœur
bohémien contrarié par des mains invisibles

Tous ces cris d’innocence captés par
l’ennemi déguisé en ami
de son attachement suspect
ce beau manège de ruses
de haute trahison et d’embrouille
surtout l’odeur suffocante du pesticide
destiné à l’herbe trop verte du voisin

La dose fatale dissimulée sous des ongles au jour de la grande détresse
Tous ces torts causés à l'insu de la méfiance de l'autre

Je parle aussi de tous ces vœux synthétiques
aujourd'hui révélés sur le parchemin d'une quelconque
pierre couleur turquoise d'une tribu amérindienne

Toutes ces saisons décolorées de promesses trompeuses
les espaces soudainement vides dénudés d'entrain

De tous ces malaises entassés, enchâssés
et qui s'enchaînent sous le poids des absences multipliées

Tous ces instants de brin de folie démesurée engagée
sur le sentier du cap diamant aveuglant
à la rencontre de cette femme inaccessible

Ce sentiment à l'état de fermentation vieux
comme le monde mais immature et fade à l'usage

Tout ce bonheur convoité et que
l'approche effraie terriblement l'intimé

Toutes ces contraintes envahissantes
rassemblées aux pieds de l'union mise à jour

Cette immense fierté ravagée de tristesse
ces mélancolies qui n'arrivent pas
s'éteindre dans l'iris satiné de tes yeux noirs

Tous ces mots d'amour bénis
désormais sans pouvoir affectif
ni espoir sur la femme idéale
de toutes les autres sombres prédictions que
la formidable femme espère ne pas avoir à témoigner

Toute cette lutte acharnée de longue
durée sans avoir appliqué l'option de la victoire
Tout ce calvaire dans la passivité
Toutes ces ardeurs détournées en
de gigantesques voûtes de monotonie

Tous ces petits riens qu'il fallait posséder
à tout prix qui se réfugient en réalité
au comptoir des objets abandonnés
une offrande délaissée à l'autel du souvenir
une prime en solde dédiée à un mendiant orgueilleux

Tous ces souhaits déjà implorés au nom de
l'Occident sous forme de serment au
passage d'un train au soleil levant

Tout ce mirage de noblesse démolie
en débris sans délai de renonciation
Tous ces aveux d'espérance confiés à
l'orient dans l'ère du temps sans avoir
eu l'endurance d'attendre

Tout ce temps en vain

À ne pas attendre l'avis du sage que
pourraient apporter les cours d'eau paisibles
d'une magnifique vallée de la plénitude.

Août 2007

PHASE ENSOLEILLÉE DE L'AMITIÉ

Que faut-il de temps pour écrire une ode parfaite à l'amitié ?

Apprendre le langage muet des alliés / de l'intimité assoupie

Parler de la face cachée des attentes confuses – de la détresse qu'il faut conduire au rendez-vous de l'oubli, du vent menaçant de l'abandon, des vraies couleurs de la tristesse, du poids de l'ennui ---- de l'attachement suspendu aux désarrois.

Du rêve !

De précieuses images interrompues, des cris éparpillés, de l'ivresse en chute libre

De l'espoir affolé, de la solitude à genoux, des chagrins noyés dans le vide...

Du premier pas en faux départ

Des regrets accumulés et enfoncés dans l'abîme du souvenir

De toutes les cicatrices douloureuses transportées sur la civière du cœur /des jours sombres condamnés à l'éclipse de la souffrance.

Des pactes refusés aux pieds du bonheur et de l'allure coupable des belles promesses en fuite – de l'étincelle du remord pris au dépourvu aux quatre coins du temps

Des aveux barricadés sur la place du sacrilège

De toutes ces peines inutiles à maudire...

Des besoins affectifs expirés prématurément. Et puis, le règne outrancier du doute à contourner

Du saut précipité de l'hésitation

De l'arôme distingué de la tendresse perdue au fil du temps, des maux incurables à effacer pour le triomphe de la paix intérieure

De l'assurance réciproque à trôner

De la crainte à liquider et de la peur à incendier enfin !

Mais surtout, la réconciliation à signaler jusqu'à la pointe du jour.

Juillet 2007, Saint-Léonard

*« Il y a quatre coins à mon lit,
Il y a quatre anges à ma tête,
Mathieu, Marc, Luc et Jean.
Bénissez le lit dans lequel je dors. »*

(Une prière d'enfants)

TORRENT EN PEINE

Silencieux cortège des portes paroles indignes
Brigade des envieux nuit et jour
Dissimulant le fiel sous du miel
Jusqu'à la falaise anonyme

Au devant jour de leurs persécutions
En chute libre
Leurs ennuis fertiles ignorent la dette du jour en évidence
J'entends la rumeur à travers le courant fiévreux
Du lit de la rivière
Depuis
Devenue absinthe versée en abondance
Le long d'un cauchemar insurmontable

Murmure indocile
Des vagues affolées préparent l'exil permanent
Coulant d'argile pourpre
Transportant la fébrile dépêche des conspirations

Il vaut mieux se soumettre à l'asile forcé
Que d'être complice des tourments malfaisants
Que d'atteindre le total malaise
De la conduite insipide et indésirable
Du désastre de l'irrévérencieux
Il s'agit là
D'innocentes victimes...

Il faut trouver refuge
Sous le temple d'une rencontre inattendue
Car le temps ne portera pas secours aux jours imparfaits
des fabricants de viles calomnies
issus du futile
de glaise subtile
qui blesse
Transperce d'embarras
Et emprisonne inutilement
Toute vie paisible.

Gérard DOUGÉ

Gérard Dougé, né à Port-au-Prince (Haïti) le 8 juin 1923. Ingénieur-architecte, licencié en droit, professeur de lettres, il a séjourné au Canada et aux États-unis. Fondateur du Pluréalisme, nouvelle esthétique littéraire de l'année 1973, il a également publié *Femme noire* (1969), *La lune, l'Amérique* (1969), *Souvenir* (1969), *Pollen* (1971). Son roman, *Transfert*, primé (3^e prix) au concours des Éditions de l'an 2000 réalisé en 1970, reste encore inédit. Il a collaboré au quotidien *Le Nouvelliste*. Gérard Dougé est décédé en 2008.

LA RELIURE

Noire reliure
De mon conte de fée ta peau
Beauté suggérée de ton livre

J'aime j'aime ta reliure
Et la manipuler
De mes doigts d'antennes

J'aime ta reliure
Et la presser entre mes mains de chair
Ses grains imbriqués
Dans les grains de ma peau

J'aime ta reliure
Et l'ouvrir brusquement
A la page du hasard
La page noir sur blanc
De ta peau noire sur le drap blanc

J'aime oui j'aime ta reliure
Mon livre de chevet
Peau de soie basanée
Ma bible ouverte sur l'oreiller
La page noir sur blanc
De ton corps d'ébène sur le lit blanc

J'aime ta reliure
Mon nom gravé à la page de garde
Ma main libre d'écrire
Sur toutes les pages
De ton tome charnu
Et toutes les plus belles pages
Signées du sang vif de mon nom
Mon amour acajou sur tranches
Gardé sous noire reliure.

(Femme noire)

VOYAGE

Sur le pont des cargos
au rang des colis de la cale nous serons
frères parmi les blancs nous regarderons
dans les yeux bleus de Dieu le Capitaine

Sur le pont des cargos
nous serons chairs et frères d'infortune
nous oublierons les querelles tribales
face à la mer houleuse du Capitaine

Sur le pont des cargos
nous réclamerons les chaînes des ancêtres
nous serons très fiers du même sang noir
de la même peau garantie cuir du capitaine

Sur le pont des cargos
nous éviterons le bastingage nous nous cacherons
en cale de la gueule sanglante
des frères requins du Capitaine

Sur le pont des cargos
nous agiterons les mouchoirs d'adieu
et les lions les tigres les éléphants d'Afrique

répondront à leurs frères de la brousse
permettez mon capitaine c'est de la nostalgie
Sur le pont des cargos
nous aimons trop nos communes misères
pour ne pas hurler de tous les déchirements
pardon encore mon capitaine je ne suis pas ton frère

Sur le pont des cargos
qui s'éloignent de la côte les cocotiers
eux-mêmes se penchent sur le rivage
pour l'adieu définitif au capitaine

(Souvenir)

PRÉSENCE

Sur la Lune

Trois lambis lancés
Encore sifflants jusqu'au pied de la hampe
Hommage dentelé
À l'emblème étoilé

Sur la Lune

Une quintette de vaccines à longue perce
Majesté biblique
Prélude ce Nouveau Millénaire qui descend
Lourdement l'échelle partie du Ciel

Sur la Lune

Roulement de Tonnerre
Une batterie de tam-tam gronde
Sous la voûte des Galaxies
Le triomphe de l'Humanité

Et le regard latéral de l'Aigle perché
Sur la flèche du Symbole glorieux !
(La lune L'Amérique)

Jean Armoce DUGÉ

Jean Armoce Dugé, né à Maniche (Sud d'Haïti) le 30 août 1964. Il est professeur de français et de créole à l'enseignement supérieur, de littérature au secondaire. Animateur, auteur d'articles sur la littérature et la culture, il a été, entre autres, intervenant au *Colloque international Paul Claudel* à York University en octobre 2005. Primé lors du concours *Les Belles provinciales* avec son texte *Entre lune et miel* qui fut publié dans le *Nouvelliste* (2000), cité dans plusieurs anthologies, l'œuvre poétique de Dugé fait l'objet d'études, entre autres dans *Politique et culture à l'haïtienne*, essai paru en mai 2007 sous la plume de Pierre Castel Germeil et de Marie Marcelle Ferjuste. Correcteur et traducteur, Dugé a collaboré en tant que tel à un dictionnaire bilingue créole-français sous la direction d'Albert Valdman pour le compte de l'Indiana University. Jean Armoce Dugé a publié plus d'une dizaine de recueils de poésie et d'essais dont le célèbre poème *Mer des hommes, mère des îles* qui le fit connaître parmi ses collègues-poètes des Cayes.

ENTRE LUNE ET MIEL

à Djulissa

J'ai perdu la déraison, ô ma fille, pour sacraliser les aveux du silence. La mièvrerie du temps de nos amours édulcore les sillons de nos rengaines. Fêtons-nous le mois le plus beau sans la vidange de nos paresseuses folies accrochées à la mouvance des vagues tardives des jours pernicious? Combien de nuits pour faire de toutes les étoiles une seule, une grosse qui puisse enlever le voile de l'éternité? Entre-temps mes promesses remplissent les fissures orphelines abandonnées entre rires et pleurs.

J'ai réduit au silence l'idée du simple paradis afin qu'à cela ton rêve, né du mien, ne soit confondu.

J'aime ces journées pleines de soleils d'enfants. J'en ai maintenant assez pour illustrer les récits des vieillards précoces. Entre lune et miel, raison et déraison donnent le concert du siècle en guise de dissuasion pour mieux savourer l'art de la trilogie temporelle : hier, aujourd'hui, demain.

Depuis les premières éternités, la nuit, notre samaritaine, vit avec le jour un amour de maquis. J'aime les voir main dans la main qui fêtent. A l'insu des dieux. Ma fille, au nom de la solidarité humaine, je les ai aidés à dompter pour vrai l'amour. Eux, ils m'ont appris l'art d'appriivoiser l'homme et la terre.

Depuis ta venue au monde, Homme et Dieu ont des projets parallèles... Le temps murmura, mon amour, à tes oreilles les paroles que j'ai omises.

Pour la sensualité de la nuit et la virilité du jour, je les unis pour la vie et pour la mort.

MER DES HOMMES, MÈRE DES ÎLES
(extraits)

terre de mer ô ma terre
mère des îles
apprends-moi à dessiner l'art
de modernité en éternité
je soufflerai dans ses narines
pour qu'il naisse arbre de vie
la mer art primitif description et poésie gothiques
chavire-moi vent de l'est pour autographier le bleu
du jour pris pour vert des temps prodigues
dessine-moi miracle abandonné des vierges
dans leurs mains pieuses voici le scandale de la mort
pardonnez messieurs mesdames cieux et dieux fabriquez-moi
des pistolets qui n'offensent pas la vie
article un que la vie soit hors de danger de mort
article deux n'importe quoi peut être ajouté
éloge de la débauche prière pour demander pardon
pour les pêcheurs
défense de pisser sur les places publiques en plein jour
école et santé pour tous en l'an trois mille
mariage double
honore ton père et ta mère
vive le président de la république
à bas la corruption
j'ai dit
article un que la vie soit hors de danger de mort
mer femme moderne
en tenue de galas
elle a mangé les dieux dans son festin
orpheline la mythologie
les enfants tristement regardent la mer puis
protestent et crient
article sans numéro vive la légende
le vieux ajoute la vérité sort de la bouche des enfants
(...)

cousins o
 vous qui habitez le long de la mer vous
 dont le va-et-vient n'a ni saisons ni siècles
 cousin o
 j'appelle la mer par son nom
 le nom de la mer est le nom de la mer
 cousins la mer a gardé pour elle seule
 vos noms de grands prêtres
 vos prénoms de princes
 vos sobriquets d'artistes
 (...)

cousin o
 vous semblez des heureux
 vos corps corps de la mer et du soleil
 vos rêves rêves du silence et de l'oubli
 vos luttes luttes de paix et d'éternité
 vos paroles paroles de la brise et de la nuit
 (...)

mer des mers
 rends-moi les propos tout originels de mes cousins
 au moment de leur refuge dans tes lieux éternels
 d'ivresse de danses de chansons
 le temps s'empresse toujours
 pour ne rendre compte de rien
 aux enfants curieux
 tant pis pour le jour à venir
 murmure-t-il la vérité sera nue
 sur toutes les plages des îles sœurs
 terre pays soleil saluera
 terre bois d'ébène
 les terres danseront la danse
 de l'amour et de la folie
 l'amour et la folie se mettront à causer...

- elles se ressemblent dans leurs yeux et leurs cheveux
- elles se ressemblent dans leurs voix et leur émoi
- dans leur sourire et leurs désirs
- dans leurs corps et leur entêtement
- dans leur abondance et leurs légendes
- elles se ressemblent les terres

l'amour les enveloppera avec le voile
 de la folie tous les fils chanteront
 ils danseront tous les enfants
 des deux terres
 de toutes les terres

Oswald DURAND

Charles Alexis Oswald Durand, né au Cap-Haïtien (Haïti) le 17 septembre 1840. Véritable autodidacte, c'est à peine s'il fréquenta l'école. Adolescent, il exerça plutôt le métier de ferblantier. Mais Oswald Durand, jeune homme, lisait toutes sortes d'ouvrages. Après avoir fréquenté plusieurs grands lettrés de son époque, principalement Démesvar Delorme, et collaboré au journal *L'Avenir*, il publia en 1896 *Rires et pleurs*, poésie en deux tomes. Sous la présidence de Salomon (1879-1888), il fut élu député durant six Législatures et fut responsable de la rédaction des Actes du gouvernement. Il mourut à Port-au-Prince le 22 avril 1906.

LE FILS DU NOIR

I

Je ne puis plus aimer ; le souffle d'une femme
Ne fera plus frémir mon cœur maintenant froid,
Car, il a fui, ce temps où deux yeux en mon âme
Aluminaient un désir mêlé d'un vague effroi :

Vieillard de trente étés, mon cœur n'a plus de flamme :
Je m'en vais las, courbé, sans joie et sans émoi :
Le colombe roucoule et l'amante se pâme,
Tout s'aime et se caresse en vain autour de moi...

Pourtant mon cœur est plein de sève encore ! Le monde
Ne l'a point desséché de son haleine immonde
Ni flétri des baisers impurs de ses Phrynés.

À vingt ans, j'aimai Lise ; elle était blanche et frêle ;
Moi, l'enfant du soleil, hélas ! trop brun pour elle,
Je n'eus pas un regard de ses yeux étonnés...

II

Pourtant ma mère était aussi blanche que Lise !
Elle avait des yeux bleus où s'endormaient les pleurs ;
Quand elle rougissait de crainte ou de surprise,
On croyait voir soudain une grenade en fleurs !...

Sa chevelure était blonde aussi. Sous la brise,
Elle couvrait son front pâli dans les douleurs.
Mon père était plus noir que moi. Pourtant l'Église,
Dans un pieux hymen maria leurs couleurs...

Puis l'on vit – doux contraste – à sa blanche mamelle
Pendre un enfant doré comme nos bruns maïs,
Ardent comme un soleil de notre beau pays.

Orphelin, je vis Lise et je l'aimai comme elle ;
Mais son front pur pâlit à mes aveux troublants :
Le fils du Noir fit peur à la fille des Blancs...

(Rires et pleurs)

Henri-Robert DURANDISSE

Henri-Robert Durandisse, né à Léogâne (Haïti) en 1966. Il a publié en 2004 un disque de poésie et de musique, *Amour, je te tutoie*, ainsi qu'un recueil de poèmes *Langay lanmou*, en 2008. Outre en 2006, il a participé à la publication d'un recueil collectif, *Montréal, vu par ses poètes*, publié aux Éditions Mémoire d'encrier. Encore en 2008, il a collaboré à la publication d'une anthologie sur Félix Leclerc ayant pour titre *Félix, le Roi-Poète* paru aux Éditions Rencontres Européennes. De plus, la même année, ses textes figurent dans l'anthologie *Poésie du Monde* éditée par les Dossiers d'Aquitaine (Bordeaux, France) et dans *La poésie prend le métro et le bus* (Collectif, Danielle Shelton éditeurs, Montréal, 2008).

ODE À LA PAROLE

tu es lettre
tu es mot
je t'imagine
flamme
douceur et séduction

j'entends l'écho de ton ombre
repeins la forme de ta voix

par la tendresse
tu m'es lumière

mille fleurs
mille odeurs
vers mon horizon
lettre après lettre
tu te dévoiles

en toi je me retrouve
en toi
toutes les plaintes
du monde

ELSA

complainte d'amour
misère du beau
bonheur des jours
raison folie
Elsa

ton regard m'émerveille
par tous les côtés de la vie

pulsion de vie
sève de lumière
passion d'été
fleur de septembre
Elsa Elsa Elsa

sans trahir le silence
de ton être
j'écris ton nom
sur notre premier
je t'aime

NEW-YORK

une lune pleine de rumeurs s'anime
toute serrée contre nous
des vagues protestataires troublent
le calme endormi de Brooklyn

intimité de ton souffle
visitée par des âmes épaves de la nuit
sirotant la symphonie du diable
tandis que monte peu à peu
le rythme de l'aube

New-York
multiple cruauté
squelette inhumain
broyant son propre rêve
voix désarticulée
cortège d'espairs oubliés

New-York
monstre tentaculaire
l'écho de sa toile
sur toute la planète

New-York
beauté du chaos
orgies de formes et de lumières
de cris et de créations
battements de cœur

ce matin de septembre
onze heures tapant
des cris inondent le ciel en feu
des ruines sans fin
assiègent les rues
cendres sans flamme
brûlant les yeux perdus des passants
silence de plomb
la mort aspire la vie

aux pieds des plaintes
le soleil chatouille les heures funèbres
visage étoilé
le pianiste pleure
sous une pluie de sang
se demande désespérément
si la terre chante encore
l'amour et le beau temps

il fait un temps inquiet
dans nos bagages

DEUX ÎLES

personne ne connaît ma tristesse
aucun n' imagine ma révolte

ô ma terre natale
de tes alizés
à la blancheur du nord
j' ai déporté ton visage

ô terre natale
humée dans toute la trame du présent

Leclerc au prénom de bonheur
a trempé son souffle
dans la candeur du printemps
me chantant à merveille
l' hymne à la liberté

indépendance
je te côtoie depuis longtemps
indépendance à ton nom
je salive du fond de cette forêt boréale
et juxtapose mes notes insulaires
à chacun de tes instants

Saint-Laurent – Artibonite
engouffrés dans mon cœur
l' un déploie un air lumineux
le ciel y nettoie ses étoiles
l' autre conjugue un temps complexe
la nuit étale
s' y habille de hiéroglyphes

je me souviendrai toujours de toi
île natale
de tes légendes vespérales
gorgées de merveilleux
du coude à coude
des *kombit* paysannes
pas élégants des payses
de fiers combats au quotidien

itinéraires de découverte
et du possible
je te salue île d' adoption
où les *yeux d' Elsa*
chargés de rêves
puisent la source de l' avenir

personne ne connaît ma tristesse
nul n' imagine ma révolte

Gérard V. ÉTIENNE

Gérard Vergniaud Étienne, né au Cap-Haïtien (Haïti) le 28 mai 1936. Il s'exila à Montréal en 1964 et fut depuis 1971 professeur à l'Université de Moncton, au Nouveau-Brunswick. Il a fait paraître une trentaine de titres à Port-au-Prince, Montréal, Paris, Genève et Rio. Parmi ses ouvrages, on peut citer : *Le nègre crucifié* (1974), *Un ambassadeur macoute à Montréal* (1979), *La pacotille* (1991), *La charte des crépuscules*, poésie 1960-1980, publié en 1993. Certains de ses poèmes et romans sont traduits en anglais, en portugais, en italien et en allemand. Gérard Vergniaud Étienne est décédé à Montréal le 14 décembre 2008.

LETTRE À MONTRÉAL (extraits)

Montréal, au bout de l'irréel traversé par le rêve je t'apporte la présence des visions à l'emporte-pièce. Des chevaliers vêtus d'aurore et de sabre multiplient leurs gestes pour remettre à tes rivages longtemps abandonnés l'orientation des jours prometteurs. D'aube en aube sous le poids des aiguilles étrangères de la signification de ton haleine, tu cherches une volonté toute neuve pour franchir les limites de l'ombre. D'aube en aube, tes enfants au clair du sourire et de la magnificence du verbe cherchent le lait des paysages pour nourrir leurs passions fortes et belles. Montréal me voici à tes pieds, sur tes places à côté de ceux qui désertent le sommeil pour le scandale des tableaux.

.....

O Montréal me voici devant ta double opale
tenant à l'oreille tous les sacrements du péché de la chair
sur ses courants légers le jour m'aura trouvé comme un pèlerin fatigué
dans ce royaume d'aveugles aux consonnes élégantes
Me voici devant toi comme une rue déserte
avec mes doigts sur le blanc gravier du rire
dessinant les mots grisés d'une chanson commune
des champs aux visages ouverts et décors partagés

.....

D'être ainsi soumis aux grisailles occultes
de griffonner ton nom sur des gouttes de pluie
d'apprendre à cuire ta colère
pour que viennent les vapeurs d'une seconde de roses,
De saisir la fumée de mon cigare et de ma crainte
que tout cela O trésor millénaire du ciel en bandoulière
soit pour mon image un ferment de pitié

Dans la vaste conscience des regards endormis
Suzanne m'aura appris tes supplices-brouillards
l'amour des coquillages que tu gardes au coin de l'œil
et toutes les eaux tranquilles
que nous n'aurons pas avalées
faute d'une paix de colombes
taches invisibles des nappes du credo.

NATANIA (fragment)

...

Si tu me quittes
Tout moi-même sera broyé
Écrabouillé
Je serai un chien errant
À la recherche d'une sympathique maîtresse
Tous les lampadaires de la ville
Viendront s'éteindre à mes pieds
Et je ne pourrai non plus seul
Regarder JEUNESSE D'AUJOURD'HUI
Où la nouvelle chanson de Claude Léveillée
M'a ému jusqu'aux larmes.
Si tu me quittes
Tu me laisseras entre les pattes
De ces envieux et des jaloux de notre amour
Qui ont juré de me trancher la tête
Pour la poser sur le lit de leur président
Dans un petit seau de fer blanc
Car au fond je mérite
Que tu me donnes une leçon
Je sais. Tu devras en avoir assez
D'un homme aux masques de fer forgé
Avec une personnalité à voie multiple
qui enrage les petits bonshommes de Matane
Qui dit oui quand le monde entier dit non
Qui dérange un petit groupe de Moncton
Cherchant ses héros cachés dans les grottes
Le portrait de ses valeureux ancêtres
Si tu me quittes
Le monde entier approuvera ton geste
Celui de te libérer d'un animal
Aux dents pointues.
Si tu me quittes

Je serai un homme mort
Je n'aurai aucune matrice à nourrir
Tant les veines de mon cœur
Seront asphyxiées
Si tu me laisses
Je les rendrai responsables
De mes jeux hypocrites
De cette façon sauvage
De te demander de partir
Après que tu m'aies laissé à manger
Devant la porte
Si tu me quittes
C'est sur ma figure désossée
Que tomberont
Tous les mauvais coups que je t'ai donnés
Ils n'attendent que cela
Les envieux mes bourreaux
Au bec sale
Que tu t'en ailles
En me laissant dans mon cercle
Je n'aurai personne pour me protéger
Contre ces hideux personnages
Qu'on colle sur ma peau
Puisque je serai seul avec mes laideurs.
Or fille de Sion le soleil dans tes yeux
Est mon astre de rédemption
Je dis que je mériterais que tu me quittes
Pour demeurer fidèle aux lois de ta religion
Qui a horreur des comédies loufoques
Pour demeurer aussi fidèle à toi-même
De la fille qui ne tolère aucune présence
Dans ma chambre
Qui ne soit l'expression d'une infinie tendresse
Je sais. Tu devras en avoir assez
D'un homme aux masques de fer forgé
Avec une personnalité à voie multiple
qui enrage les petits bonshommes de Matane
Qui dit oui quand le monde entier dit non
Qui dérange un petit groupe de Moncton
Cherchant ses héros cachés dans les grottes
Le portrait de ses valeureux ancêtres
Si tu me quittes
Le monde entier approuvera ton geste
Celui de te libérer d'un animal
Aux dents pointues.

Si tu me quittes
Je serai un homme mort
Je n'aurai aucune matrice à nourrir
Tant les veines de mon cœur
Seront asphyxiées
Si tu me laisses
Je les rendrai responsables
De mes jeux hypocrites
De cette façon sauvage
De te demander de partir
Après que tu m'aies laissé à manger
D'une beauté qu'on ne saurait écrire
En cinq petites lettres
Je dis qu'une fille de Sion ne doit aimer à la folie
Un garçon dont le passé
Est une suite d'histoires décousues
Dont l'enfance porte encore
Les morsures des bêtes
Qui ont étranglé sa maman
Bien sûr il existe des miracles
Au fond des puits
Toute la rue se massait dans une cour
Pour voir un certain saint
Qui marchait sous l'eau
Je n'étais pas parmi les personnes
Qui le regardaient passer
J'étais déjà un garçon rebelle
Aux superstitions des infâmes religions
Peut-être
Avec toi
Je détruirai toutes les armées du monde
Tous les professeurs faisant leurs Dons Quichottes
Devant une salle de classe de garçons innocents
De jeunes filles violées J'aurai la force avec toi
Avec ton Dieu
De traverser seul une forêt pleine de tigres
Et toutes les difficultés
D'être moi-même
Quand rugissent des lions
Devant ma porte.
Si tu me quittes
Je serai un autre homme
Avec une autre peau que celle-là
Une peau devenue la toile de fond
D'une comédie

Jouée par des acteurs invisibles.
Venus de contrées différentes.
Si tu me quittes
Mes douleurs seront si atroces
Qu'elles feront craquer mes os.
Et là j'aurai mal
Comme je t'ai fait mal
En te laissant seule faire des cent pas
Dans un appartement jusqu'à quatre heures du matin
Et puis en rentrant j'ai boudé
Au lieu de me jeter à tes pieds
Quelle horreur mon Dieu
D'une beauté qu'on ne saurait écrire
En cinq petites lettres
Je dis qu'une fille de Sion ne doit aimer à la folie
Un garçon dont le passé
Est une suite d'histoires décousues
Dont l'enfance porte encore
Les morsures des bêtes
Qui ont étranglé sa maman
Bien sûr il existe des miracles
Au fond des puits
Toute la rue se massait dans une cour
Pour voir un certain saint
Qui marchait sous l'eau
Je n'étais pas parmi les personnes
Qui le regardaient passer
J'étais déjà un garçon rebelle
Aux superstitions des infâmes religions
Peut-être
Avec toi
Je détruirai toutes les armées du monde
Tous les professeurs faisant leurs Dons Quichottes
Devant une salle de classe de garçons innocents
De jeunes filles violées J'aurai la force avec toi
Avec cette fierté de Noir qui résiste à tout
Les tempêtes tropicales
La chute d'un manguier dans un ravin
L'éclatement des lampadaires
Sous un vent violent
Et que dire des richesses de mon apprentissage
Jamais d'échecs échaudant la jeunesse
Toujours prêt à redire
Les passages les plus compliqués
D'un savoir en équation

Toujours prêt à recommencer une opération
Qui brûle les mauvaises herbes de mon esprit.
Et le testament d'un père
Que tous les anges du ciel ont maudit
Que non. Je ne suis la victime
D'aucune terreur
D'aucun peuple
Nourri seulement de chants d'oiseau
Je ne suis la victime
D'aucun groupe de mécréants
De ces jeunes hommes qui m'en veulent
Uniquement pour ma voix qui fait frissonner
Des femmes trop sensibles
Uniquement pour toi à mes côtés
Tous les jours de l'année
Tu comprends pourquoi
Tu es ma seule boussole
Me quitter c'est m'enfoncer
Dans les nuits noires
C'est mettre dans ma gorge
Des os de vache enragée
Pour me soutirer de la terre
Tu ne dois pas me quitter
Tout ce qui te dérange chez moi
Tout ce qui te fait vomir
C'est l'impossibilité de te cracher la vérité
Sur tous les pans de mon existence
De te faire un portrait fidèle
De celles qui me faisaient confondre
L'ombre avec la lumière
C'est l'impossibilité d'extirper de mon corps
Les vermines qui le rendent puant
L'impuissance quand il faut frapper
De dire qu'ils sont laids
Quand leur laideur enlève à la création
Ses mille et une merveilles
Maintenant que tu es touchée
Par une confession faite avec sincérité
Je peux fermer le rideau
Car je suis persuadé
Que personne ne devra assister à notre lutte
Puisqu'il nous faut gagner
Malgré les temps inassouvis
Malgré les armes des assassins
Malgré les brûlantes diffamations

De ceux qui ne croient pas au ciel
Donne-moi la main
Et partons à la recherche de nouveaux paysages
Nous jurons qu'avec ton Dieu
Toutes les nuits seront moins noires.
Et voici la religion que j'attendais
Il y a bien longtemps.
Une religion qui exalte tous les jours
L'alliance sacrée du vainqueur
Des ténèbres
Du premier produit de l'univers
Avec Son Créateur...
CRI POUR NE PAS CREVER DE HONTE (fragment)

J'ai peur la nuit crache du sang
C'est mon sang avec la nuit
avec de quoi nourrir les anges du Président
Je fuis ta silhouette parallèle à ma case
Je fuis tes sommeils tes regards
et je crains même d'avancer trop près
tant mon geste est lourd
et ma bouche puante

Je ne crois pas que soit abondante
la force brisée sans force
l'humidité exposée à mon grand désespoir
Mais ma vie sous les doigts tremblants du mendiant
Je l'assassinerai
pour leurs crachats parmi les coquillages
l'histoire du pays livrée en fruits pourris

que s'éveille le jour de nos souffrances d'esclaves
et vienne se casser la misère contre le roc caravanes
de mendiants tournant autour de moi cris étouffés
dans la gorge sous les griffes du bourreau
vagues bouillonnant de colère à l'approche du dragon
toute ma terre réduite à une prison de sang

Mendiant mon ami mon double mon déchirement
J'écris mon exil leur rage féodale
le froid mépris du roi aux histoires fanées

terre antillaise génératrice de séismes sanglants
mon patrimoine aux veines gonflantes de matins
Tu es dans ma chambre avec tes baves que signe la peur

Un cimetière suspendu aux lisières du sommeil
Tu mets sur mes épaules tes mains de pauvre
cette barque de paysans défiant la haine des dieux

O cette terre pour qui la conscience se fait Pierre
et pour qui mon désir ébranle le silence
O cette terre ma poésie paralysée cette vermine grugeant ma sensibilité
Comme une torture revécue à chaque mot qu'on prononce
Je ne veux être que toi
malgré ma haine leurs bêtes dans ma mémoire
les cyclones prolongés l'espoir courtise le rêve l'histoire se déchaine
L'image se développe sous l'acide et l'amour lance ta vie
par-dessus l'impuissance
avant que nos suicides ébranlent les cathédrales...

Jean-Claude FIGNOLÉ

Jean-Claude Fignolé, né à Jérémie (Haïti) en 1941. Des études de Droit, d'Agronomie et d'Économie. Écrivain, journaliste (Le Petit Samedi Soir, Le Nouvelliste), critique d'Art et enseignant, il avait fondé avec René Philoctète et Frankétienne le mouvement littéraire « Le Spiralisme ». Il est l'auteur de six romans (*Les possédés de la pleine lune*, 1987 ; *Aube tranquille*, 1990 ; *Hofuku*, 1993 ; *La dernière goutte d'homme*, 1999 ; *Moi, Toussaint L'Ouverture*, 2004 ; *Une heure pour l'éternité*, 2008) et de cinq essais (*Oswald Durand*, 1968 ; *Etzer Vilaire, ce méconnu*, 1970 ; *Pour une poésie de l'authentique et du solidaire: Ces îles qui marchent de René Philoctète*, 1971 ; *Sur Gouverneurs de la rosée : hypothèses de travail dans une perspective spiraliste*, 1974 ; *Vœu de voyage et intention romanesque*, 1978). Jean-Claude Fignolé est aujourd'hui Maire d'un petit village dans la Grande Anse, Les Abricots.

CARAIBES

Le temps irréel ! Avancée de mots aux sonorités affligées qui élisent déjà la tristesse de l'histoire. Le temps figé ! Une mascarade de noms scandant l'imposition et sacralisant le pervers sinon l'odieux regard de l'autre. Le temps meurtri ! La marche lente de soi vers soi, dans l'écartèlement et dans l'ivresse (l'épouvante apprivoisée) lorsque la terre gronde, tremble, craque et que dessus sa béance, telle innommée blessure, des vents jubilatoires assaillent le sommeil nu des mornes. Alors le cri : Caraïbe !

J'atteste ici les monticules auxquels la lave des volcans a tressé un destin insensé. Etre plus de mer que de terre. N'être que poussière, écaille, écume. Parce que l'eau a gardé la mémoire des origines, l'Océan à jamais à fixé les bornes et décidé la référence : Caraïbe, continent liquéfié, martelé de points d'ancrage, les Iles. En vis à vis, quelques ports de lumière accrochent, paquebots désarmés, leurs bastingues à je ne sais quel rêve échoué de l'autre côté de la vie. Veracruz, Colón, Carthagène, Maracaïbo, inlassablement orchestrent leurs légendes dorées.

Tant de saisons d'absence !

Des Iles aux ports, l'Élan. L'Appel. Toutes ouvertes. Tendues vers. Un besoin inavoué de rompre. Dériver. Aux bords mystérieux de quelles attentes ? De quelles désespérances à nommer solitude ? Par nécessité, imaginée choix, les îles organisent l'errance et l'imaginent passage. Façon de sublimer l'impuissance face à l'intempérance de la nature et de l'histoire. Aussi vivre articule-t-il ses pulsions autour de la symbolique contradictoire des isthmes et canaux. Ce qui

sépare et ce qui relie. Le Vide. Or la peur du vide. Vivre, en Caraïbe, c'est essentiellement gérer l'angoisse. S'éparpiller.

Las ! Réussir la géographie comme une particularité géologique. Cassures, failles, essaimage, arrimant la tourmente des Iles et des profondeurs d'abysses ; poussent, excroissées, érigent des clivages (le mot anglais *clift* dressé à l'humour mitoyen des vents et des vagues) à des hauteurs impossibles ; étirent lignes, arrondissent formes qui s'évanouissent de la course échevelée du temps. On chercherait vainement un point d'équilibre autour duquel assembler l'espace. Pour nier le vide. De quelque côté que l'on tourne les regards, la Caraïbe est éclats. De sueur et de sang. Postés du fini de la terre à l'infini du ciel. Montés du Sud au Nord, si ce n'est l'inverse, voguant, indéfiniment tournés vers l'ouest. Eternel et vain éloignement du silence ! Une imposture (la mer cernée de terres or l'enclos ouvert) force à la double illusion du pourtour et contour. Ainsi l'imagination oblige à des références qui piègent le réel : chapelets d'îles en autant d'archipels. Chapelets ? Comme pour tracer à l'avance à la Caraïbe un destin autre que celui de subir les colères de la tectonique. Crucifiée ! Le vent, porté par la scansion de l'histoire, convoque la parole aux lieux même du silence.

Nulla part la géographie ne s'est mieux accordée à l'histoire. Le tragique éparpillement de la terre appelle de ses vœux la dramatique dispersion des hommes. Venant d'où ? Venus où ? Echoués ! Les premières migrations défont les mémoires de l'enfance. Peuples Natifs ? Plutôt un flux circulaire dont on ne sait d'où il vient, où il va. Sauf ici et là quelques haltes qui, même prolongées, ne présument pas la fin du voyage. Or la Horde, un jour, porteuse de « bannières et de bénédictions ». Ivre d'un rêve héroïque et brutal, comme a dit Heredia. Et puis l'Afrique avec ses mélées qui plantèrent sur tout le pourtour l'espoir douloureux d'une race. Enfin l'Orient, le moyen et l'extrême, aux prises avec les mutilations de l'Histoire et cessant d'être éligible aux fastes d'un passé millénaire.

Si pour les uns, européens puis asiatiques, l'espérance avait un nom, pour les autres, natifs et africains, l'enfer n'était plus une fable. La ligne d'arrivée départagea, en Caraïbe, les souhaits et les contraintes. De l'enrichissement fou à la paupérisation absolue. L'Histoire s'est érigée sur des tensions, impulsant une dynamique de la contradiction qui, pesant sur le destin des Iles, a bâclé la rencontre des races. Et des peuples. Engagée depuis cinq siècles dans une permanente confrontation avec elle-même, (les conflits ethniques occultant la lutte des classes) l'Histoire sans cesse récuse le vœu de la même turbulence qui, les disposant en arc de cercle, leur imposé un destin définitif : Assumer le fermé pour mieux mettre l'ouvert. C'est-à-dire l'Ailleurs. Et de façon plus symbolique, l'Absence. Ce qui n'est pas ici. Ce qui n'est plus là. Thème à rêverie, par excellence ?

Les turbulences de l'Histoire attendent par contre d'accoucher de la vision unique d'un destin. Prétexé sans aucun doute à fantasmes. Difficulté d'assumer l'ouvert ? Sans doute. Parce qu'il s'est avéré que le Castrisme n'a pu être la réponse appropriée (briser le cercle étroit de dépendance) face aux rigueurs de l'Histoire, les nécessités de vivre au quotidien inouvent, ici et là, des pratiques convergentes qui interpellent dans les Iles et sur le pourtour continental les choix de société. Les affinités langagières poussant nécessairement à une concentration des moyens et des efforts dans un lieu unique d'existence. De la confrontation des races, (le passé simple) à la

confrontation des potentialités (le futur simple), le choc des cultures. Non pour aggraver les différends mais pour affirmer et assumer ensemble la différence. C'est-à-dire postuler la relation et l'échange. S'ouvrir. Partager. La dialectique du fermé et de l'ouvert.

Une probable sinon possible civilisation caraïbienne, estampillée du goût de la fête (l'insouciance, tel art de vivre !) provoque les races et les peuples à rompre avec eux-mêmes. Tous ces départs, éprouvés dans l'arrachement et le cri - maints horizons dilués dans les larmes - hérissent les arrivées dans l'appropriation des aires de cultures. Nous voici désormais face à face dans les creux-creuset des Iles. Obligée de taire les rancœurs de l'histoire, l'existence quotidienne, celle du cri dévoyé (l'étonnement), appelle à nous re-connaître. Penchés aux bords de son miroir, la mer recompose nos êtres déracinés et les voue au ressouchement, qui n'est point ressouchement, par le cri, autant de départ que d'arrivée, fécondant. La mer, une nouvelle matrice Originelle. Caraïbe, notre mère. Avons-nous d'autres origines que les frasques des vents et de cette terre en gésine engrossée... par l'Histoire ?

Peuples venant, peuples venus. Peuples noués ! lors même que l'appel du grand large nous soumet à toutes tentations et que le vœu de départ, installé dans les plis de notre mémoire, répond trop souvent à la fascination de l'Ailleurs. Traversées aventureuses par quoi la quête de la vie ose parfois se confondre avec la quête de soi.

Certainement nommer là le drame de la Caraïbe : la problématique identitaire. Tant de races, tant de peuples échoués, regardant vers eux-mêmes et pourtant sur les autres le regard hautain et haineux de l'Histoire. Les voies d'enracinement s'effraient d'enregistrer les voix des sirènes, quand nos pas nous détournent de nous-mêmes. Revendiquer toutes identités qui ne soient pas caraïbéennes. La mer, notre mère, en est singulièrement chavirée, qui interroge : Mer intérieure ? Fermée. Où les multiples pulsions de refus créent les nécessaires conditions d'implosion. Mer intermédiaire ? Ouverte. Sur des tentations plurielles. Les deux Atlantiques, l'européenne et l'africaine, le Pacifique et l'Orient lointain, au travers du Canal qui demeure notre inaltérable déchirure. Une fuite du vide. Mais pourquoi pas Mer convergente ?

Tous les chemins du monde nous mangent dans la main, citait, en un moment d'éblouissement, Saint-John Perse qui rata d'être le héraut d'une authentique identité caraïbienne. La conscience que nous avons de nous-mêmes n'est jamais celle de l'autre. Indien. Européen. Africain. Asiatique. Pourquoi pas Caraïbes ? La double tentation d'être (l'être ici nous empêchant assurément d'être là, d'être-le-là de Heidegger) nous commande à tout instant à nous situer. A nous définir. Parce que notre Etre profond nous échappe, les exigences de l'Histoire ont déterminé dans l'aire caraïbienne une personnalité schizophrénique qui s'éprouve et s'exalte dans la création. L'art collectivement vécu comme une façon autre d'être au monde. Il en est résulté un sens du tour et du détour par lequel nous marronnons avec délices et notre être et notre réel. Barroco. Une manière autre aussi de voir le monde. De parler les autres.

Au niveau littéraire, cela se manifeste par une lésion de la parole qui dit ce qu'elle veut dire. De façon profuse. Pour ne pas avoir à mé-dire ce qu'elle mal entend. Entre la géographie et

l'histoire, écoutez les crevasses, les failles, les blancs et les fuites. Une polyphonie de l'errance et de l'errement qui revendique de localiser toute action, hors de « l'Ego transcendantal » de Husserl, dans un site privilégié, celui du dire, impliquant le tout exprimé, qui s'affirme comme une manifestation de l'émergence de l'ouvert. Débridée. La symbolique d'un monde en attente. D'un monde en souffrance. Il arrive parfois que la parole, en quête de normalité, refuse le baroque. C'est pour dérailler. Entendez qu'elle ne s'égaré ainsi, pour répéter Oury, d'autre lieu que du symbolique. D'autre aire que d'elle-même. Pour être en avant de soi et construire son intemporalité, elle choisit de ne plus être le lieu de questionnement d'un rapport avec l'œuvre. Elle désidentifie. Désincarne. Classique. Or...

Il n'est vraie parole en Caraïbe que la schizophrénie. Il n'y a qu'à écouter les discours politiques (quand l'Histoire s'écrit au présent) pour s'en convaincre. Le verbe se structure, perd sa cohérence, se substitue à l'acte, autopoivoirise et, par le biais du transfert, endosse la capacité de faire. On aboutit à une sorte de mythification de l'agir qui détermine de façon retorse, rituelle, incantatoire, une poétique de l'impuissance. De l'incapacité. La politique, avec elle une littérature obligée, devient le lieu certain des fantasmes. La parole délirante donne tout projet comme réalisé et non comme simple possibilité. L'à-vivre sombre dans le rêvé, fixant la morbidité comme espace de créations dans une redéfinition libre et ouverte de l'Art de la Vie. La Caraïbe en marge. La Caraïbe en vrac. Dissociée, dispersée, éparpillée, elle recompose son être dans la danse, la musique, les contes, les couleurs. Au grand contentement des amateurs d'exotisme heureux de l'enfermer dans une singularité qui la force, quand le soleil danse dans sa tête, à jouer l'Art contre l'Histoire.

Caraïbes ô ô ô !

Par la politique, le cri diverge. Par l'Art, dire multiple et diversifié, le cri réfracte. Stipulé. Hors fonctionnel. Chant du vide éclaté. Les Iles émergent dans un espace qui, à partir du non-assemblé (ce que la géographie ne peut plus rassembler), donne à retrouver. Ce n'est pas à proprement parler un espace. Un lieu. C'est plutôt une disponibilité. L'attente... Je songe à Héraclite : « Si on n'attend pas, on ne découvrira pas le hors-d'attente qui est chose introuvable et vers quoi il n'y a pas de passage... » Voilà formulé de façon précise le diagnostic du mal (?) Caraïbe. Les Iles ont développé, de mémoire vive, une pathologie de l'attente. A un double point de vue. Une attente passive, celle de la géographie et du temps replié sur lui-même : le terre en souffrance. Une attente active, celle de l'histoire et du temps ouvert. La terre « gestée », envisageant l'avenir comme possibilité, commande de bousculer le passé par l'irruption d'un présent qui, en 1492, était déjà devenir. L'attente inscrit le hors d'attente, entendons la créativité, dans la double dynamique de la révolte et du rassemblement. Une exigence : le révolte pour le rassemblement. Autrement dit la détermination d'une communauté d'existences pour la mise en œuvre d'un destin commun. De fragments en fragments les Iles se recomposent et composent, d'œuvres en œuvres, l'Epos, chant unique par lequel s'exalte la nouvelle poétique (politique) de la liberté. La poétique du Nous.

D'un bord l'autre de la Caraïbe, l'Art confondu avec la politique, exulte du chant d'un monde à faire. Gratifier l'Épars. Exulte du chant de l'homme à naître. Maîtriser l'Unique. La parole, en attente d'elle-même depuis toujours, raconte pour elle seule les histoires qui la réalisent. N'est-ce pas symptomatique de ce que Freud appelait le refoulement originaire ? La littérature, dépassant ses propres pulsions, procède à un déplacement de ses champs, substitue roman, poésie, théâtre, cinéma de l'Histoire, celle que vivent les autres, ou plutôt, expression du temps libéré, éclaté, annexe de l'histoire, vole ses certitudes, les transmue et, s'articulant autour de l'oubli (la mémoire recluse), se métamorphose signification de ce qui est déjà signifié. On retrouve là, selon la belle formule de Lacan, la Métaphore Primordiale, quand la littérature, rebelle par essence au temps, investit complètement le présent en devenir de la Caraïbe. Pour continuellement se tisser et, partant, tisser, retisser les relations de soi avec l'Histoire. Développant comme une « pathologie de l'Être avec les autres. »

D'un écrivain à l'autre, la schizophrénie comme moyen de libération. A travers une typologie du langage systématisé, au même moment (les années 60-70), par le mouvement « La Onda » dans un Mexique hanté par ses rivages caraïbéens à travers l'apprentissage du rôle de puissance périphérique, et par le « Spiralisme » dans une Haïti qui expérimente sous la dictature toutes les subtilités du non-dit. Ailleurs, dans la même mouvance, Jaime Diaz Rozotto (Guatemala), Garcia Marquez (Colombie) revendiquent l'espace de création, et le dire qui l'occupe, comme une spirale expansive. Infinie. Toujours la dialectique du fermé et de l'ouvert. Tendue entre le Mythe et l'Histoire (la critique occidentale aura parlé de réalisme merveilleux, reprenant ainsi la formule de l'écrivain haïtien Jacques Stephen Alexis qui a manqué de saisir la dimension schizophrénique du vécu antillais : le réel dissocié, appréhendé à la fois comme réel et comme entorse à lui-même), ballottés entre le désir et son objet : écrire l'existence qu'on n'arrive pas à refaire par la politique (Freud n'est pas loin), les écrivains, de Carpentier à Césaire en passant par Fuentes, Glissant, Asturias, etc. inventent le malaise et le mal être de l'Histoire - rupture de soi avec soi - pour pro-jeter leur Être au Monde. L'inévitable quête identitaire amène, singulièrement, un Carlos Fuentes simplifiant à considérer chaque mexicain comme schizophrène et invite, généralement, la Caraïbe à souder la faille intérieure dans laquelle l'Histoire plonge ses destins. Nous célébrant êtres à partager. Êtres partagés. Différents. Installés dans la différence, sans réelle possibilité d'établir une cohérence (tentation et difficulté de l'ouvert propres aux schizophrènes), la plupart des gens de lettres aboutissent à éprouver la différence en situant leur être dans une entreprise de Mythification de l'Écriture qui accouche d'un projet répétitif : libérer la géographie et l'Histoire. Parvenir ainsi à la libération de soi. Incapables d'assumer l'Histoire en marche sinon par la provocation et le détour, porteurs de rêves qui demeurent d'éternels avant-projets pour les peuples, s'obligeant à se définir (donc à se culpabiliser) par rapport à ces peuples, certains écrivains se lancent dans une fuite en avant qui devraient les conduire à amputer leur moi, car voulant tuer en eux l'autre part d'eux-mêmes. L'Indianité face à l'Hispanité, mais... l'Indigénisme ou encore sa formulation récente plus agressive sans être pour autant plus combative, la créolité contre la Francité, pour cause... Le Black Renaissance, version colorée West Indies, contre l'arrogance impériale anglo-saxonne, voir... L'Antillanité contestataire ! Éparpillée dans une même chimère.

Se chercher. Se retrouver ? Se découvrir ? Toujours éclater. Inlassablement rassembler ses morceaux : Une permanente disponibilité. Pour un pari. Car, ce qui compte finalement, ce n'est pas de se refaire pour se composer une personnalité, telle, autre, mais de s'inventer. En inventant l'Avenir. Simplement inventer son avenir. Etre par rapport à l'Histoire, tel passé défini. Entre l'Action et la Création. Plutôt de l'une à l'autre. Faire le saut. Comblé le vide. Perversion ou inversion (?), s'induire à vivre la Politique comme projet et à réserver l'écriture pour seule Présence au Monde.

D'Octavio Paz à Del Paso, en nommant Depestre, Frankétienne, Chamoiseau, Naipaul (oui Naipaul qui choisit d'aller cloîtrer dans l'Ile au dehors la tragédie de l'écartèlement des Iles. Par refus ou par impossibilité d'identification), on n'en finit pas avec la tentation d'être double - être ici, être là - et la politique interpelle la littérature à des niveaux où l'idéologie parfois fait échec au dire. Vivre le rêve, rêver la vie. Maximin, Philoctète s'esclaffent, tiraillés entre « leur part de vie vécue et leur part de vie rêvée ». La politique, en Caraïbe, apparaît à tout jamais comme l'endroit et l'envers de la littérature dont la fonction serait d'assurer l'à-vivre. L'éternité au quotidien. Donnant son rythme au présent intemporel, la Littérature monnaie dès lors la permanence du dit comme un interminable « futur antérieur ».

Entrés dans le temps vivant, (la politique ou le présent progressif de l'histoire) et par le rêve vécu, (la littérature ou l'impossible réel) se perdre et se sauver à la fois. Vous avez dit Schizophrènes ? Au plus haut du cri, Caraïbe ! Caraïbe ! Caraïbe ! Oh !

(in *Revue Noire*, no 6)

Franck FOUCHÉ

Franck Fouché, né à Saint-Marc (Haïti) le 27 novembre 1915, quelques mois à peine après l'Occupation militaire par les Américains. Étudia le Droit de 1936 à 1939 à Port-au-Prince. Au début des années quarante, il fit paraître dans une revue à Saint-Marc ses tout premiers poèmes, *Les Billets à Florelle*. Entre 1953 et 1954, il est rédacteur en chef au quotidien *Le National*. En 1957, il fut mandaté par le Conseil de gouvernement comme Conseiller culturel auprès de l'ambassade d'Haïti à Mexico. Fit un voyage en Chine et en Russie en 1959. Et en 1965, profitant d'un voyage à Montréal, il s'y établit définitivement et y enseigna le français au Collégial, de 1965 jusqu'à sa mort survenue le 3 janvier 1978, des suites d'un fâcheux accident de voiture. Marxiste endurci, Fouché fut principalement un homme de théâtre et nourrissait un très profond respect pour la culture populaire haïtienne. Il a écrit, publié ou fait jouer de nombreuses pièces de théâtre: *Un fauteuil dans un crâne* (anti-farce, 1957), *Trou de Dieu* (1968), *Bouqui au paradis* (1968), *Général Baron-La-Croix* (tragédie moderne, 1974), *Adjipopo* (1977), *Évangile Selon Saint-Marc* (1977), etc. Il a également publié des oeuvres poétiques: *Message* (1946), *Symphonie en Noir Majeur* (1961). Son poème *Les lambis de la Sierra* fut traduit en espagnol par le poète cubain Nicolas Guillén et publié en russe dans *Le temps des Flamboyants* (Moscou, 1960). Il a laissé plusieurs inédits, dont *Espace du vide* (écriture, avril-septembre 1973) et un poème dramatique (*Un toit de soleil pour Charlemagne Péralte*). Il a collaboré à diverses revues haïtiennes dont principalement *Optique*. Il a aussi publié un *Guide pou l'étude de la littérature haïtienne* (1964), et un essai pour un nouveau théâtre populaire: *Vodou et théâtre* (1976). Franck Fouché était partisan de l'intégration du créole dans les lettres haïtiennes. Il a d'ailleurs traduit en créole haïtien *Yerma*, la pièce de Federico Garcia Lorca.

LES LAMBIS DE LA SIERRA (fragment)

Bouquets de villes aux noms pleins de cloches, vous toutes, Santiago, Bayamo, Las Villas, Manzanillo, Camaguey, Santa Catalina et tout le long chapelet tintinnabulant de grelots d'allégresse; villes, toutes les villes d'Orient, sonnez le glas: la mort passe et la terreur sera couleur du sang de vos fils assassinés, de vos fils à assassiner.

Car les bourreaux pour perpétrer leur oeuvre de mort ont pris d'autorité une option sur la vie des citoyens de cette île des chansons et des danses.

Les bourreaux ont posé leurs bottes sur la gorge de la Liberté
mis en joue la dignité, séquestré le soleil de la joie.
Pour combien de temps encore la joie ne sera-t-elle plus crime
Jusque à quand l'existence redeviendra-t-elle vie?

José Martí chante: La vie bravoure et la mort on doit l'attendre avec un baiser. La mort, ils ne l'ont point attendue les gars de la folle équipée de Moncada. Ils l'ont devancée pour déchirer l'aube sale du devant-jour du 26 juillet et hisser au sémaphore du soleil le drapeau de l'héroïsme et de l'espérance d'un peuple en agonie

Et c'est la mort qui posa un baiser sur leurs fronts héroïques!

A l'assaut de la Caserne Goicuria, la témérité a pris le visage de tous ces jeunes fous sublimes des équipages de la Mort

Et c'est encore Elle qui posa un baiser sur leurs fronts héroïques

La vie est bravoure...

Aujourd'hui, dessous les larges jupons des muchachas qu'on déflore avec une crosse de revolver, il y a un nid caché de mitraillettes.

Et la Sierra Maestra, imposante, secoue sa fauve crinière de forêt de commencement du monde, et dresse dans le ciel sa tête de proue dessus son encolure de mastodonte comme pour défier le soleil. Toute la Cordillère a tremblé sur son socle de granit, et ses pics et ses éboulis et ses gorges ont répercuté en fracas d'ondes l'apocalyptique tourmente.

Sierra Maestra, Sierra Cristal, Sierra d'Escambray, triangle minéral et végétal aux dimensions de la géographie d'un monstre de préhistoire, montagnes sidérales, survivances problématiques du Chaos des temps immémoriaux, où par une nuit de vertige s'engloutit dans les flots le bateau fantôme de l'Atlantide;

Sierra Cristal, Sierra d'Escambray, vous n'êtes que deux chaînes jumelles d'une immense Cordillère, l'Atlantide, un continent de légende à la mesure des chimères des géomètres et des préhistoriens, mais, toi, Sierra Maestra, depuis l'aventure d'un petit matin frileux de décembre, où le destin désespéré d'un peuple, avili, bâillonné, giflé, se cristallisa dans six lettres étincelantes de soleil et de foi, inscrites sur la coque d'une embarcation de fortune, tu es devenue

Citadelle du Courage
la Mecque qui accroche tous les regards des peuples
enchaînés dérivant
sans boussole,
sans gouvernail
sans avion
le pic de l'Espérance
dernière barricade de la Liberté

S - I - E - R - R - A M - A - E - S - T - R - A

RUBEN FRANÇOIS

Ruben François, né en Haïti vers 1945. Adolescent, il a vécu à New York. En 1970, il s'installa plutôt à Montréal et y publia trois recueils de poèmes, dont *Get up and fight* et *My soul in tears*. Le 4 juillet 1974, à midi, en plein centre-ville de Montréal, il s'est suicidé en s'aspergeant d'essence et en mettant, par la suite, le feu à ses vêtements. Il n'avait que 29 ans. Ses poèmes que nous présentons ici ont été traduits de l'anglais aux fins de cette publication.

HAÏTI

Des milliers de milles me séparent de la tiédeur de ton sein
Esseulé, effrayé, frissonnant
Incapable de te rejoindre, comme tu me manques
Ma bien-aimée.

Il y a si longtemps...
Mais le souvenir de ta douceur gravé dans ma mémoire,
Lié aux étincelles de mes amours d'adolescent,
Éclaircit la noirceur de mes nuits sans sommeil.
Je te les contais, ces nuits qui hantent mon âme.
Jadis tes nuits les embellissaient de bleu clair
Les baignaient d'allégresse, enjolivaient mes rêves
Et mon âme rescapée te dédiait de longs poèmes.

Heureux, je pensais,
Ses yeux noirs m'appartiennent.
Aujourd'hui, languissant en exil
Je compte, belle de mes nuits, les jours, les semaines,
Les années qui nous séparent
Mais ne cesse de célébrer ta beauté enchantée.

Un étranger m'a dit qu'un *dinosaure sans cervelle*¹
Laboure tes côtes de ses gros sabots noirs

¹ *Dinosaure sans cervelle*: Jean-Claude Duvalier.

Et tes enfants ostracisés, trahis par le destin
Sont humiliés, méprisés, enragés,
Écœurés, violentés, bannis de notre terre.

Qu'on me donne un fusil, qu'on nous aide à combattre
Il faut brandir le poing qui fracassera leur royaume
Que notre envol pour la liberté efface les larmes de nos âmes.
(My soul in tears)

PENSÉES POUR HAÏTI

I

Alors que dégoûté par leur médiocrité
Jeune homme, je rêvais de disparaître
Je recherche encore, O ma muse,
Un oasis pour calmer les remous de mon âme.

II

Ne serais-je pas plus heureux pour chanter tes cantiques
Dans le temple des grâces où tu reposes "mythe poétique"²?
Loin de Dinosaur², je gémirais moins et je garnirais
Ton trône avec les roses bleues du printemps.

III

Peut-être, mais je serais fou, cette terre qui est mienne
Ne doit pas être cédée à cette moufette répugnante
Qui la transforme d'un jardin d'Eden
Où l'on rêve d'amour
En un enfer malodorant.

² *Dinosaur*: Duvalier père .

IV

Loin de la vomissure de *Doc*³, je redeviendrais moi-même,
Mais le cri pour la liberté poussé aujourd'hui
Transperce mon coeur et trouble mon esprit
A travers ma passion pour toi, ma muse,
Se trouve mon devoir envers Haïti.

(Ibid)

³ *Vomissure de Doc: Duvalier fils.*

FRANKÉTIENNE

Frankétienne (Franck ÉTIENNE, dit), né à Saint-Marc (Haïti) le 12 avril 1936. Il a enseigné les mathématiques et la littérature dans son propre établissement scolaire établi à Port-au-Prince. Poète, romancier et dramaturge, on peut noter de lui près de cinquante ouvrages déjà parus, entre autres : *Chevaux de l'avant-jour* (1966), *Mûr à crever* (1968), *Ultravocal* (1972), *Dézafi* (1975), *Troufoban* (1978), *Pèlen tèt* (1978), *Les affres d'un défi* (1979), *Bobomasouri* (1984), *Kaselezo* (1985), *Fleurs d'insomnie* (1986), *L'oiseau schizophone* (1993), *H'Éros-chimères* (2002) ainsi que *Les métamorphoses de l'oiseau schizophone* (1996-1997, en huit volumes). Frankétienne a fondé en 1965 avec René Philoctète et Jean-Claude Figiolé l'école littéraire, Le Spiralisme. Il est également musicien, peintre et hougan.

ULTRAVOCAL

(fragment)

Autour de l'île les fifres du vent
La mer et ses remparts de sel.
Autour de nos têtes cendres et fumée
Les mauvaises bêtes chues dans le silence
La tempête sa perruque échevelée.
Bruissement matière à suspicion
Les papillons affolés à nos gorges frétilent
Bavardage d'ailes et d'antennes.
L'université des eaux désordonnées
Contestation des pluies de mai
Main mon amour jaillissement de torrent.
Les étoiles bues dans tes yeux
Bassines mes lacs à fond perdu.
La mer piégée aux détroits
Parfaite imitation de tes hanches.
La guêpe maçonne
Bourdonne
Au plafond blanc.
Les abeilles sont parties à l'aube
Plusieurs d'entre elles ne reviendront pas.
Sommes-nous condamnés à finir comme des personnages de
Théâtre et de cinéma, déchirés par nos passions?
Ah la posthume compréhension des amants!
Et voici revenue pour moi la chance de parler
De ne rien garder derrière mes dents

De hurler s'il le faudra.
Ma voix tourbillon de mots
Ma voix dépelotonnée à jamais
Ma voix toute ma voix
Poil à gratter
Dehors dedans à travers au-delà
Pleinement
Infiniment

(Ultravocal)

Tout homme est comme une île enfermée dans sa douleur, ses désirs profonds et ses illusions. Il n'y a que des passerelles, des ponts et des connexions (miraculeuses et mystérieuses comme l'affection, l'amour, le sentiment de solidarité, la sympathie active) qui nous relient aux autres en nous permettant de communiquer, de communier avec les autres.

Ainsi, seule la lumière de la conscience solidaire et généreuse nous aide à rencontrer les autres. Je suis une île enfermée dans cette foutue chambre personnelle, vivant une forme tragique de solitude schizophrénique, une sorte d'exil intérieur qui pourtant ne m'a pas empêché de rencontrer les autres.

Solitaire / Solidaire
Je demeure!

(...)

Dieu a besoin de moi
pour la manifestation éclatante
de sa puissance infinie et de sa gloire immense éternelle.

Ainsi je deviens moi-même
Dieu en partie et en totalité.

1+1= INFINI

Alors je marche contre la Mort
et j'efface le Néant.

(...)

Génial mégalomane
ou singe mégalomane
je le dis souvent de moi-même
pour agacer mes frères trop jaloux
qui n'ont aucun sens de l'ironie exorcisante
et de l'auto-dérision.
J'apprends
je désapprends.
Rien n'est absolu
et tout est relatif.

(Anthologie secrète)

Pourquoi avoir peur du chaos?

Toute vie est chaotique. L'Univers est chaotique. Mais, il s'agit d'un chaos fonctionnel dont les structures fondamentales en perpétuel mouvement nous échappent à cause de tous nos déficits intellectuels, mentaux, organiques, biologiques, psychiques et spirituels. Le chaos c'est la vie, dans son infinie diversité combinatoire exponentielle.

Seule la mort n'est pas chaotique parce qu'elle est plate, monotone, uniforme, insipide et sans relief ni densité.

(...)

La spirale ne peut pas être définie comme un système d'écriture conditionné par des critères rigoureusement établis. L'esthétique de la spirale implique l'imprévisibilité, l'inattendu, l'ambiguïté, les extrapolations, le hasard, les structures chaotiques, la dimension nocturne à la limite de l'opacité et le parcours labyrinthique. La spirale est un approfondissement de la dialectique, à travers un dépassement de la pseudo-différence entre la matière et l'esprit, qui se rejoignent, s'interpénètrent et se confondent dans la mise en forme de l'énergie sous des aspects infiniment variés. La spirale représente paradoxalement l'œuvre à la fois globale et éclatée, totale et fragmentée, ouverte et vertigineuse.

(Anthologie secrète)

Eddy GARNIER

Eddy Garnier, né à Hinche (Haïti) le 22 décembre, à l'avant-jour des années 50. Il est devenu, par la force de l'impromptu, poète, romancier, nouvelliste, auteur de contes, de monologues et autres. Metteur en scène et comédien, il fut membre-fondateur du Théâtre National d'Haïti avec, entre autres, François Latour et Jean-Claude Exulien. Émigré à Montréal en 1972. Il vit dans l'Outaouais québécois depuis 1975. Eddy Garnier a poursuivi des études à l'Université de Montréal et à l'Université du Québec, en plus de sa formation reçue au Conservatoire National d'Art dramatique de Port-au-Prince. Il détient un Bac en Administration des affaires et une maîtrise en Management des Services Publics Régionaux. En 1994, il est invité à Besançon, (France) pour participer au Salon du livre en Franche Comté. En mars 1995, il est choisi comme invité d'honneur au Salon du livre de l'Outaouais québécois dont le président, cette année-là, fut Gilles Vigneault. En octobre 1995, il se retrouve écrivain invité au Salon du livre de Toronto. Invité à de nombreux soupers littéraires par l'Association des Auteurs de l'Outaouais. Artiste versatile et prolifique, il touche à presque toutes les disciplines de l'écriture et de l'art de dire. Sa bibliographie contient du roman, de la poésie, du monologue et d'autres genres tels que la nouvelle et l'article. A publié, entre autres, *Plaie rouillée* (1987), *Éclats de bourgeons* (1993), *Adieu bordel, bye bye vodou* (1994), et plusieurs autres textes dans des œuvres collectives.

FUSION

Je ne suis pas poète
Pour n'avoir pas su contenir mes mots
Je ne veux pas être poète par pudeur
Je veux déshabiller les phrases
Effleurer les mots leur faire des attouchements

Je ne suis pas poète
Je ne veux pas être poète par pudeur
Je veux pénétrer les mots
Les égrener jusqu'au fonds
Ceux qui ouvrent les barrières immuables
Les faire jouir à l'épuisement

Ne prenez pas ma forme pour mon fond
Je ne suis pas poète
Mon tréfonds pénètre à fleur de peau

Je veux nommer dans la clarté
Les maux infinis du pays

Peindre sur le papier

La misère du peuple d'un peuple
De tous les peuples

Sculpter dans le sable mouillé d'espoirs
L'avenir compromis de la jeunesse
Interdite d'amour propre

Je ne suis pas poète
Pour n'avoir pas pu contenir mes mots
Je ne suis pas poète
Je ne veux pas être poète par pudeur
Ne prenez pas ma forme pour mon fond
Je ne suis pas poète
Mon tréfonds pénètre à fleur de peau

En guise de plume
Je réclame un scalpel
Pour sculpter dans le sable mouillé
L'avenir compromis d'amour
Des jeunesses en fusion!

SEMENCE

Tu m'offres tes seins ton sexe ton corps
Moi c'est toi que je désire
Pas tes seins pas ton sexe pas ton corps

Marche en avant
Que je m'enivre de ton allure
Ta démarche ton sourire ton regard

Qu'est-ce qui te retiens si loin de moi
Viens
Donne-toi à moi j'ai besoin de toi
Pas de tes seins pas de ton sexe pas de ton corps
De toute toi-même
De ta démarche ton sourire ton regard
De tes seins de ton sexe de ton corps
De toi
Viens tenons nous simplement par la main.

BUILDING

Silencieux building
Verre fer trempé
Sable mélangé
Chiourme muet
Grand building
Dis-nous ce secret continuel
Que le vent te souffle doucement
Building
Masse
Masse inerte pluriforme
Dis-nous ce que tu ressens
Quand les laveurs de vitre te chatouillent
te font l'amour
contournent tes intimités
Building
Vitre acier béton armé
Corbusier fragile solide liquide air
Tout à la fois
Dis-nous ce que te raconte ta solitude
Building
Dis-nous lequel tu préfères
Des vents de l'hiver et de l'été
Building cachottier building
Tu es vie inertie solitude
Dis-nous pourquoi
Tu as toujours mal au ventre aux pieds au cou mal partout
Tu as toujours mal
Building.

Qui se sont additionnés incessamment
Et dont la somme égalait toujours
Moins que rien

Les blocs noirs maintenant
Sont fissurés, ébréchés, fendillés, effrités

Quelle gâchis! Réparer ce firmament!

La peinture blanche est invisible
Sur le chevalet blanc
Le toit se tient mal
Sur des murs sans fondation

La maison s'effondre
Pyramide perpétuelle de blocs blancs

Blocs noirs largués en chute

.....

....

..

.

libre

.

Sans parachute.

Hamilton GAROUTE

Hamilton Garoute, né à Jérémie (Haïti) le 12 janvier 1920. Il y fit ses études classiques jusqu'au baccalauréat. En janvier 1939, il entra à l'Académie Militaire d'Haïti et fut reçu officier en juillet 1941. Il passa la plus grande partie de sa carrière en province. De son mariage avec Odette Paret, il a eu deux fils: Robert et Hans. En 1945, Hamilton Garoute avait publié une plaquette de vers libres, *Jets lucides*, préfacée par son ami d'enfance et camarade de promotion Paul Laraque. Colonel et membre du Haut État-major des Forces Armées d'Haïti, il fut mis à la retraite en novembre 1960, au cours de la grève des étudiants contre le gouvernement de François Duvalier. Arrêté en 1963, il a été depuis lors porté disparu. Poèmes posthumes: *Vent de caverne* et *Locomotive*.

VENT DE CARVERNE

Soirs bleus d'épousailles de lune et de Silence
Où je comptais pour mille
Ou prodige de ferveur j'étais la synthèse ou
Suis-je simplement la synthèse.
Me voici marqué d'une éternelle venance
Stigmatisé d'émois

Mes yeux de chat. L'amour est source de miracles
Est-ce miracle. Mes yeux ne t'ont point découverte
Ma chauve-souris m'a dit des pas qui n'étaient pas tes pas
Mon chien a flairé des chairs aucune ne fut ta chair
Et les chiens de rire et les chiens
Me jugèrent et les chiens
Me condamnèrent et me clouèrent au poteau d'exécution
Comme si la reine du ciel m'était interdite
Qui pendait pourtant à la l'oreille du palmier
Comme si je n'avais plus droit à la nuit
Comme si je ne pouvais plus attendre au bord de la nuit
Les chiens firent feu sur moi
Mais je renaiss du feu
Je suis l'Ariel qui ne meurt pas
L'amour est source de miracles
J'ai reparu dans le chant du coq
Et dans la première étoile du matin
Je redresse mon drapeau de bataille sur le grain d'aube
Et je reprends ma course portée par le vent
Ah ce beau pays
Ma course est pleine de mon pays
Pour les cheveux d'or de la sécheresse

L'huile du soleil dans la brosse du vent
La terre a soif où la savane s'interrompt de bœufs noirs,
Ma course est riche, ma course d'aube ou de pitié
Ma course a toutes les couleurs
Elle sent le benjoin l'ambre et le jasmin et s'absente
Dans la ronde des fleurs
Ma course est pleine de chevelure d'émeraude
De ma mère première
pourquoi ces sursauts dans ma course
toi tu es au centre de toutes choses
Avec tes yeux de saisons
Avec ta chevelure à peau d'anolis
Avec ton corps de toutes les argiles
Est-ce toi qui a mis ce chapeau d'azur à ma course
Pour saluer la plaine fertile
(Mais ce champ de cannes qui engraisse ton usine toi
ce champ sera demain le tapis vert de la table du juge
Toi gros et gras ricanant dans la tour.
Ce champ aura demain des vagues de règlements de comptes
Et la vague brisera le roc)
Ma course est pleine de rires sources dans la source
Où palpitent des corps d'ébène que lèche
L'ombre des palmes
Ah que n'ai-je la chaude langue du soleil
Sur ces mamelons de seize ans se mirant dans l'azur
Mais je tourne je tourne c'est le vent qui tourne
Et ton nom ressurgi dans la parole du vent
Est source de clarté
Sais-je seulement ton nom toi de tous les pays
J'attends de te connaître dans le miracle de l'eau

Tu es belle comme un palmier de lune
Ton sourire libère un vol de colombes
Et je t'attends je hume ta vengeance
Quand le pas de la nuit ronge la médaille du ciel
Il y a des pas de défaillent il y a
des aubes qui renaissent
Tu passes comme un défi plus vite que l'éclair
Et tu te nommes Inaccessible
Mais prends garde
regarde ma main blessée qui tentait de te prendre
Qu'est-ce qu'une main blessée si le sang qui coule
A connu l'émoi de ton regard
Prend garde

Les pattes du chat noir tissaient du velours
Sur ta chair endormie
Douce comme l'eau calme t'en souviens-tu
Eh bien dans ta chevelure de vent du nord
Dans ton rire de raz-de-marée éparpillé d'étoiles
Dans tes yeux de pierreries
Dans ta fuite éperdument dérisoire
C'est toute ma joie de chat qui éclate ce soir
J'épouse la flaque qui t'a captée
Et ce nuage qui ondule module me caresse
(A moi de rire maintenant
chiens mes frères qui m'avez fusillé
Aboyez criez hurlez)
Ma main blessée cette main même
Arrose de cette eau tes pieds roses
Ma sirène
Tes pieds fatigués de courir
Ma sirène
Car le sang de la sirène
C'est ton sang c'est mon sang
Les vignes d'étoiles fleurissent déjà pour nous
Nous tordrons le cou au bouc rebelle blanc de la lune
J'ai vu l'orgueil des pyramides
Humilié dans la transcendance du point
Comme je vois dans notre maison d'eau
L'univers rassemblé et confondu en toi.

(in *Conjonction*, no 194, avril 1992)

NAUFRAGE

Mon épave en errance
Sans phare
Nuit
Mon dos est le tambour des baguettes du ciel
Effacement
Ma détresse sans perspective
Absence d'horizon où fumée
comme serpent aérien
Tout mon être à la merci des éléments
Ciel ciel
Un brin d'azur
Puisque je vais sombrer
Mais toujours l'immense plomb
Toujours l'immense nuage noir
Personne à ma rescousse
Et j'ai peur de toi Grand Dieu

(in *Conjonction*, no 193, avril 1992)

Claude GEORGES

Claude Georges, née à Port-au-Prince (Haïti) le 2 août 1959. Elle dut, à neuf ans, interrompre ses études élémentaires commencées dans cette ville pour les poursuivre à Montréal où elle obtint une licence en sociologie de l'Université du Québec.

À LA PRUNELLE DES TRÊVES

Au ras des marées
à l'oubli funeste
les dons versés
à boucle au vent sûr

À la prunelle des trêves
élevées elles étaient
intensité et confortables
forme et passage
au matin et l'endroit
à ma mémoire
à ma mémoire constellée
à ma mémoire vive
des réjouissances à conspirer
au seuil des trépas

Depuis
douce et au bord du désastre
lente comme on entend
les épices aux miracles lacérés
c'est le chaud au malheur
et au sourire rodé de tourments.

REPOS MAL ACCÉLÉRÉ

Avoir mûri chants défaits
et les veillées
lacunes déposées lentement
la guérison bien déçue
soir après orage surprenant

Du vieil
à l'encombre inquiétant
des cyclones
qui lovaient mon repos
pendant accéléré
les gouttes au devoir
et une tournée humide
des trombes s'agitant
parfait

Avoir doré au plein
des tréfonds des assemblages
même à l'ennui des risques frénétiques
une unique approche évasée
seule muette des poussées
seule qui lovait longtemps
mon repos mal accéléré.

Fayolle JEAN

Fayolle Jean (pseudonyme de Jean Léonce Sansaricq JEAN), né aux Cayes (Haïti) le 17 juillet 1953. Comédien et metteur en scène, il a émigré au Québec en 1979. Animateur d'émissions de radio et de télévision, il a réalisé son premier téléfilm long métrage, *Tilom alétranjé*, en 1989 et publia quatre recueils de poésie : *Tenue de ville* (1991), *Complice des voyelles* (2005), *Aux Cayes Belle-de-jour* (2009) et *Dits d'elles* (2009).

AUX CAYES AQUEUSES

Ô mer dont les dimanches
S'amourachaient d'écumes et de rendez-vous
J'étais là sur le vieux quai
Le Saint Simon pour tout naufrage
Blasphémé de vagues retrouvailles
L'ambré du couchant tangué à fleur de ressac
Lorsqu'il fallut par n'importe quel radeau n'importe quelle dérive
Revenir solliciter ma danse d'ombre
Sur le déhanchement de l'eau
J'eus gagné le roulis des négriers
Des étoiles à vous en offrir

Pour cette enfance pleinement aimée
Il y avait des billes des friandises des cerfs-volants des aquarelles
D'où je me surprends les souvenirs ligotés dans les carillons du mois d'août
À ravir au ciel sa poésie ma promise
Puisqu'il nous arrivait de croire
En ces temps bénis
À la folie du plus fou
Sans chercher à savoir
Combien de vertige convenait à la pluie
Pour reprendre à son compte
Le rire dégouliné des toits de tôle
Et La Ravine en crue
Il y avait aussi des poissons d'avril

Moi qui n'ai pu profiter
Des redevances de la source
Au Bassin Doréla
Le récit de l'aimée àonné de perle d'eau
M'est donné tel un legs des siècles
Comme s'il fallait au besoin d'exister
Arborer l'ancienne fraîcheur des dentelles
Agenouillée pudique sur la beauté
Comme ainsi sur cette crédence d'acajou
En ces dimanches venus de pluie ou de soleil
Dans un pot tenu de porcelaine et de promesses
Ma mère déposa des lauriers roses
À la surprise des merles et des matins

Les chemins du lendemain ne se lassent de nous surprendre
Mon enfance et moi bras dessus bras dessous

(Aux Cayes Belle-de-Jour)

LES VÉLOS DES CAYES

Qu'importe les vœux à tu et à toi
Pour tisser la promenade à la renaissance des vents
Les vélos de ma ville
Déboutonnent des matins un secret à la fois
Dans la phrase sur l'asphalte
S'exaltant d'exaucer la ponctuation des distances
Et des chemins de terre
Je nous reviens toujours tricoté de merveilleux
Car j'aurais vu se réveiller
Aux Cayes Belle-de-Jour
Dans l'odeur du café savourer l'embellie
Quand s'ouvrent les portes un battant sur le temps
La collégienne marmaille cascadée de couleur
Convaincue du trait d'union des gibecières
De se ranger altièr
Et de toujours chanter en chœur
Pour le pays mourir est beau
Quel drame en cet hymne lui est dû

Avant que déjà nos midis se dénudent
Les vélos des Cayes au congédiement des détours
Vous diront le parcours des flirts qu'à eux deux
Voyageurs blottis entre selle et guidon
S'obstinent à chérir
Tantôt sous la pluie d'ardents baisers
Tantôt vers les rives de l'Îlet
De paroles cueillies des cieus
Sans omettre de redire
La ville est une femme pleine de grâce
Toi qui l'auras vue vivre l'exode en la rose trémière
Quel bonheur lui survivra
Les vélos de Cayes se gardent de vous montrer la route
Que nul n'ose douter de leur plaisir
De vous y conduire

(Ibid)

Saint-John KAUSS

Saint-John Kauss (John NELSON, dit), né en Haïti, y a publié son premier recueil, *Chants d'homme pour les nuits d'ombre*, en 1979, aux Éditions Choucouné, où paraissaient les jeunes auteurs de l'époque. Journaliste à partir des années 80, il est co-fondateur du mouvement littéraire *Le Surpluréalisme*. Enseignant et chercheur, poète et critique littéraire. De sa vie et du réel absolu, Saint-John Kauss tire ses écrits : *Chants d'homme pour les nuits d'ombre* (1979), *Autopsie du jour* (1979), *Ombres du Quercy* (1981), *Pages fragiles* (1991), *Testamentaire* (1993), *Territoires* (1995), *Territoire de l'enfance* (1996), *Écrivain en résidence* (2004, en collaboration), *Paroles d'homme libre* (2005), *Le manuscrit du dégel* (2006), *Hautes feuilles* (2007), *Poèmes exemplaires* (2007), *L'Archidoxe poétique* (2008), *Éloge de l'Interlocuteur* (2011), publiés, entre autres, chez Humanitas (Montréal) et chez Joseph Ouaknine (France). Son œuvre considérable et inachevée, lui a valu plusieurs distinctions et prix littéraires. Il est membre correspondant de l'Académie Européenne des Sciences, des Arts et des Lettres. Cette œuvre fait actuellement l'objet d'études à Port-au-Prince (Haïti), à Montréal, à Paris, à Bucarest (Roumanie), au Luxembourg, au Mexique, en Italie, en Belgique et aux États-Unis (Vermont). Il est traduit en plusieurs langues.

LIEU DE MA NAISSANCE (fragment)

à Claudel et à Clarel

« *Je hais l'oppression d'une haine profonde.* »
(Victor Hugo)

une larme entre deux fleurs sauvages déshabillant les orages / la moisson des terres cultivées
la passion des mains appliquées au champ de cannes

juste une larme entre deux fleuves
Artibonite et le Guayamuco
simples tracés d'esclaves au temps béni des colonies

j'aime cette terre pour la fringale et les friandises d'enfant partagées à la soignée de nos membres
j'aime cette terre pour son nom inscrit sur la pierre balafrée des libertés
j'aime cette terre pour l'odeur du petit-mil de la moisson espérée

j'aime cette terre pour les plages le sable l'eau des aimés au solstice de nos étreintes
j'aime cette terre pour les libellules et les chrysanthèmes à l'étrave de nos enfances
j'aime cette terre pour les fleuves les sources les montagnes attentives à nos amours
j'aime cette terre pour les effluves les embouchures envisagées à la croisée des chemins
j'aime cette terre pour le tambour et les hounsis qui dansent au faite du plaisir
j'aime cette terre pour le sel ceint de la mer et de nos songes
pour les matins apprivoisés
les papillons de la Saint-Jean
les cerfs-volants des carêmes
l'orée inattendue des desseins et des douleurs
pour le sourire dénoué de la ville sans créneaux
j'aime cette terre pour les mots des poètes sur des pages endormies
j'aime cette terre pour le passage des écoliers désabusés avant l'entrée
j'aime cette terre pour les demoiselles aux sourires à demi-effacés
j'aime cette terre surtout quand on joue aux osselets avec l'espoir de rattraper le temps et les
auvents

j'aime cette terre que

ni la mer à l'arrivée des colons en sanglots
ni la terre chaude masquée d'indigo
ni l'oiseau-mouche inscrit au dos de la bécasse
ni la poussière ni le sable ni les apatrides
ni le soleil en bandoulière
ni la douloureuse délivrance de la femme qui meurt dans ses eaux et dans l'enfance
ni les échos de la misère
ni la sève brute des mémoires
ne sauront arracher au cœur même des coquillages
(...)

POÈME DU GRAND NORD
(fragment)

à Gérard V. Étienne

*«Il n'est au monde qu'une seule aventure : la marche vers soi-même, en direction
du dedans, où l'espace et le temps et les actes perdent toute leur importance.»*
(Henry Miller)

...

jusqu'au jaillissement de la dernière goutte d'homme à chevaucher le long des rives sans amarres
jusqu'à l'accomplissement de mes désespérances sans succès

ce sont des mots que je voudrais entendre dire des mots de tous les continents
à épeler doucement par la bouche et la salive des hommes
des mots qu'on ne prononce que le matin d'anniversaire
des mots de jeunes filles adoucis dans les lèvres
des mots enfermés dans l'abondance des récoltes
des mots aux rêves les plus anciens
des mots provoqués par la permanence des fleurs et des îlotes
des mots à la mesure des empreintes et des tendresses
des mots pour que je me souviene sans chercher
des mots de ville de filles élancées de la moisson à venir
des mots pour ainsi dire que je répèterai les mains ouvertes

ce sont des mots que j'aimerais aussi apprendre à dire des mots de l'omoplate fatigué
de ta joie
des mots aussi rares que le soleil après la neige
des mots graciés avant même la sentence
des mots que l'on se dit à vingt ans
des mots de haute cheminée au-delà de tes yeux
des mots d'un enfant orphelin égaré dans le deuil
des mots qu'on ne prononce qu'à la première douleur
qu'à chaque battement de cœur d'un ultime honneur

soit la migration des monarques et ses sujettes à plein la vue / la lune qui
prolonge les amours / les mots au festival des tulipes
ce sont des mots qui nous forcent à écrire dans la passoire des syllabes et des voyelles
entremetteuses jusqu'à la déraison

ce sont des mots si fragiles au large de nos bras des mots à chaque étape
de mon adolescence
des mots de cœur qui m'apportaient source de l'amitié
ces mots ce sont les mots à chaque fois que tu es belle
ma femme toujours plus belle à chaque grossesse rapide

(...)

des mots toujours des mots à ne pas dire dans ce pays où se surveillent les fantômes / où veillent
les poètes de province dans tout leur mécontentement
des mots que l'on se dit à vingt et un ans
des mots usés sur ta joue noire
des mots captifs de la main d'un enfant
des mots noyés à chaque fois que tu t'interroges sur le pavot de ma conscience
des mots indéchiffrables à peine débarqués des limons
des mots de privation sans appartenance aux neuvaines et aux prières
de misaine
des mots sans carte de navigation pour aller en haute mer
des mots qu'on ne prononce que le dimanche de carnaval et dans les îles

et voilà que j'aimerais fixer l'eau de ton exil éclaté comme un naufragé
au fond du golfe de ses pénitences
afin de regarder les fleurs sur la route d'où je suis né
villages sans racine et villes sans histoires depuis le temps de la quête inachevée des crucifiés et
salamandres de première main

mais regarde avec élégance cette douleur désamorcée ce gémissement de ma géographie
cette nomenclature de circonstance laissée derrière toi
et tous ces mots évanouis dans la mêlée comme l'iguane désordonnée

regarde ce qui fait la différence entre mes conquêtes et les conséquences
à ma liberté
regarde les mots
ces mots de femmes de première vigile
mots d'enfants effrayés et qui ont faim
mots de putes à rabais et sans joie
les mots de tous les jours de ma jeunesse dans les rues
ces mots qui ne reviennent guère aux fêtes de l'enfance...

PISTES

à mon père

*«Poète troubleur, au cœur exultant :
C'est un chant plus fier que chacun attend ! ...»*

(Luc Grimard)

par l'aine de tes yeux --- domaine de l'éclair au cru d'une seule langue / alphabet qui
redonne corps à l'innocence jusqu'au faite de la primale tendresse et sans bornes de l'hirondelle
née d'elle-même

jusqu'aux points d'appui de l'athlète et à la limite des hoquets de vers
du poète déchiffrant l'écriture d'un condamné à recopier les plus belles
lettres du phonème

je m'acquitte de tous les fûts de la savane – dans le brut d'être de l'inconnu du chant que l'on se
dicte d'une main palmes de mots drus
vers le seuil du poème

et je te reconnais --- aveugle des mots de passe apprivoisés dans la folie des feuilles et glyphes
des dieux et des hommes en fièvres jusqu'au silence de la chair

herbe folle au bond de l'original à plat ventre sur le mât des vergers
vasque aux cailloux de l'aïeul dans l'infrangible espoir d'être deux pour la renommer

plaies / plaisirs en fraude de l'abeille par embardées de fleurs dans les hardes du poète
houlements de forges allongées autour de l'archet
fêtes brutes des dieux dans un caillot de feu au plus près de l'exil

l'amulette / les rites / le dieu de la fête congestionnée entre les grimoires
et le chiffre nu de l'or / son poids / son interdit dans les scellés de papiers peints

en guet / en guerre contre le chant de mon amour pour le projet de

l'arbre divin dans la mêlée des serres puits d'étoiles dans les versets / les très jeunes
sigles des deux mains mottions d'étincelles affranchies sous chaque forme de syllabes
glaive et gloire de vertige aux sueurs de la larve handicapée dans la grotte
du féminin contre son gré anses à tâtons entre les deux épaules –
nuque et reins de la femme du poète qui s'arque dans le maquis de son
corps / piste des idoles

au plus large de la mer né d'immortelles molécules rut de la chair ancestrale
sollicitée dans l'atoll des grandes eaux en esquif d'une belle cicatrice ---- je déraisonne

tambour des cinq pennes qui murmure le chant de l'Ancêtre par
touffes sûres / ramées de mots parle du cassis et gui dans la langue de l'octave
au profit du plus jeune matin d'octobre

dit des mains de ma première fille et dans l'angle de sa peau
par fils et filles du soldat déchiré entre l'ergot et le pavot épelle le nom de la dernière
née du poète par grappes de lettres lâchées jusqu'aux étoiles

et cette autre griffée de l'enfance en incarnats d'échos prolongés sur tous textes anonymes
plaie / plaisir de rebondir jusqu'aux brouillons des pièges d'oiseaux ----- jusqu'au bout des
échos de l'amande amère / de la fable et de la femme bipolaire dans l'aire et dans le vent

Montréal, 21 mai 2004

RECUEILLEMENTS

à ma mère

*« Les oiseaux ignorants poursuivent leur chemin
et nous, très humblement, le poursuivrons aussi,
la neige de l'hiver blanchira nos cheveux
et la rafale glacée blessera nos tempes. »*

(Pablo Neruda, Cahiers de Temuco)

ossature d'Ève pardonnée par la chair

ô ma sultane aux épaules larges de rêves

d'instables poèmes où pose ma mère acrobate de l'île
roses sans épines pour ses enfants terrassés des bouges

mère d'enfance cherchant bougainvillées et

tout amant mon père aimant du corps humain demoiselles et jolis cous maniant l'arnaque et le baratinage
des désirs l'acte osé d'Éros et la fécondité des thuyas

ma mère femme d'une même lettre et d'un seul homme aux affres de l'ancêtre
mer auprès des barricades

bouteille à la

d'aimer sans se soucier de l'aveugle qui braille dans les arcanes de l'abeille
mais rêves de reptile et serpenteau mobiles passagers d'une rousse divinité sans bornes

mère tu fus l'alizé de l'avenir la pluie chaude de mes étés
de t'aimer nasse de mes nuits au nord des scribes de l'énarque
je me revois enfant maquillant les ménarches

et je nous revois à vau-l'eau tranquilles dans nos sorties d'opale
préoccupé au gré des aires de combat
je nous revois dans la cour des grands aux somptueuses fêtes des orchidées

sans mon père

mais d'où vient l'amour d'un prince sans peur pour la Reine-mère sa reine des quatre
chemins et de tous océans qui mènent au bout de l'aventure
d'où vient le chant qui ne sera pas d'accord avec le rut des pierres mais un chant d'accord pour
les petits et les coquelicots

quelques minutes de réconfort en privé dans un délai apprivoisé à mon égard ô mère de joaillier
des mots ----- térébinthe
d'une rose sans rets ni épines

qui ne rêve pas de retrouver ses feux follets d'enfance
de retracer dans la mélasse en feu les vèvés des jours pincés d'amitié
qui n'en rêve pas
qui ne dors pas

j'ai connu l'exil enfant d'un homme errant sans équivoque enfant d'un père poète avant
Vilaire mais qui aimait trop l'ubac et la mer

j'ai écouté des fleurs géantes de ce pays grands dons au bond massif des récoltes
communistes de cœur pour les changements à venir éternels étudiants saluant les pages
pleines et les avenues princières écrivains et poètes pilonnant les nuits et les méfaits
de l'ombre

brève ô mère la chute soumise à notre première défaite mais prolongée depuis le départ de mon
père éternel prédateur des féminins cœurs homme d'élocution et d'affrontement depuis
la rentrée des cigognes

et dire que tu es là aujourd'hui ô mère
en sursauts de souhaits pour tes enfants à demi-endormis
dans les phonèmes

et dire qu'il est écrit que le poème
ton poème
comme une alerte
revient à la douleur

mais s'il aurait fallu
que l'angle de ton ombre traverse l'étale présence du vide
ce vide de la mémoire de l'homme aimé
nommant l'amour et la victoire où il passe
l'éclair de ses paroles aimantes
redites à l'imposture des pierres de vertige
oui nous avons franchi mère l'aire requise
faufilé entre les doigts du temps et du mensonge

nous avons sans doute
en chacun de nous le vers d'immensité
qui unit le cœur épuisé

Sainte-Thérèse (Québec), 08 octobre 2008

Gary KLANG

Gary Klang, né en Haïti, est docteur ès lettres (Sorbonne) avec une thèse sur Proust. Auteur de nombreux recueils de poèmes, de romans, de nouvelles, d'essais et d'un conte, il a aussi fait jouer une pièce de théâtre à la télévision, à Montréal. Il est membre de plusieurs associations (Union des écrivains québécois-UNEQ, Association des écrivains de langue française-ADELFF, Société des Écrivains Canadiens-SEC, Pen Club International). Il est aussi membre correspondant de l'Académie Européenne des Sciences, des Arts et des Lettres. Aimant les festivités et colloques, il a participé à plusieurs festivals littéraires (Mali, Trois-Rivières, Mexique, Bénin et Haïti). Gary Klang a publié plus d'une dizaine d'ouvrages et récemment un roman, *Un homme seul est toujours en mauvaise compagnie*, ainsi que deux recueils de poésie, *Il est grand temps de rallumer les étoiles*, et *Toute terre est prison*, aux éditions Mémoire d'Encrier, à Montréal. Il a également participé à de nombreuses anthologies en France, au Québec, en Haïti, au Luxembourg, en Belgique et en Espagne.

IL EST GRAND TEMPS DE RALLUMER LES ÉTOILES

(à *Guillaume Apollinaire*)

Il est grand temps de rallumer les étoiles
Je prends ce vers à celui qui
Sans rime
Et sans façon
Chanta le pont de Seine
Et le nouveau
Pour dire
Ce qu'au tréfonds
Gît par ces temps
De mort
Et de déconfiture

Ces heures de haine
Et d'amertume
Où l'on ne sait à quel saint se vouer
Quel Dieu prier
Puisque tout paraît vide
Et que les êtres
Ont perdu sens
Et l'équilibre

Les petits hommes éteignent les flambeaux
Et font de l'ombre sur la terre

Il est grand temps
Grand temps
Vous dis-je
De rallumer les étoiles

MADRID

Au pays du grand maître qui défit les visages
Et de l'ours blanc plus grand que tous les autres
Dans ce pays des jeux de mort
Où nous voyions l'homme à la cape défier la bête mythique
Nous avions des nuits fauves et des joies
Où l'amitié seule avait son mot à dire

C'était le temps d'avant

Celui où la fissure ne perçait pas
Cachée par l'enthousiasme d'une jeunesse faite de rire et de poèmes

Nous écoutions alors Garcia Lorca et Machado

Son las cinco de la tarde

C'était l'heure où le toréador rendait l'âme dans l'arène de Madrid
L'heure des bars et des flamencos

Je me souviens d'une fille rencontrée par hasard
Avec qui nous marchâmes dans Madrid jusqu'à l'aube
Malgré celui qui citait Cervantès du haut de son balcon
Et les *serenos* qui répondaient très vite à l'appel de nos mains

C'était l'heure des soupers sans fin
Et des promenades sur la *Gran Via* jusqu'au petit matin
Nous relisions Hemingway et Lorca

Son las cinco de la tarde

LE TEMPS DU VIDE

Plus rien
Qu'un vide
Sans accord et sans phrase
Ce vide
Où le poète perd la parole
Et l'on se dit
Que peut-être
Il n'y a plus de rythme
Plus que cette quête du rien
La recherche d'un ailleurs
Désir fou de revoir ce qui
Sans doute
Pourrait revenir

On attend l'étincelle
Une lueur
Mais l'écho ne renvoie que l'angoisse
La peur de ne plus dire
Le chant
Qu'hier encore coulait sans heurt

Même la colère ô muse
A fait faux bond
Comme ce fut naguère en grand moment d'absurde

Et aujourd'hui
Où règne le rien
L'on assiste
A une pièce écrite dans une langue autre
L'histoire folle
D'un pays
Où les hommes
Ne parlent plus même langage

LE POÈTE

Tu nous léguas le Verbe à la démesure de l'étoile
Empruntant les chemins d'illusion
Histoire d'apprendre le maniement du feu
Si loin des jeux de mort

Mais c'était l'ère des rêves
Où le bas volait vers les hauteurs

Tu vins sans illusions
Déçu par un échange qui n'apportait plus rien

Et un jour
Dans la pâleur de la ville triste
Je dus forcer pour que tu cèdes

Puis ce fut lors le grand pays des neiges
Et toi
Emmuré dans un songe que nul ne peut comprendre
Lisant la nuit
Peignant le jour
Projetant tes fantasmes
Dans un soleil obscur

Je te salue ô Poète laissé seul au hasard de lui-même
Nul n'a compris le grand drame qui se joue

Mais tes mots demeureront à la démesure de l'étoile

LES FANTÔMES DE GOYA

N'aimant pas l'école
Il rêvait aux étoiles
Et lisait
Autant en emporte le vent
Faulkner et le vieux Sud
Toutes ces maisons à colonnades qu'il aimait tant

Malgré les ombres d'infortune
Comme celles qu'il avait sous les yeux
Esclaves libres de leur temps
Pas différents de ceux que l'on pendait
Sous une grande croix en flammes

Tous les chemins mènent à la croix

Il se perdait dans le Sud qui brûlait
Ayant joué au malade imaginaire
Afin de fuir l'école qu'il haïssait
Comme ces croix que l'on incendiait
Par haine de la couleur
L'éternelle haine de l'homme pour l'homme

Mais quand l'esclave se libère
Il devient oppresseur
Il fait comme ceux du Sud profond
Et brûle toutes les croix qu'il rencontre

Amour de l'homme pour le feu
Goya l'Inquisition
Les fantômes de Goya
Torquemada et Bernard Gui
Toujours présents
Car l'homme désire le mal
Et quand il oublie la couleur
Tout prétexte lui est bon pour refaire l'Inquisition

La haine n'est jamais morte dans un cœur d'homme

Amour de l'homme pour le bûcher
Son cœur est une flamme qui brûle
Et que la haine alimente

Ne me dites surtout pas que l'Histoire a une fin
L'Histoire est une quête sans fin du Mal
Et de l'humiliation

Le Sud profond avec ses croix qui brûlent
Symbole de ce que l'homme a fait de la croix du Crucifié
Devenue croix de haine

Toujours l'esclave d'hier
Deviendra l'oppresseur de demain

Rassoul LABUCHIN

Rassoul Labuchin, né le 30 mars 1939 à Port-au-Prince (Haïti). De son vrai nom Joseph Yves Médard, Rassoul Labuchin ou Bobby Médard est tout à la fois professeur de français, comédien, metteur en scène, poète, dramaturge, réalisateur, militant syndicaliste et ancien maire de Port-au-Prince. Il est aussi l'auteur du livret du tout premier opéra en langue créole, *Mariaj Lenglensou*, inspiré des *Noces de sang* de Federico Garcia Lorca et de l'histoire récente d'Haïti. Rassoul Labuchin s'engage en résistance contre la dictature de François Duvalier aux côtés de Jacques Stephen Alexis. Il sera emprisonné et torturé, même après la prise de pouvoir du général Prosper Avril en 1988. Une pétition circula réclamant sa libération, signée entre autres par Sophie Marceau qui venait de partager l'écran avec lui dans le film de Francis Girod, *Descente aux enfers* (1986, 88'). Il a travaillé comme acteur dans *Gouverneurs de la rosée* réalisé par Maurice Filleul en 1974 ; comme scénariste et traducteur créole dans *Map pale net* de Raphaël Stines. Comme réalisateur, il est l'auteur d'*Anita* (1982, 45'), un moyen métrage considéré comme l'un des films qui a ouvert la voie au cinéma haïtien. Rassoul Labuchin, poète, a publié plusieurs recueils de poésie dont *Trois colliers maldioc* (1962) et *Compère* suivi de *Dégui* (1968). Son dernier roman, *Les yeux de l'aube*, est encore inédit. Il se consacre aujourd'hui entièrement à l'écriture.

DU SOLEIL DANS MES RÊVES

J'étais en train de faire un petit somme, qui m'a transporté sur les ailes du rêve, quand soudain je me vis entouré de nuages qui s'en allaient et s'en venaient au rythme d'une mélodie sans nom.

Je n'arrivais plus à me rendre compte si je traversais un vaste champ de songe lumineux où si je méditais dans la grotte la plus prestigieuse de toute la presqu'île du Sud qui se dresse comme un Gourou dans le temple de la majestueuse Grand'Anse aux mille facettes mystiques.

Au carrefour de la pluie et du beau temps, des porteurs de torches, feux verts dans ma nuit, éclairaient les faces cachées de mes lunes endeuillées.

Des nuages, qui m'environnaient, s'éloignaient de moi et se convertissaient en une véritable parade des jours de grande fête de la paix.

Dans l'espace de cillement, j'aperçus dans la voûte céleste; des tétins roses; dorés; couleur chair, de sucre brûlé. Les écumes du jour habillées en robe de soie, tout blanc, se mettaient à danser comme dans les noces d'amour des algues avec les ondes frémissantes des océans.

Le soleil avançait à petits pas vers l'horizon. Il n'était pas encore cinq heures de l'après-midi. Le ciel avait changé de couleur. Il devenait d'un rouge orange, tout pareil à la chair veloutée d'un abricot bien mûr.

D'un coup, les portes des maisons commencèrent à secouer; on dirait le train McDonald qui déraile.

Je ne m'en étais rendu compte. J'observais plutôt l'image d'une belle femme qui se détachait en ralenti d'un coin du ciel pour s'amener vers moi. Une fois sur la terre ferme, elle s'approchait tout près de mon hamac pour me dire tout bas qu'elle s'appelle Z'Étrenne, la femme de mes rêves.

Ses longs cils sont des filaments de diamant que l'on devine dans la couronne de la Sirène. Quand à l'odeur des aisselles de cette femme de rêve, c'est un parfum d'amour, chérie-parlez-moi-d'-ça.

L'Étrenne m'enveloppait.

Le séisme redoublait d'allure.

Elle s'agitait sans prendre souffle.

Goudou-goudou bruissait en émettant des sons inquiétants.

Elle me pressait fort contre sa poitrine.

Les secousses de la terre me renversaient sur le sol de ma choucounette.

Elle se fondait à moi et explorait délicatement, avec ses doigts magiques, tous les espaces de mon corps.

D'une allure plus lente, le sinistre s'annonçait moins violent.

Elle goutait le sel de ma substance charnelle avant de commencer à m'absorber en douceur, comme une première communicante qui prend religieusement l'hostie du Seigneur un jour de messe solennelle.

Les oscillations s'amenuisaient.

Je sentais que je devenais pour elle une dégustation de calalou-gombo qu'elle avalait par petites gorgées.

Les bruissements allaient en decrescendo.

Le plaisir que Z'Étrenne donnait à ma chair faible me fit frissonner de bonheur.

Les secousses de la terre se sont arrêtées net.

Je suppliais Z'Étrenne de rester toujours et encore collée à moi, mais la femme de mon rêve s'était évaporée, muée en fumée de chandelle.

C'était pour la première fois, de ma plus tendre enfance à ce soir-là, que j'ai vu du Soleil dans mes rêves.

Dany LAFERRIÈRE

Dany Laferrière (né Windsor Klébert LAFERRIÈRE), poète haïtien et romancier célèbre, vit à Montréal. A publié près d'une vingtaine de romans dont *L'énigme du retour*, Prix Médicis, 2009.

CREVER DANS UN TABLEAU PRIMITIF

J'aime bien grimper sur la montagne, tôt le matin, pour voir de près ces luxueuses villas si éloignées l'une de l'autre. Pas âme qui vive dans les environs. Pas de bruit, sauf celui du vent dans les feuilles. Dans une ville aussi peuplée c'est l'espace dont vous disposez pour vivre qui vous définit. Je découvris au hasard de mes promenades que ces vastes domaines ne sont habités que par des domestiques. Les propriétaires résident à New York, Berlin, Paris, Milan ou même Tokyo. Comme du temps de l'esclavage où les vrais maîtres de Saint-Domingue vivaient à Bordeaux, Nantes, La Rochelle ou Paris.

Ils ont construit ces maisons en espérant que leurs enfants qui étudient à l'étranger reviennent prendre en main les affaires familiales. Comme ces derniers refusent de retourner dans ce pays plongé dans les ténèbres, ce sont les parents qui se rapprochent d'eux en allant s'installer dans ces métropoles où on trouve un musée, un restaurant, une librairie ou un théâtre à chaque coin de rue. L'argent ramassé dans la boue de Port-au-Prince se dépense chez Bocuse ou à la Scala. Les villas sont finalement louées à prix d'or à des cadres de ces organismes internationaux à but non lucratif pourtant chargés de sortir le pays de la misère et de la surpopulation.

Ces envoyés des organismes humanitaires arrivent à Port-au-Prince toujours pleins de bonnes intentions. Des missionnaires laïques qui vous regardent droit dans les yeux tout en vous débitant leur programme de charité chrétienne. Ils se répandent dans les médias à propos des changements qu'ils comptent apporter pour soulager la misère des pauvres gens. Le temps de faire un petit tour des bidonvilles et des ministères pour prendre le pouls de la situation. Ils comprennent si vite les règles du jeu (se faire servir par une nuée de domestiques et glisser dans sa grande poche une partie du budget alloué au projet qu'ils pilotent) qu'on se demande s'ils n'ont pas ça dans le sang - un atavisme de colon. Leur parade quand ils sont mis en face du projet initial c'est qu'Haïti semble inapte au changement. Pourtant ils continuent dans la presse internationale à dénoncer la corruption dans ce pays. Tous les journalistes de passage savent bien qu'il faut passer prendre un verre près de leur piscine pour avoir cette information solide venant de gens objectifs et honnêtes - les Haïtiens, on le sait, ne sont pas fiables. Ces journalistes ne se demandent jamais

comment se fait-il que ces gens vivent dans de telles villas quand ils se disent ici pour aider les damnés de la terre à s'en sortir.

Si Haïti a connu trente-deux coups d'État
dans son histoire
c'est parce qu'on a tenté de changer
les choses au moins trente-deux fois.
On semble plutôt intéressé par les militaires
qui font les coups d'Etat
que par les citoyens qui renversent
ces mêmes militaires.
La résistance silencieuse et invisible.

Il y a un équilibre dans ce pays
qui tient au fait
que des inconnus
dans l'ombre
font tout ce qu'ils peuvent
pour retarder la nuit.

Quand il y a une panne d'électricité
c'est avec l'énergie des corps érotisés
qu'on éclaire les maisons.
L'unique carburant que ce pays possède
en quantité industrielle
qui soit capable en même temps
de faire grimper la courbe démographique.

Quand on débarque dans cette ville, située au bord d'une mer turquoise et entourée de montagnes bleues, on se demande combien de temps cela prendra pour tourner au cauchemar. En attendant il faut vivre avec l'énergie de celui qui attend la fin du monde. C'est ce que m'a dit un jeune ingénieur allemand qui travaille, depuis dix ans, dans la réfection des routes nationales.

Nous prenons un verre au bar de l'hôtel Montana. Quand est-ce que vous avez compris que l'enfer que nous venons d'évoquer n'est pas pour vous ? Il m'a longuement regardé. C'est mon père, venu passer les fêtes de fin d'année avec moi, qui me l'a fait savoir. Mon père est un ancien militaire. C'est son métier de regarder les choses en face et de dire ce qu'il en pense crûment. Que vous a-t-il dit ? Qu'on était tous des salauds à vivre dans cet hôtel luxueux et bien protégé tout en se faisant croire qu'on menait une vie dangereuse et difficile. Et après ? je suis encore là dix ans plus tard. Mais au moins je ne me raconte plus d'histoire. On se sert même du cynisme pour ne pas crever de honte.

C'est le quartier général des journalistes étrangers.
Un hôtel haut perché qui permet

de savoir ce qui se cuisine en bas
dans la chaudière de Port-au-Prince
sans être obligé de se déplacer.
Pour les détails on n'a qu'à écouter la radio locale.
Le bar est assez pourvu pour tenir un mois de siège.

J'observe depuis un moment ce cameraman au bout du comptoir. Son bras légèrement posé sur l'appareil. Je m'approche de son coin car j'aime bien les gens dont le métier est de regarder. Mais je ne vois rien, me fait-il. Je ne vois que ce que je suis en train de filmer. Je regarde dans un couloir très étroit. Les gens sont incroyables ici. Ils participent à tout avec un tel enthousiasme. J'ai visité beaucoup de pays avec ce métier, mais c'est la première fois que je vois ça. Tu demandes à quelqu'un dont la famille a été tuée de refaire la scène, et il rejoue tout devant toi en prenant soin de bien faire. L'assassin aussi, tu n'as qu'à demander et il te fait l'assassin. C'est un plaisir de travailler ici. Partout on vous demande de l'argent, mais pas ici. Bon, des camarades m'ont dit que les marchandes exigent parfois d'être payées pour se faire photographier, mais c'est quand elles vous trouvent antipathiques. C'est la faute à ces photographes qui ne savent pas s'y prendre. Ils précipitent les choses. Il ne faut surtout pas bousculer les gens, ici. Ils ont leur dignité. Ils sentent tout de suite si on les respecte, et quand ils ont l'impression qu'on se moque d'eux alors là je peux te dire que tu cours un grave danger, sinon c'est vraiment sympa. Et puis ce décor est magnifique, pas trop vert pour ne pas faire carte postale, tout est bien, je n'ai pas à me plaindre. Excusez-moi c'est votre pays et je parle comme ça, je ne suis pas insensible à ce qui arrive, je vois la misère et tout mais là je parle en professionnel, c'est comme ça pour tous les métiers, si vous entendez ce que disent les chirurgiens quand ils vous opèrent, ils m'ont ouvert le ventre trois fois, et curieusement de les entendre parler de ce qu'ils ont mangé la veille pendant qu'ils me taillaient ça me rassure car je sais qu'ils le font pour se décontracter. Je ne veux pas insinuer que ces gens sont insensibles à leur propre malheur, c'est simplement qu'ils aiment jouer, ce sont des comédiens-nes, alors que fait un comédien quand la caméra s'allume ? Il joue. Les gosses, surtout les gosses, et ils sont d'un naturel. Et dans un tel décor. On a l'impression que rien n'est vrai ici. J'entends les grosses huiles parler, je couvre des conférences de presse au palais, des réceptions dans les ambassades, mais je peux dire, si vous me permettez, que la seule chose qui pourrait sortir ce pays de sa situation de misère c'est le cinéma. Si les Américains laissaient tomber Los Angeles et qu'ils viennent tourner un max de blockbusters ici et que le gouvernement haïtien soit assez malin pour exiger un quota, je dis bien un quota, de comédiens haïtiens sur chaque tournage, eh bien dans moins de vingt ans, on verra ce pays sortir de la misère, et ce sera de l'argent honnêtement gagné car ce sont de fabuleux comédiens. Et le décor aussi, c'est très coloré, très très vivant. Je n'aurais jamais cru qu'on puisse crever dans un tel paysage.

(L'énigme du retour)

Michaële LAFONTANT

Michaële Lafontant (pseudonyme: Marguerite Deschamps), née en 1949 à Port-au-Prince (Haïti). Études de lettres à l'École Normale Supérieure de sa ville natale. Dès sa quinzième année, elle est entrée dans le monde de l'écriture en publiant son premier recueil de poèmes, *Brumes de printemps* (1964). Suivirent d'autres publications telles que *Pour que renaisse ma Quisqueya* (1967), *Le ficus* (nouvelle poétique, en collaboration avec Rassoul Labuchin ou Yves Médard, 1971), *Désert étoilé* (1993) qui remporta en 1995 le Prix Caraïbes décerné par l'Association des Écrivains de langue française (AELF), *Étoiles d'ivresse* (1993), *Chants d'amour et de sagesse* (2001), et des essais littéraires et cinématographiques. Elle fut conseiller culturel à l'Ambassade de la république d'Haïti en France.

LE PLUS BEL ENFANT DE LA TERRE

Le plus bel enfant de la terre
Sera le fruit de notre Amour

Le plus bel enfant de la terre
Portera ton nom et le mien

Ses yeux seront couleur de pluie
Sa peau couleur de Liberté

Sa voix sera couleur de lune
Son haleine senteur d'arc-en-ciel

Le plus bel enfant de la terre
Saura parler toutes les langues

Des lieux où ton peuple a souffert
Des lieux où le mien trime encore

Et il aura cristallisé
Tout le passé dans son sourire

Le plus bel enfant de la terre
Chantera des hommes les louanges

Le premier cri qu'il poussera
Sera le mot fraternité

Pour que désormais l'ostracisme
Ne soit plus qu'un vieux souvenir

Le plus bel enfant de la terre
Attend dans les nuages l'heure
Où tu me prendras dans tes bras
Où tous deux nous ne ferons qu'un

Combien de temps, combien de siècles
Le feras-tu attendre, ce bel enfant d'Amour?

(Chants d'amour et de sagesse)

J'AIMERAIS...

J'aimerais te guérir
De toutes tes blessures...
J'aimerais effacer
Jusqu'à leur souvenir
Et te faire découvrir
Que les joies de l'Amour
Existent quelquefois,
Cette fois qui est nôtre
Sans ronce et sans épine.

J'aurais voulu t'offrir
L'ardeur de mes vingt ans...
Mais qu'importe vraiment
Le lourd fardeau des ans
Puisque malgré la course
Echevelée du temps
Je garderai toujours
La grâce de l'enthousiasme,
De l'émerveillement...

Tu pourras donc toujours
Par un simple sourire
Me conduire ravie
Vers des paradis bleus.

Un mot, un geste, un rien
Me transportera d'aise
Comme un simple regard
Empreint d'indifférence
Me donnera tristesse.

(Ibid)

CONTRASTE

Tu dis: mes yeux sont ta lumière
Mais tu t'abrites derrière un mur
Inaccessible à mes regards...

Tu dis: mon rire peuple tes rêves
Mais tu habites dans un palais
Où ces rêves sont interdits...

Tu dis: mon image te hante
Mais tu choisis refuge
Dans un royaume
Où je n'ai pas droit de cité...

Amoureux de l'aube
Tu restes captif des abîmes...
Toi qui dis aimer le printemps
Tu restes enfermé dans l'hiver...

Moi, fille du Soleil,
Je revendique pour notre amour
Un espace de liberté
Dans la clarté du jour
Et la splendeur du printemps.

(Ibid)

Jean-Richard LAFOREST

Jean-Richard Laforest, petit-fils d'Edmond Laforest, né à Jérémie (Haïti) le 6 août 1940. À dix-neuf ans, il visite l'Union Soviétique. Entre 1960 et 1962, il profite de son séjour à l'étranger pour faire des études de Droit International. Il rentre au pays et rencontre les poètes d'Haïti Littéraire et se joint à leur groupe. Il laisse de nouveau Haïti en 1966 pour s'installer au Québec. Poète discret, il a publié à Port-au-Prince *Insouçonné* (1960) et, en 1978 aux Éditions Nouvelle Optique, un surprenant recueil de poésie intitulé *Le divan des alternances*. Son dernier ouvrage, *Poèmes de la Terre pénible*, a paru en 1998 aux Éditions CIDIHCA, à Montréal. Quelques-uns de ses poèmes sont traduits en russe et en espagnol. Parmi ses œuvres inédites : *Le propriétaire de la Maison – aux oiseaux*. Jean-Richard Laforest est décédé à Montréal le mardi 7 décembre 2010.

PRÉSENCE DE L'ABSENCE

pour Gérald Brisson vivant

Le vent nous emportait tous.
Et de l'espace il ne restait
maintenant
que ces sceaux
emplis d'effroi.
L'orage s'éteignait
dans les glaïeuls.
Mais son passage rougissait
encore
les lampes des mansardes.

Soudain je vis
les racines de son ombre.
Alors j'aperçus
son visage porté dans les mains
du jour.

Et le jour avançait
Illuminant sa tête contre son sein.
Ainsi, je me souviens,
(dans la grâce et l'affliction)
de ses lèvres que cousaient
la terreur et le courage,

la férocité et le sourire.
...Le soleil claquait
ses pieds frais
sur les chaumes du souvenir.

REINE

De la manière qu'elles vinrent, celles qui vinrent, et de partout,
balançant leurs beaux bras blancs
et en tournant leurs cheveux noirs.

De l'allongement de leurs corps
serrés comme la fouille d'une barque,
l'idée d'un navire.

L'avenir contemple le ciel et ces feuillages.
Étroitesse du profilage
de la forme
dans l'esprit de l'enfant.

*

De cette manière qu'elles vinrent,
et leurs tresses sur la bouche,
comme des traits de lunes jaunes.

Un ruissellement pensais-je,
de leurs grands airs de gloire,
de leurs hauts chants de fontaine.

*

Elles furent, tout à coup, dans la rumeur, celles qui pleurent
et qui s'enchangent.

Grandes mains lâchées,
sombres,
enténébrant leurs bains.

Oh sur les trains vaporeux des naguères,
adieu, adieu, pensais-je.
Absoutes et saintes,
dans toutes mes mémoires qui portent,
girant,
leurs lèvres d'eau mûre sur la soif des pierres.

*

Quand, lors, je fis asseoir Reine sur mes genoux.

La nuit pour elle s'était vidée de ses rayons d'étoiles.

Elle en montrait la moisson de poussière d'or
dans ses mains nues,

avec ses regards de vinaigre et de dentelles
et l'air de ses lourdes paupières noires
sur les tempes claires et les fougères du crépuscule,

ses cheveux de murmures dans mes yeux d'eau.

Léon LALEAU

Léon Laleau, né à Port-au-Prince (Haïti) le 3 août 1892. A mené une double carrière de diplomate et d'homme de lettres. A plusieurs reprises, il fut membre du Gouvernement haïtien de l'époque. Styliste, il fut l'un des meilleurs poètes et écrivains haïtiens de son temps. Léon Laleau a publié, entre autres, plusieurs recueils de poèmes dont *A voix basse* (1920), *La flèche au cœur* (1926), *Le rayon des jupes* (1929), *Abréviations* (1929), *Musique nègre* (1931), *Ondes courtes* (1933), *Orchestre* (1937). Une rétrospective de son œuvre, *Œuvre poétique*, parut en 1978 aux Éditions Henri Deschamps. Une autre rétrospective, *Musique nègre*, parut en 2005 aux Presses Nationales d'Haïti, à Port-au-Prince.

SACRIFICE

Sous le ciel, le tambour conique se lamente
Et c'est l'âme même du Noir :
Spasmes lourds d'homme en rut, gluants sanglots d'amante
Outrageant le calme du soir.

Des quinquets sont fixés aux coins de la tonnelle,
Comme des astres avilis.
L'ombre sue un parfum de citronnelle
Séchée à l'acajou des lits.

Et montent, par moments, du *houmfort* tutélaire,
Parmi des guirlandes d'encens,
Les bêlements du bouc qui, dans la brise, flaire
L'odeur prochaine de son sang.

TRAHISON

Ce cœur obsédant, qui ne correspond
Pas à mon langage ou à mes costumes,
Et sur lequel mordent, comme un crampon,
Des sentiments d'emprunt et des coutumes
D'Europe, sentez-vous cette souffrance
Et ce désespoir à nul autre égal
D'appivoiser, avec des mots de France,
Ce cœur qui m'est venu du Sénégal?

CANNIBALE

Ce désir sauvage, certain jour,
De mêler du sang et des blessures
Aux gestes contractés de l'Amour
Et de percevoir, sous les morsures
Qui perpétuent le goût des baisers,
Les sanglots de l'amante, et ses râles...
Ah ! rudes désirs inapaisés
De mes noirs ancêtres cannibales...

Paul LARAQUE

Paul Laraque (pseudonyme: Jacques Lenoir), né à Jérémie (Haïti) le 21 septembre 1920. Études élémentaires et secondaires chez les Frères de l'instruction chrétienne et au lycée Nord Alexis de cette ville. Diplômé de l'Académie militaire d'Haïti en 1941. Ancien Assistant-Chef d'état major des Forces armées d'Haïti, il fut mis à la retraite en novembre 1960 au cours de la grève des étudiants. Il dut quitter Haïti pour l'exil le 5 mars 1961. Vit, retraité de son poste de professeur depuis 1984, à New York. Il fut en 1964 destitué de sa nationalité haïtienne par Duvalier, père. Paul Laraque a publié plusieurs ouvrages de poésie dont *Ce qui demeure* (1973), écrit aux alentours de 1945, *Fistibal* (1974), *Les armes quotidiennes / Poésie quotidienne* (1979), *Solda mawon* (1987), *Camourade* (1988), *Le vieux nègre et l'exil* (1988), *Œuvres incomplètes* (1998), *Lespwa* (2001). Il a également collaboré à la revue *Optique* (1954-1956). Quelques-uns de ses poèmes sont traduits en anglais, en espagnol et en italien. Paul Laraque a obtenu en 1979 le "prix de poésie Casa de las Américas" (Cuba). Il est décédé le 8 mars 2007, à New York.

BALADE DE L'EXIL

« *C'est un dur métier que l'exil.* »

(Nazim Hikmet)

pour nos enfants

homme de neige
et de fleurs
vivant selon l'instant
et jouant sur le temps
homme de toutes les saisons
et surtout de printemps
et d'herbe verte
comme l'enfance
ou la terre natale
ou le désir qui fait flamber l'amour
comme le four
où cuit le pain du jour
homme de neige
et de fleurs
l'exil est ta prison

femme-enfant
femme de tête et de cœur
ange gardien des invalides
petite fée des laboratoires
princesse du royaume des livres
femme libre des temps nouveaux
fille de la légende
qui enfante l'histoire
enfant de l'espoir
enfant que l'amour invente
différente
mais souveraine de toi-même
femme-enfant
femme de tête et de cœur
l'exil est ta prison

(...)

fille de haute lignée
dont la mère aux yeux verts comme la mer
a toujours gardé son regard de clarté
épouse prise dans les flammes du désir
épouse aux doigts de fée
mère transfigurée par le feu de l'amour
mère miraculeuse
tu donnas la vie
aux trois que voilà
et redonnas la vie
à celui-là
qui pour la vie t'aimera
pris dans les flammes de la douleur
transfigurés par la lumière de l'amour
l'exil est notre prison

...

(Les armes quotidiennes)

Josaphat-Robert LARGE

Josaphat-Robert Large, né à Jérémie (Haïti) en 1942. Poète et romancier, il écrit en anglais, en français et en créole. Son roman, *Les terres entourées de larmes* (2002), a remporté le Prix Littéraire des Caraïbes en 2003. Son récit *Rosanna*, écrit en anglais dans l'anthologie "Haïti Noir" sous la direction d'Edwidge Danticat (Akashic Books, 2011), a été bien accueilli par le New York Times. Plusieurs recueils de poésie : *Nerfs du vent* (1975), *Chute de mots* (1989), *Pè Sèt* (1994 et 1996), *Istwa Nanm Mwen* (2010), *Échos en fuite* (2010). Large est membre de la Société des Gens de Lettres de France, du Pen America et de l'Association des Écrivains de Langue française.

ÉCHOS EN FUITE (extraits)

Mon île qui tient correspondance avec mon cœur
Par ses lignes de tambours sous-marines
Par ses boucles de souvenirs volant dans
Ma mémoire
Voici mon Histoire encadrée de flammes
De cœurs en poussière sous les voûtes du jour
Voici mon île emballée empaquetée
Dans les malles de mes maux
Ma terre entourée de larmes
Soulevée par les palans de l'existence
C'est la mienne pourtant aux tableaux des planètes
Exhibée en projections de légendes
En vagues de clichés propulsées dans les airs
Mon histoire est au fond une histoire de vides
De regards trompeurs aux meurtrières des ruines
Petite quantité d'espairs sur des bourriques d'ombre
Voici mon Histoire aux flancs de mon être
Toute belle encore et bien encadrée de vent

Du vent enragé qui fait exploser mes contours
Mes bourrasques d'eaux pour noyades en série
Vents poussant océans et flots
Voici mes cadavres flottants
Mes cœurs allant à la dérive
Sur les routes salées de la mer
Mon Histoire
Un chemin de fer le long des côtes de l'existence
Pour le convoi de nos voix autour de l'île
Je le répète voici oyé !
Mon histoire structurée de cyclones

Histoire saoulée par le mensonge
Par la langue vorace de mes sauveteurs océaniques
Une histoire de mouches en quête de pourritures
Mon histoire
Une histoire de loups-garous
Sautant aux pistes de l'enfance
Sauvée des eaux troubles des oubliettes
L'oubli flottant grandeur nature
Une histoire de tueries de rires d'oiseaux de proie
De morceaux de paroles craquelées
Souriantes le soir tombant sur nos épaules
Nos filles affamées de lumière
Une histoire d'obscurités obtuses
Encore muette ma mère
De désespoir en jupon d'émeraudes

Devrons-nous voyager vers l'ailleurs
Quitter cette terre qui s'effondre sous nos pas
Et délacer ces liens d'un avenir de gloire
Devrons-nous?
Pour aller mourir sur une île quelconque
Vaste cimetière de l'exil
Bâti sur l'horizon

Ma fuite notre fuite
Et celle aussi de nos échos
Comprenez-la notre fuite
Il ne nous reste que le goût amer de la mer
Île en fuite météore débousolé
Il ne lui reste que la voie de ses croix
Son cœur d'enfants affamés
Ses tambours vaccinés contre l'oubli
L'ensemble orchestrant séries de sons
Éclatant de l'orgue terrestre de nos cris
Et le poème aussi
En maux de naufragés

J'annonce donc le voyage du texte
Vers le quai des lecteurs
Je convoite surtout un convoi de regards
Pour l'avenir du livre
Appel est lancé à ceux des îles de l'exil
Qu'ils se mettent à l'écoute
Des cris de l'écriture
Et qu'on le dise au soleil
J'arrive Oye ! Avirons en mains
Grand semeur de rumeurs
Plongeur d'échos dans les airs
Avec mes lignes de mots
Je tracerai dans l'espace la piste
De mon atterrissage dans l'existence

Serge LEGAGNEUR

Serge Legagneur, né à Jérémie (Haïti) le 10 janvier 1937. Poète et pédagogue, il fait partie du groupe Haïti Littéraire. Émigré au Québec en 1965, Legagneur y publia *Textes interdits* (1966), *Textes en croix* (1978), *Le crabe* (1981), *Inaltérable* (1983), *Textes muets* (1987) et *Glyphes* (1989). Serge Legagneur vit à Montréal et ne publie plus parce qu'il, selon lui, a déjà tout dit et tout écrit.

TEXTES MUETS (extraits)

1

Fille du sang
Soudain
Issue de la rose
Métallique
À rabais
Se présente méridienne choyée

2

Petite prairie a bon teint
L'oiseau chaste résiste au vent

3

Rien ne dit
Rien ne touche
La femme
Passage de feuille
Point de presse
Embarrassante enfance
Point de lesté

4

Intérêt alternatif se moque
Courageux
Adresse
Appartenant aux saints

5

Établissement privatif laisse peu d'air
Lente cène
Commune lésion
Seul avoir autorisé

(in *Mot pour Mot*, octobre 1983)

OÙ DÉJÀ CUVENT

où déjà cuvent
tantôt geste du cuivre
tantôt le dragon
ailes pierres marées
fureur
dans la terre dans le cri
quel ange joufflu souffle
sous le foyer

(*Glyphes*)

THALASSA AVIDE DESSEIN

thalassa avide dessein
depuis le bleu du sperme
jusqu'au mauve piaffement de l'hippocampe
un même doigt noue
le cercle improbable
le fanal équivoque faisant la queue
de paon
modulation de l'UN
la clé dans l'eau dort

(Ibid)

DANS L'ESPRIT DU MÉTAL

dans l'esprit du métal
entre haleine et mouvement
émerge l'approximatif
déjà
glyphes arcs tendons
une licorne augurant du départ
tranquille urgence dit-elle
nous sommes tes émissaires

(Ibid)

Roland MENUAU

Roland Menuau, né au Cap-Haïtien (Haïti) le 26 février 1943. Études primaires chez les Frères de l'Instruction chrétienne et secondaires au Collège Notre-Dame du Cap. Études universitaires: lettres, psychopédagogie, biologie et gestion des ressources humaines, en Haïti, en Belgique et au Québec. Roland Menuau a publié à Bruxelles deux recueils de poésie maintenant épuisés: *Gouffres* (1965) et *Esquifs* (1966). Le livre *Belle-sur-Mer* (poésie, 2004) est son dernier ouvrage. Il fut président-responsable des « Dimanches littéraires » de Montréal. Vit à Laval.

DOUBLE JEU

Nos oiseaux volent bas mais ne se poseront pas
En-deçà de la mer
Derrière ma cage
Les eaux du large ne remontent jamais
En même temps qu'Elle
Les grands rapaces rient et sifflent
Un jour pourtant nous forcerons leurs serres
Le retard ne tient pas au soleil
Il faudra voguer les frontières pour libérer
La Belle-sur-mer
S'impatientant.

Ses ailes épuisées à peine la soutiennent
Somblera-t-elle lasse dans l'océan de haine
Sous nos paupières l'eau des écluses s'assèche
Sans cesse en amont
D'Elle
Un soir sans doute s'arracheront les sangles
Le sordide ne sied pas au soleil
Il faudra crever nos oeillères
Pour ranimer
La Belle-sur-mer
Agonisant.

CHANTRES DE L'INAUDIBLE

Nous chantres de l'inaudible
Qui sillonnons la vie
Ailes aux pieds chaînes à l'âme
À la recherche de la vérité
Les veines si pleines de fraternité
Qu'il en coule dans
Le sang noir de nos poèmes
Si nous cachons un signe particulier
Cette plaie toujours vive
Face dorsale du cœur
Nous portons dans les yeux toutes les braises
De vos fièvres
Et si nous avons le front frappé
Du sceau de l'indicible
Nos lèvres se referment toujours
Sur un acte d'espoir ou d'amour.

CLAIR D'AMOUR

Elle a le laurier rose et deux bougainvilliers
Combien de ciels combien de mers
Combien d'ailes d'abeille
Pour transporter ma belle

Sous un ciel bleu Antilles
Combien d'yeux l'admirant
Combien d'ombres sous la tonnelle
De rubans à tresser tout autour de son corps

Elle a trois anémones et maint myosotis
Sur une mer turquoise
Combien de scintillements et d'arcs-en-ciel
Combien de miroirs pour sans cesse lui dire
« Oui tu es la plus belle »

Sur des ailes d'abeille
Combien de vols de nuit et de routes de miel
Pour le dernier pour le premier rendez-vous
Au clair de lune d'été de l'amour

Elle est si sensitive parmi ses orchidées
En tout temps n'importe où sous le bleu ciel d'Antilles
Moi qui ne suis poète que pour la célébrer
Ivre de la psalmodier mélodie inspirante
Elle peut se regarder dans mes yeux même fermés
M'embrasser dans le cou et réveiller ma muse
Marcher nue à mon bras et la nuit et le jour
Voilée des phéromones de ses jardins secrets
Arôme d'héliotrope et de mirabilis

Avec son laurier rose et ses bougainvilliers
Avec ses anémones et ses myosotis
Avec ses sensitives et ses douze gardénias
Et ses miroirs qui parlent
Elle qui n'est musique que pour être ma muse
Je la chante elle m'envoûte
Me gorge de nectar et m'enivre
De son bleu ciel d'Antilles de sa mer turquoise
De ses ailes d'abeille ses rubans d'arcs-en ciel
Elle qui se fait mystère pour mieux m'ensorceler
Voilée des phéromones de ses jardins secrets
Elle ma belle-de-jour elle ma belle-de-nuit
Elle veut que j'aie cueillir toute la sève qui coule
Au clair de tout l'été à son jardin d'amour
Moi qui me noierais nu dans ses grands yeux qui rient
Pétillants pleins d'été
Elle peut me faire mourir en son jardin fleuri

Cette merveille-là est gravée sur ma vie
Je la voudrais empreinte dans ma paume
Chaque fois que j'ouvre les doigts
Je pourrais la relire comme les lignes de ma main
Moi qui suis amoureux de cette belle qui chante
Et qui rit et qui pleure et qui danse
Sur ses tambours qui parlent et qui jouent de l'amour
Je la vois devenir rêve au clair d'un jardin
Perdu dans les eaux caraïbes

juin 2009

Jean MÉTELLUS

Jean Métellus, né à Jacmel (Haïti) le 30 avril 1937. Il vit en France où il exerce la profession de neurologue. Poète, romancier, essayiste et dramaturge, il a publié plus d'une dizaine de romans, plusieurs textes poétiques, quelques essais et plusieurs pièces de théâtre. Jean Métellus est avec René Depestre et Anthony Phelps l'un des écrivains haïtiens les plus lus et les plus connus à l'étranger.

POUR UN ÉCOLIER HAITIEN (fragment)

Enfant d'eau et de terre qui pousses sous les Tropiques, au plus fort des saisons, quand la lune ne peut plus d'elle-même décider si demain soir elle brillera pour des hommes ou des ossements, quand le soleil a commencé au plus humain des hommes son désespoir de ne plus rire que pour ceux-là qui tuent par bombes et mitraillettes et qui s'en vont sur les côtes où se rencontrent la mer la terre et le soleil et le sable bronzer leur corps et imprégner du sel de vie l'eau de leurs veines,
Enfant d'eau et de terre qui jettes sous les feux du soleil par les matinées tropicales des yeux refroidis par la faim et les pages de cahier, des yeux blanchis par du papier,
Enfant, enfant qui as des cheveux tricotés dès le ventre de la mère par mille soucis qui deviendront en permanence tes compagnons,
Enfant noir aux cheveux en grains de poivre qui s'organisent en bataillons pour pouvoir dire un mot dans tout ce grand débat,
Enfant noir extraordinaire, qui subis le joug du papier blanc, où est ta vérité, où est la vérité du maître? D'où vient tout ce qu'il raconte? Et pour qui tourne la terre? Quelle est cette folle histoire? Quelle est cette vérité?

(Au pipirite chantant)

VOYANCES (extraits)

...

Dieu blessé par les conquistadores
Hérissé de montagnes, de plateaux

Ô pays d'Haïti, ô patrie d'Anacaona
Fatale pépinière d'or
Voyance m'a visité comme une fête du sommeil
Telle une graine chargée d'arbres

Ô désert paternel
Matrice de mes sens, origine des mystères
Ô ville côtière d'où je suis né
Jacmel, ton destin me hante

Mais voici les dieux

Stridulations encagées
Silences
Je ne craindrai plus l'ombre de ma vie
Temps mesuré

Ô dieux, pétrifiez les soirées diaboliques
Que coule une sève fraîche et aromatique
Sur ton corps ruissellera une immense libation

Ô dieux
Taillez les mauvaises herbes...

Bel-Ami Jean de MONTREUX

Bel-Ami Jean de Montreux, né le 8 mai 1963 d'une mère martiniquaise et d'un père haïtien. Il fit ses premières études chez les Frères du Sacré-Coeur de Port-au-Prince (Haïti). Après la mort de sa mère, il entra comme séminariste à la Fondation Vincent des pères salésiens du Cap-Haïtien (Nord d'Haïti). Laissant la prêtrise, Jean de Montreux partit pour les États-unis. Il s'établit au Texas (États-unis) où il fit des études de génie et dirigea des expéditions de recherches de pétrole. Il alla par la suite s'installer en Utah et étudia à Westminster. Ses études terminées, il enseigna le français et la littérature avant d'entrer simultanément à la Faculté des Lettres et à la Faculté de Droit de l'Université d'Utah. En 1990, il fonda l'*Utah Foreign Language Review* et dirigea la rédaction pendant deux ans. Il publia trois recueils de poèmes dans la revue: *Crises nostalgiques* (1992), *Pour l'amour d'Alexis* (1993) et *Les cheveux de Melinda* (1994). En 1996, il publia une compilation de ses poèmes sous le titre *La chanson de Bel-Ami* (1996). A la Faculté de Droit, il fut éditeur du *Journal of Contemporary Law* et du *Journal of Energy Law and Policy*, et rédacteur en chef des journaux *On The Merits* et *The Neo-Analyst*. Il fut chroniqueur politique au quotidien *The Daily Utah Chronicle* où, en 1990, il fut nommé chroniqueur de l'année. Bel-Ami Jean de Montreux obtint son doctorat en droit en 1991. Poète lyrique, Maître de Montreux puise son inspiration dans le folklore ancestral et dans ses expériences quotidiennes. Il vit à Salt Lake City, en Utah, où il pratique sa profession d'avocat et joue au football.

À MA MORTE

Mon amie décédée,
Éternelle Bien-Aimée
Je t'apporte des lilas
Des chrysanthèmes
Des faisceaux de fleurs
Je viens tremblant
À minuit intime
Les yeux ruisselants
Je viens ému
L'Ame meurtrie
Pour te voir te dire
Ô Toi que je ne cesse d'aimer

Tu m'invites dans l'abîme nu
De ton sépulcre parfumé
De tes rires et de lumière
Tes prunelles dardent sur moi
Leurs sensuels feux d'autrefois
Je te serre contre moi
Tu n'as ni la froideur des cadavres

Ni la puanteur des tombes
Tes lèvres ont encore la sapidité
Et la chaleur de l'île
Notre concupiscence
De vivant et de décédée éblouit

C'est l'aube
Ô Ma Morte!
Ne dois-je pas rejoindre les vivants
Laisse-moi replacer
Ta carcasse dans le cercueil
Que je réarrange tes pites desséchées de cheveux
Te remettre sous le suaire poussiéreux
Tu restes dans cette cité cadavéreuse
Mais feu ma belle
Ô Chère Dépouille
Mon Éternel phantasme
Je reviendrai encore me coincer dans ta bière
Pour voir ton âme gambader
Dans l'émoi et le désir
Le désespoir et le Nirvana
De nos épousailles.

CHEZ INGA

Dans la soierie du Futon
dans ta petite pièce au Jackson
on était là
toi et moi
sans masque
déambulant dans l'élixir
des noces clandestines

la lame distraite d'une lampe orientale
tatauait de grimoires
ta peau arménienne soupoudrée d'eaux de jasmin

les grammes de ta chevelure
tombaient en lianes bistre
sur la trapèze de ton épaule

On se peignait de perles et de caresses
de baisers et de pluies plénières
des chauds parfums pétunaient de la braise de ton être

Kisoula!
Madone Orientale
en offrande sur le marbre souverain
des amours consommées

tu ne manquais d'essor
et de saccades
toi à la vigne épanouissante
et moi assoiffé
le diadème et la toison en essor
me désaltérant dans tes calices

...et au fil des langoureuses minutes
mes doigts s'attachaient aux barres molles
de ta chair agréée d'images
je pleurais l'éternel dévouement
sur les doux cocasses de tes seins

jamais avant Ma Tendre Amie
ne t'ai-je vue si belle!

une nuée de sueurs
ruisselait de ta nuque

ton Âme en filigrane
balbutiait des chapitres de ses livrets
l'émotivité des confessions et des serments
se vissait sur les ardoises de mon âme-soeur

entre l'orgueil et le désir
le diaphragme de la prunelle
de tes grands yeux étaminés s'est baissé
et l'amalgame tragique de ton odyssee
s'est défilé en pans brouillés:

les poignards de Nagorno-Karabakh
la persécution musulmane
cette révolution paradoxale
les courroux de l'errance
l'Exil...

les heures se sont égrenées
en chapelet paresseux
de l'après-midi aux manteaux du crépuscule

un arraisonnement de pas tristement
s'est dissipé dans les couloirs de laine
un chien a jappé

l'écho frelaté d'une quartette
ronflait sa trompette et son saxo nasillards
ses syllabes et ses cymbales désynchronisées

des filaments de facéties en russe
des voisins soûlés se sont élevés
en staccatos évanouissants
dans les cales des vèpres conquérantes

des quignons de lumières entraînent
des fentes des persiennes
et esquissaient des rébus
sur les cartes sibyllines éparpillées

une inflorescence de corolles préservées
supputait l'ambiance sourde
de la chambre somnambule

puis les mèches nocturnes
se sont détressées dans les miroirs
du jour de levain rougissant

on était pourtant encore là
dans la soierie froissée
mariés dans l'orgie singulière des destins-jumeaux

MISTY DISCOTHÈQUE

Danse Misty
Danse!
Misty aux lèvres boudées
Misty aux bras multipliés de Bouddha
 À la gorge qui pique
 Aux vertèbres élastiques
 Aux jambes si fines
Ô Misty si bien tassée

Danse
Misty Tambour
Tes beaux cheveux furieux
Se déploient en pavillon blond
Quand tu tournes
Et tournes

Le disco animé
Gronde et nasille
Et tonne
L'éboulement de couples
Suant essoufflant
Saute et chante

My golden Misty
Tu ondules sur les gammes
Du tambour et des pistons
Tu t'abandonnes aux blues
De la bande en pâmoison

J'aime te voir danser
Libellule en transe
Sous les flammes du plafond
Éparpillant l'aquarelle électrique
Sur ton corps oscillant

Roland MORISSEAU

Roland Morisseau, né à Port-au-Prince (Haïti) le 22 septembre 1933. Il fit des études secondaires au Lycée Louverture où il découvrit la poésie en lisant les oeuvres d'André Chénier. Cofondateur du groupe Haïti Littéraire, certains de ses premiers poèmes parurent dans *Semences* et dans la revue *Conjonction*. Bientôt fasciné par l'éloge démesuré voué à Dylan Thomas et à Hölderlin, il en subit l'influence. Émigré à Montréal en 1965, enseignant pendant environ une trentaine d'années à la Polyvalente Pointe-aux-Trembles, il a publié plusieurs recueils de poésie: *Cinq poèmes de reconnaissance* (1961), *Germination d'espoir* (1962), *Clef du soleil* (1963), *La chanson de Roland* (1979), un ouvrage regroupant des poèmes datant de 1960 à 1970, et *La promeneuse au jasmin* (1988). Une rétrospective globale de son œuvre, *Poésie*, a été éditée chez Guernica (Montréal) en 1993. Les poèmes de *Phare* sont encore inédits. Quelques-uns de ses textes ont été traduits en espagnol et en anglais. Roland Morisseau, poète, est décédé à Montréal le mercredi 28 juin 1995, à l'âge de 62 ans.

NE RIEN DIRE DU TIMONIER

Enfance maculée de givre fulgurante
Laissez passer l'écho
Les lueurs torrides du désastre
Les soleils fertiles
Encore harnachent lierre et déserts

Au gré du jour l'eau nous regarde
À mille lieues du voyage
Laissez trembler le convoi funèbre
Des mers inspirées
Les issues encrassées d'or
Flancs de caravelles
Venant mourir comme des oiseaux de proie
Jusqu'au rituel lugubre de la douleur
Forant démesurément la vie
Jonchant de sang
Les routes vierges du silence
Et les villages d'éden

Au-delà des ajoupas où trôna le guerrier
L'heure du Zémès verdoie l'horizon
Le fier hameau au front du Butios
Éclate Lune et sève chantent
L'oubli cendrex des fêtes populaires

Laissez traîner la tige incisant le souvenir
Le sillage du Timonier est peuplé de hontes
Sa rapacité arbore des croquis de meurtres
Laissez passer l'écho la tige le convoi
Le socle de son corps maintenant
Au gré des flots dérive loin très loin
Bien loin aux plis du vent

Il ne faut rien dire du Timonier
À la barbe trouée
Le timonier à la licorne
Plus jamais ne reviendra

(Phare)

Félix MORISSEAU-LEROY

Félix Morisseau-Leroy, né à Grandgosier (Haïti) le 13 mars 1912. Il s'adonne très tôt à l'écriture. A quatorze ans, il publia son premier texte, une lettre d'appui à Jacques Roumain. En 1929, son premier poème en français: *Debout les jeunes*. Licencié en Droit en 1934, il se rendit aux États-unis pour se spécialiser en éducation à Colombia University. Créolophile consommé, Félix Morisseau-Leroy a d'abord publié en français: *Plénitudes* (1940), *Le destin des Caraïbes* (1941), *Récolte* (1946) et *Natif-Natal* (1948). Il publia également, en collaboration avec Jean-François Brière et Roussan Camille, *Gerbe pour deux amis* (1945). Dès 1953, cependant, Félix Morisseau-Leroy se dédia définitivement au créole avec *Diacoute-1* (1953), *Antigone* (1954), *Diacoute-2* (1971), *Jaden kreyol* (1977), *Kasamansa* (1977), *Roua Kreyon* (1980), *Ravinodyab* (1982) également traduit en français, *Vilbonè* (1982), puis *Diacoute-1,2,3* (1983). Félix Morisseau-Leroy a séjourné en exil (Nigeria, Ghana et Sénégal) pendant plus de 20 ans (1960-1981). Au Ghana, il fut Directeur national de la section théâtre et littérature au Conseil des Arts (1960-1967). Au Sénégal, il fut Conseiller technique de la Fédération sénégalaise de théâtre populaire pendant quatorze ans. En 1981, Il quitta l'Afrique pour les États-unis, à Miami, où il mourut le 5 septembre 1998 à Jackson South (Coral Reef). Une avenue de cette ville (Little Haïti, Miami) porte son nom. Félix Morisseau-Leroy a fait paraître en 1996, chez L'Harmattan (Paris), *Les Djons d'Haïti Tonma*.

NATIF-NATAL (fragment)

or en l'an 1985 il y aura
dans un village d'Haïti situé
près de la mer et des collines
une fillette inquiète appelée Mélanie
elle souffrira voyagera
reviendra
deviendra
la poétesse
la prêtresse
bien-aimée de son peuple
et puis à la fin sans légèreté
ni fierté
contera ceci
on n'a jamais rien tant aimé que cette mer
que cette plage que ce sable
que cette source froide

et cette multitude
d'amis égaux
rien autant que la maison natale
que le cimetière
on n'a jamais rien tant aimé que la mer
elle répète la même insulte
le même défi jusque sous les fenêtres
des mourants et des bébés
quand la pluie enveloppe les villages
du plus grand des éperviers
tu retiens ton souffle
rien n'est alors plus insupportable
pour nos populations
que ton silence
pour peur que dans l'ouragan sifflent les noms des camarades
nous voici devant toi
adolescents
surgis de la légende où l'on tranche la tête du soleil
tenu par les cheveux d'azur
rien autant que cet arbre marin
que la montagne coupée droite
avec quelle patience
par tes dents de sel mais
rien autant que cette pierre fidèle
au point de n'avoir pas attiré sur soi le tonnerre
pour le seul plaisir d'être témoin
de ce retour et sans avoir espéré cette joie
dont on va crier tout à l'heure
(...)
jetez de l'eau ma fille
jetez de l'eau trois fois
au pas des portes
pour tous tes ancêtres insultés

Chambeau NELSON

Chambeau Nelson, né en Haïti (? – 1880). Homme de lettres. L'histoire littéraire n'a retenu ni son nom ni son oeuvre. C'est Semexan Rouzier qui, dans *Le Nouvelliste* du 23 mai 1911, a rappelé pour la première fois son existence. Il est, avant Émile Roumer, l'ancêtre direct du Mulâtrisme Culturel.

AUX ZOMBIS¹

Quand vous irez dormir sous les assorossis,
Au cri lourd du coucou sous les verts bayahondes,
Vous vous demanderez : était-ce donc ainsi
Que nous devions mourir, nous, jaunes et griffonnes !
O Zombis !

À la brume du soir, lorsque dans les pingouins,
On entend murmurer l'essaim des maringouins,
Vous vous rappellerez la joyeuse bastringue
Où le farandoleur fendait dans votre dingue.
O Zombis !

À l'heure de midi, quand le vert mabouya
Sautille en frémissant sous le maribouya,
Vous entendrez des vers au milieu de la boue,
Traverser le bois sape pour mordre à votre joue,
O Zombis !

À l'heure où le Hougan caché dans son Houmfort
Dit : Azibloguidi, appelle l'Assotor,
Et rempli de l'esprit du Houanga fantastique
Au mangé-Marrassa fait inviter sa clique.
O Zombis !

À l'heure de minuit, lorsque le médcignin
Qu'au pays du soleil on nomme barachin,
S'incline tristement sur la tombe blanchie
Où chacun vient prier en posant sa bougie,
O Zombis !

Vous vous ressouviendrez du brillant bamboula
Où la peau du cabrit si souvent vous héla
Et du danseur Bozor aujourd'hui tout en larmes
Dont le coeur fit zip-zip à l'aspect de vos charmes !
O Zombis !

(in *Le Nouvelliste*, 23 mai 1911)

¹ Ce poème a été auparavant attribué à Liautaud Ethéart (voir *Panorama de la poésie haïtienne* de Carlos Saint-Louis et Maurice A. Lubin, 1950).

Émile OLLIVIER

Émile Ollivier, né à Port-au-Prince (Haïti) en 1940. Il a vécu à Montréal jusqu'à son décès dans cette même ville le 10 novembre 2002. Il a publié plusieurs romans et nouvelles notamment *Paysage de l'aveugle* (1972), *Mère-solitude* (1983), *La discorde aux cent voix* (1986), *Passages* (1991), *Les urnes scellées* (1995), *Mille eaux* (1999), *La brûlerie* (2005). Et pourtant Émile Ollivier a débuté dans l'écriture par la poésie. Son recueil de poèmes, *Au tuyau de l'oreille*, dédié à Marie-José Glémaud, reste encore inédit.

PAYSAGE DE L'AVEUGLE

(extraits)

Parmi les chênes, les peupliers et les mapous géants, la foule des grandes foires : sifflements, grondements, huées, hurrahs. Le charivari de la fête bat son plein : promenade des crânes fraîchement rasés, turgescence de seins nus, ronds sous le soleil, indécence de mamelles flasques protégées par des corsages aux teintes coruscantes, regards piégés, aiguille de bambou à travers la transparence des robes trop bavardes. Ah ! ce fou qui se prend pour un colonel à la retraite et sa moustache jaunie par le tabac de Virginie. Des corps s'enlacent pour la première fois, pour la dernière fois, ou tout simplement parce que l'amour est une chose merveilleuse. Une déesse vend des pamphlets et ramasse de l'argent pour combattre la tuberculose, la syphilis ou la lèpre. Tambours. Concerts de poêles, de chaudrons, de bouteilles vides. Crécelles. Des fleurs naturelles, des bouffées d'encens, des glaces, des boissons fraîches. Ils viennent du plus profond de l'île, de l'autre versant des montagnes. Des filles à belles grappes, des femmes enceintes de neuf mois ou de l'avant-veille, des enfants à la mamelle, des avortons, des rêves imprécis. Des sourires rosebonbon, des complicités d'œillade, des moues indélébiles.

.....

Salut nuit tropicale pleine de croassements de crapauds, de hurlements de cigales ! Salut tambour noctambule, pulsation lancinante de faim-vie ! Salut odeur de citronnelle, de jasmin et d'ilang-ilang ! Salut Caraïbe étoilée, ballottée par les vents ! Salut Antilles de la Grande Blessure ! Salut gorgée de rhum blanc, cocotiers et ululation de Malheurs. Salut femmes de Siam vêtues sous les tonnelles bancales des nostalgies crevées ! Salut fientes d'oiseaux clabaudeurs ! Salut Terre orpheline ! Ici, des hommes ont poussé jusqu'à un très haut point l'art et la science du mimétisme...

Anthony PHELPS

Anthony Phelps, né à Port-au-Prince (Haïti) le 25 août 1928. Il fit des études élémentaires et secondaires à l'institution Saint-Louis-de-Gonzague. Entre 1950 et 1953, il séjourna aux États-Unis et au Canada où il étudia la chimie, la céramique et la photographie. De retour en Haïti, il fonda en 1960, avec l'aide de quelques amis, le groupe Haïti Littéraire. Il fut également co-fondateur de la revue *Semences* (1961) et de la station Radio Cacique (1961), où il réalisa des émissions hebdomadaires de poésie et de théâtre. Il mit également sur pied et anima le groupe de comédiens "Prisme". Il avait publié entre-temps quatre plaquettes de poésie: *Rachat*, poème radiophonique réalisé en 1953 à Radio Canada, *Été* (1960), *Présence* (1961) et *Éclats de silence* (1962). En raison d'une vie culturelle et littéraire trop "chargée", mais surtout tendancieuse, il fit un bref séjour dans les geôles du président-à-vie. Forcé de quitter le pays, il s'établit à Montréal, en mai 1964, y fit du théâtre, du journalisme, se fit engager comme journaliste à Radio-Canada en 1966, puis fonda une petite entreprise spécialisée dans l'édition de poésie sur disques. Ses premiers poèmes publiés à Montréal parurent dans *Image et Verbe* (1966), recueil de collages d'Irène Chiasson. Il fit également paraître sous le sceau des Disques Coumbite quelques poèmes groupés sous le titre suggestif de *Mon pays que voici* (1966), de même que *Les araignées du soir* (1967). Puis vinrent ses *Points cardinaux* (1967) et *Mon pays que voici* suivi de *Les dits du fou-aux-cailloux* (1968), édité à Paris. Il produisit une pièce, *Le conditionnel*, publiée également à Montréal en 1968. Un langage sans heurt, qui va du conte (*Et moi je suis une île*, 1973) jusqu'à son premier roman (*Moins l'infini*, 1973) édité à Paris, puis traduit en espagnol (1975), en russe (1975) et en allemand (1976). Au cours de cette même année, les Éditions Nouvelle Optique firent paraître son *Mémoire en colin-maillard* (roman). Pour accomplir cet itinéraire fabuleux qu'il s'était proposé, il publiera coup sur coup: *Motifs pour le temps saisonnier* (poésie, 1976), *La bélière caraïbe* (poésie, Prix Casa de las Américas, 1980), *Même le soleil est nu* (poésie, 1983), *Haïti! Haïti!* (roman, 1985), en collaboration avec Gary Klang, *Orchidée nègre* (poésie, prix Casa de las Américas, 1987), puis *Les doubles quatrains mauves* (poésie, 1995), *Immobilie voyageuse de Picas et autres silences* (poésie, 2000), *Femme Amérique* (poésie, 2004), *Une phrase lente de violoncelles* (poésie, 2005), *La contrainte de l'inachevé* (roman, 2006), et finalement *Le mannequin* (nouvelles, 2009). Phelps travaille, à Côte-des-Neiges où il réside, à son cinquième roman, *Les chiffonniers de l'exil*. Il a été plusieurs fois boursier du Conseil des Arts du Canada et membre du jury des prix Casa de las Américas. Son roman *Un nègre spécial* qui devait pourtant paraître aux Éditions La Presse à Montréal a vu le jour sous un autre nom (*Mémoire en colin-maillard*).

IL ÉTAIT UNE FOIS UNE MAIN

Il était une fois une main
la main-qui-étreint
la main divine
la main qui reprenait ce qu'avait donné l'autre
il était une fois
une main qui effaçait les mots du décalogue
et toute la surface du papier
hantée du profil infernal
sur fond de lave et ciel de rets
libérait la vision de l'œil unique
les pitres d'eau sans nombril ni couture
surgissaient de la ouate
dotés de grâce et de laideur
des bras géants naissaient des radiolaires
levant toujours plus haut le ton de la plainte
préservez-nous de l'attraction du vide
et du soleil d'Hiroshima
soleil ma chair lépreuse
soleil mes sept bourgeons d'arc-en-ciel
soleil mon vénéneux
et le visage du nègre lynché sur les sommets du Sinaï
dix mille fois élu dix mille fois trahi
et le visage du nègre illuminé de l'intérieur
coulait en main de larme
toutes les échelles ne mènent pas à la femme
le prophète a gardé sa très ancienne soif
car il était une fois une main qui cherchait l'autre
pour s'y confondre s'y résorber
mais l'œil de Caïn dans l'orbite du mouton
veillait
ange exterminateur

(in *Image et Verbe*, 1966)

René PHILOCTÈTE

René Philoctète, jeune frère de Raymond, né à Jérémie (Haïti) le 16 novembre 1932. Il a fait partie du groupe Haïti Littéraire. Avec Jean-Claude Fignolé et Franck Etienne, il a créé le Spiralisme. René Philoctète enseigna les littératures française et haïtienne au Collège Jean Price-Mars qu'il dirigeait. Il a publié plusieurs recueils de poésie: *Saison des hommes* (1960), *Margha* (1961), *Les tambours du soleil* (1962), *Promesse* (1963), *Et Cætera* (1974), *Ces îles qui marchent* (1969, réédité en 1974 et en 1995), *Caraïbe* (1981), *Herbes folles* (1982) et *Ping-Pong politique* (1987). Trois de ses quatre romans ont vu le jour: *Le huitième jour* (1973, prix des Éditions de l'an 2000), *Le peuple des terres mêlées* (1989) et *Une saison de cigales* (1993). René Philoctète a également publié un recueil de nouvelles et récits: *Il faut des fois que les dieux meurent* (1992). Plusieurs de ses pièces de théâtre (*Rose morte*, 1962; *Boukman ou l'échappé des enfers*, 1963; *Les escargots*, 1965; *Monsieur de Vastey*, 1975) ont été représentées à Port-au-Prince. Il mourut dans l'après-midi du 17 juillet 1995 à l'âge de 63 ans. Son dernier roman, *Entre les saints des saints* (deux volumes), est encore inédit.

CES ÎLES QUI MARCHENT (fragment)

...

Salut Haïti buveuse de légendes pavillon à l'écoute de
la fête erzuléenne tes pas sonores tel un minerais
tu te déhanches
et dans le cercle de phosphore la tête dans les genoux
le cœur sur les lèvres
ballerine tu dances aux ailes de chandelle
puis comme une braise d'un coup allumée par une
main sorcière
tu lèches les étoiles

Belle ô mon beau mystère
Heureuse ô ma chasseresse à la panoplie ornée
de branches et de lumière
entends venir l'ondée comme un baiser longtemps voulu
ô belle comme un dimanche d'amoureux !

Des oiseaux de feu ont des ailes prises à

ton grand vertige
ô miroir où flamboie ton visage de chansons
et de pluies !
Des cloches de verre roulent sur les toits chantant
à tue-tête
ô musique où fleurit l'amour à la poussée des cœurs !

Tout un bonheur confié au peuple de géants
et tant de suaves symphonies à l'orée des cultures
où tremblent de vertes narines
Le temps noue ses secrets à l'avant-bras des tiges
tout de prodige ô mon pays
lorsque la vie fait sa ronde de veilleuse
de jour et de nuit !

Qu'il fait bon parmi les rues parmi le ciel parmi
les gens
et que l'air a le chant d'une colombe heureuse
de couvrir
Comme on se dit bonjour et que l'on se comprend !
On dirait qu'une verte promesse élargit les paupières
Il tourne dans les yeux d'étranges escaliers
que montent et descendent des anges
comme dans le livre de Jacob

Qu'il fait bon sentir la terre parmi l'odeur des
citronniers
voir un enfant lâcher un cerf-volant comme un don
au ciel bleu
ma femme sur sa jupe promener le printemps
et mon amour dans tout cela qui voudrait l'appriivoiser !

Je salue la terre mienne du geste large de la résurgence
et j'invite mes délires tous les mots libérés à lui crier
l'amour dont elle m'a nourri
Le ciel va craquer sous la ruée vert d'eau des étoiles Les
vierges qui circulent aux terrasses d'en haut ont vu le
signe et jeté le jasmin légendaire de leur sourire

Toute l'heure illuminée. Toute l'heure grave applaudit
au réveil de la crinière noble de la bête

longtemps assoupie
ô migration des plus fortes voix !
Horizons écartez-vous mercenaires des bleuités pour que
les peuples passent vos bornes
et viennent - Alléluia !
dans l'éclairage des jardins confondre les bannières
les chansons les baisers !
Un grand appel a traversé les nues pour que de toutes
façons les cœurs soient embrasés de la terre reconquise
Ô que ma voix libère son climat de colombes
et que l'homme démiurge en fasse son trésor personnel !

J'entends grandir cet âge que je ne puis définir tant la
majesté m'éblouit d'une beauté suprême
pousser des lèvres comme en mai partout des tiges
glorieuses
comme dessus les vagues se pavaner des flammes
Oh que marchent les couleurs ! Oh que ma poésie se taise
car la fête dépasse la magnificence de la prophétie.

Max Freesney PIERRE

Max Freesney Pierre, né le 1er Mars 1962 à Chantal, commune aux environs des Cayes (Haïti). Il a terminé ses études secondaires au Lycée Alexandre Pétion de Port-au-Prince. Il fut étudiant à l'ENARTS, une branche de l'Institut National Haïtien de la Culture et des Arts. En 1987, il part pour Miami où il fit des études en langues, en anthropologie culturelle, et en éducation. Actuellement, il enseigne à l'Université, s'occupe de ses trois enfants, et écrit. Poète, journaliste et éducateur, Max Freesney Pierre a publié trois recueils de poésie : *Tambours de la mêlée* (1994), *Fée Caraïbe* (1999) et *Soul Traveler* (2005). Le dernier recueil a été endossé par Maya Angelou, l'immense poétesse afro-américaine. Ses poèmes ont paru dans des revues comme Drumvoices Review, Asili The Journal of Multicultural HeartSpeak, et ont fait l'objet d'articles publiés dans Le Nouvelliste, Le Matin, la French Review et le Sun-Sentinel.

AMOUR

Amour comme une rivière de claire image
une longue journée pour la pureté
du corps de cette femme à la chevelure
immergée comme la pierre dans l'étang

L'homme a le cœur de métal à fondre
dans la flamme qui sort de la compassion
Le crépuscule accouchera la lune en arc
naître pour bêler dans l'horreur et l'angoisse

Arcs-en-ciel qui viennent de la musique
mélodrame des sons forts-faibles troublés
du cœur allumé des battements d'aquarelles
au printemps de la sève des bougainvilliers

L'homme détruit sa raison dans l'univers
il refuse de déposer sa vie en lui-même
soleil sur la ville à la hauteur de la mémoire
de chacun dans la baie de soi-même

Les vagues ne disent rien aujourd'hui
de la peine du sable en crue dans la gorge
de tous les maux qui donnent un goût de fiel
au bout de mes doigts brûlés d'amertume

Amour dans le cœur tel le soleil sur le port
d'un village en fièvre que je porte sur la tête
et qui m'écrase la carcasse et les rêves
de bâtir la cité notre part de bonheur

La brise calme pour un battement de cœur
la douleur qui marche vers le dégoût
vers le violent mystère d'outre-tombe
une corde attachée à la ceinture de tous

ÎLE NOUVELLE

Le harpon de sa voix
pour le phonème du chant
à bannir le sang brut
des chaînes serrées à ses pieds

Colonnes d'étoiles érigées
pour les cités éclatantes
de l'île illuminée
les yeux inondés de tendresse

De mes syllabes d'outre-mer
naît un long regard
des profondeurs de l'eau
où gît l'âme du totem

L'île a décodé le Paradis
qu'incarne « Langinen »
les mots rivière limpide
Eden de ses ruissellements

SON D'ESPÉRANCE

Ballade du passé
dispersée dans le corps
la corde des mots
pour l'espérance
qui claironne chaque matin
dans le vide de nos faux pas
Nous marchons rapidement
vers l'arc du défaitisme
vers l'inconnu cousu
La fatalité dans la peau
nous habite comme le sang
Nous sommes des muets
qui disent la souffrance
les mots impavides du néant
par les rapides de la flûte
que nous soufflons
pour l'abondance
de la sève nouvelle
et pour l'élan
du péan triomphal

Wesley RIGAUD

Wesley Rigaud, né à Saint-Marc (Haïti) en 1949. Il vit au Québec depuis 1970. Retraité à la suite d'un anévrisme de la moelle épinière (1978), il a commencé à écrire en 2005. Projet d'écriture, DÉSALTÉRANCES, sera bientôt publié.

HAÏTI

Mon restant d'île
Aux trois étés cardinaux
Mon pays
Mal aimé

De larmes et de cendres
De ronces et de sang
De tes mains meurtries
Tu m'as pétri
Tu m'as pétri
Tu m'as pétri

Et tu souffres... Et tu souffres
Et tu changes de sorciers
Comme tu changes
Les pansements de tes plaies
Qui pourtant
Ne guérissent jamais

Oasis de mes pérégrinations négrières
Apogée de mes cinquante-huit calvaires
Quelles couleurs
Quelles couleurs
Quelles couleurs n'ajouterais-je
À ma palette de mots
Pour te peindre
Mon amour
Cet amour que je traîne
Comme une croix

(Laval, septembre 2008)

LA VILLE D'OUÛ JE VIENS (à Jacques Roche)

Je viens d'une ville
Où ne mène
Nulle autoroute
Nul boulevard
Nulle rue
Pas même une ruelle

Je viens d'une ville
Gravats de mille tempêtes
Dont il n'a plu que haine
Misère
Souffrance
Et désespoir

Si vous cherchez ma ville
Elle est à mi-chemin
Entre l'indifférence des vagues
Et le mépris des regards
Elle est derrière les barricades
Elle est au fond des dépotoirs

Si vous cherchez ma ville
Suivez les chars d'assaut
Elle est au bout de leurs jumelles
Elle est la cible de leurs canons

Si vous cherchez ma ville
Ma ville sang
Ma ville sueur
Ma ville jetable
Ma ville
Énergie renouvelable
Ma ville bouc émissaire
Ma ville dommage collatéral

Si vous cherchez ma ville
Ma ville *rèstavèk* *
Ma ville *bònatoufè* *
Ma ville *lacharite tanprisouple* *
Ma ville *graslamizèrikòd* *
Ma ville ainsi-soit-il
Suivez mon regard
Ma ville est là-bas

Là-bas... Dans leurs comptes de banque
Dans le faste de leurs festins
Ma ville est dans le béton de leurs châteaux
Elle est dans le luisant de leurs planchers
Ma ville est au fond de leurs piscines
Elle est dans le moteur de leurs bagnoles

Si vous cherchez ma ville
Ma ville oubliée
Ma ville abandonnée
Ma ville méprisée
Ma ville muselée

Si vous cherchez ma ville
Ma ville assiégée
Ma ville occupée
Ma ville déchaussée
Ma ville analphabétisée (1)

Si vous cherchez ma ville
Ma ville saintanisée (2)
Ma ville trompée
Ma ville violée
Ma ville assassinée

Si vous cherchez ma ville
Ma ville détestée
Ma ville accusée
Ma ville condamnée
Ma ville... Coupable
De pauvreté
Suivez mes larmes
Ma ville est ici

Ici
Dans ce cœur qui aime encore
Ici
Où le soleil se terre
Ici
Où le mal-air suffoque

Ma ville est dans la cabane
Qui abrite mon chagrin
Elle est dans la marmite
Où étouffe ma faim

Ma ville est dans ce poing
D'où guette ma colère
Elle est dans ces haillons
Où somnole ma patience
Je viens d'une ville
Où ne mène
Nulle autoroute
Nul boulevard
Nulle rue
Pas même une ruelle

Et pourtant
C'est de ma ville
Que jaillira
L'étincelle de la révolte
C'est de ma ville
Que sonnera
Le lambi du ralliement

C'est de ma ville
Que partira
La caravane de la liberté

Car ma ville
N'est pas
Une ville bidon

* En créole dans le texte

1. Mot créé par l'auteur, désigne ceux qui sont contraints à l'ignorance.
2. Mot créé par l'auteur, inspiré d'un texte de Maurice Sixto (Ti Sentaniz).
Signifie : Maintenu dans la servitude, l'ignorance et la maltraitance.

(Laval, Mars 2006)

Jacques ROUMAIN

Jacques Roumain, né à Port-au-Prince (Haïti) le 4 juin 1907. Études classiques à Saint-Louis de Gonzague (Haïti) et en Suisse. Souché d'une famille bourgeoise, il établit par contre en Haïti, en 1934, le Parti Communiste Haïtien, fit de la prison et s'exila. De retour au pays en 1941, il fonda le Bureau d'Ethnologie de Port-au-Prince et prit une part très active au mouvement Indigéniste. De retour, malade, du Mexique, il est mort au pays en 1944. Jacques Roumain a publié: *La proie et l'ombre* (1930), *La montagne ensorcelée* (1931), *Les fantoches* (1931), *Gouverneurs de la rosée* (1944). Romancier célèbre (traduit en une trentaine de langues), il est également poète. Son recueil de poèmes, *Bois d'ébène* (1945), ainsi que le roman *Gouverneurs de la rosée*, ne parurent qu'après sa mort survenue le 18 août 1944.

SALES NÈGRES

Et bien voilà :
nous autres
les niggers
les sales nègres
nous n'acceptons plus
c'est simple
fini
d'être en Afrique
en Amérique
vos nègres
vos niggers
vos sales nègres
nous n'acceptons plus
ça vous étonne
de dire : oui missié
en cirant vos bottes
oui mon père
aux missionnaires blancs
oui maître
en récoltant pour vous
la canne à sucre
le café
le coton
l'arachide
en Afrique
en Amérique

en bon nègres
en pauvres nègres
en sales nègres
que nous étions
que nous ne serons plus.
Fini vous verrez bien
nos yes Sir
oui blanc
si Senor
et
garde à vous, tirailleur,
oui, mon Commandant,
quand on nous donnera l'ordre
de mitrailler nos frères Arabes
en Syrie
en Tunisie
au Maroc
et nos camarades blancs grévistes
crevant de faim
opprimés
spoliés
méprisés comme nous
les nègres
les niggers
les sales nègres

Trop tard
jusqu'au cœur des jungles infernales
retentira précipité le terrible bégaiement
télégraphique des tam-tams répétant infatigables
répétant
que les nègres
n'acceptent plus
d'être vos niggers
vos sales nègres
trop tard
car nous aurons surgi
des cavernes de voleurs des mines d'or du Congo
et du Sud-Afrique
trop tard il sera trop tard
pour empêcher dans les cotonneries de Louisiane
dans les Centrales sucrières des Antilles
la récolte de vengeance
des nègres

des niggers
des sales nègres
il sera trop tard je vous dis
car jusqu'aux tam-tams auront appris le langage
de l'Internationale
car nous aurons choisi notre jour
le jour des sales nègres
des sales indiens
des sales hindous
des sales indo-chinois
des sales arabes
des sales malais
des sales prolétaires
des sales juifs

Et nous voici debout
tous les damnés de la terre
tous les justiciers
marchant à l'assaut de vos casernes
et de vos banques
comme une forêt de torches funèbres
pour en finir
une
 fois
 pour
 toutes
avec ce monde
de nègres
de niggers
de sales nègres.

(Bois d'ébène)

Émile ROUMER

Émile Roumer, né à Jérémie (Haïti) le 5 février 1903. Études secondaires à l'Institution Saint-Louis de Gonzague et sa philosophie au Lycée Michelet à Paris. Attiré très tôt par la poésie (dès la septième), Émile Roumer publiera plus tard dans la célèbre revue parisienne, *Les Annales*. Après la France, le poète a également étudié en Angleterre (Manchester). En 1925, parurent ses *Poèmes d'Haïti et de France*. Il a plus tard publié: *Poèmes en vers* (1947), *Le Caïman étoilé* (1963), *Rosaire Couronne Sonnets* (1964), et des dizaines d'articles de réflexion parus surtout dans le quotidien *Panorama*. Directeur de la *Revue Indigène* (1927-1928), il la fonda en collaboration avec Normil G. Sylvain, Carl Brouard, Philippe Thoby-Marcelin et Jacques Roumain. Émile Roumer fut une figure légendaire de l'École Indigéniste. Il est décédé le 4 avril 1988, chez sa fille, à Francfort (Allemagne de l'Ouest) à l'âge de 85 ans.

MARABOUT DE MON COEUR...

Marabout de mon coeur aux seins de mandarine,
tu m'es plus savoureuse que crabe en aubergine.
Tu es un afiba dedans mon calalou,
le doumboueil de mon pois, mon thé de z'herbe à clou.
Tu es le boeuf salé dont mon coeur est la couane.
L'acassan au sirop qui coule en ma gargane.
Tu es un plat fumant, diondion avec du riz,
des akras croustillants et des thazars bien frits.
Ma fringale d'amour te suit où que tu ailles ;
Ta fesse est un bumba chargé de victuailles.

(Poèmes d'Haïti et de France)

PRENDS GARDE !

Prends garde ! J'ai le cœur changeant comme la mer
qui martèle mon nom de sa rumeur brutale.
Tel un signe mortel, grave, mon nom s'étale
et claque, flamme noire, aux souffles de la mer.

J'ai, minaudant, le rire ambigu du Peau-Rouge,
des amoureux subtils mais aptes aux combats;
l'areyos fleurit aux lèvres du samba,
ils me viennent, ces vers, d'un ancêtre Peau-Rouge.

Prends garde ! Exquisément tu te verses du thé
je te couvre des yeux, de ces yeux de pirate
dont mes pères voyaient Carthagène ou Surate,
les galions remplis de doublons et de thé.

Je suis le rejeton des «Hors la Loi» superbes
qui dormaient sur les ponts, roulés dans leurs cabans.
Les sinistres drapeaux attachés aux haubans
Flottaient sur le ciel morne en des frissons superbes.

Effleurant d'un baiser l'ambre de tes colliers
j'entends les corps tomber sous les arquebusades.
Les forbans étreignaient avec l'or des cruzades
les femmes se tordant au bruit de lourds colliers.

Je songe à Saint-Domingue où rugissent les flots,
Je ne sais si vraiment je t'aime; des pensées
frémissent sous l'ardeur d'ancestrales poussées
qui viennent de mon cœur changeant comme les flots.

Prends garde ! Sur Paris palpitent les étoiles,
tu portes mon amour étrange dans tes yeux
tandis que, t'oubliant je regarde, anxieux,
les vaisseaux démâtés dans la paix des étoiles.

(Poème d'Haïti et de France)

ISABELLA

Zémi cruel, aux mains de pourpre, ô Sagittaire,
ton visage impassible au crépuscule d'or
s'adresse, énigmatique, au ciel qui s'indiffère.

Ton visage impassible au crépuscule d'or,
la lagune émeraude où fume l'eau croupie
devant que l'horizon engouffre un soleil mort.

La lagune émeraude où fume l'eau croupie...
Oh ! la Ville si blanche aux tragiques couchants ;
et l'orgie et le sang et le viol impie.

Oh ! la Ville si blanche aux tragiques couchants :
dans l'air d'angoisse une cloche sonne pour vêpres
plus de bugles et de tambours battant aux champs.

Dans l'air d'angoisse une cloche sonne pour vêpres
et tinte comme un glas dans la morne cité
où pourrissent des cadavres mangés de lèpres.

Et tinte comme un glas dans la morne cité...
Sur des agonisants l'ombre des lauriers-roses ;
les manguiers sont en fleurs dans l'enclos déserté.

Sur des agonisants l'ombre des lauriers-roses
et des manguiers aux fruits gonflés comme des seins ;
des soldats gangrenés contre les portes closes.

Et les manguiers aux fruits gonflés comme des seins
balancent des pendus dans la brise légère.
Et tu souris comme bruissent des essaims,

Zémi cruel, aux mains de pourpre, O Sagittaire.

(Ibid)

Clément Magloire SAINT-AUDE

Clément Magloire Saint-Aude, né à Port-au-Prince (Haïti) le 2 avril 1912. Il est le fils légitime de feu Clément Magloire, fondateur du journal *Le Matin*, et le demi-frère (aîné) de Frank Magloire, l'actuel directeur du quotidien *Le Matin*. Saint-Aude a publié trois recueils de poèmes: *Dialogue de mes lampes* (1941), *Tabou* (1941), *Déchu* (1956). Il a également écrit un roman: *Parias* (1949) et deux récits: *Ombres et reflets* (1952) et *Veillée* (1956). Une rétrospective de ses œuvres poétiques (60 pages) parut en France, en 1970, aux Éditions Première Personne avec des illustrations de Wifredo Lam, Hervé Télémaque et Jorge Camacho. Une autre rétrospective de ses œuvres complètes parut en 1998 chez Jean-Michel Place à Paris. Plusieurs études académiques ont été consacrées à l'œuvre du poète et, en 1988, le Prix Deschamps, à titre posthume, lui a été décerné. Il est mort le 28 mai 1971.

POÈME

pour Lorimer Denis

Hors des dieux las de la sarabande
Le repos blasé qui lénifie le décor

Voici l'offrande des colliers, morne fandango.
Et le vide des phrases fatiguées, ô voyageur vague !

Qu'avons-nous fait des ans, compagnons muets,
Et des retours et des soleils condamnés ?

LES ANGOISSES

I

Une cité morte où, fleurs de l'éprouvante,
Des hommes sages s'agenouillent.
Tous les stades de vie sont en moi,
Hymne nécessaire, ou digne de ma haine ?

Toute ma pitié secrète, et muette, et vaste.
Et ce chant du profane aux mains jointes.
Or, les guides s'éloignent et leurs doigts sans bagues
Ont recherché l'eau des temples du Barbare,
Martyrs des âges futurs, ou amis des sables,
Vieillis au seuil des mondes.

II

Qu'ont dit les femmes condamnées hors du mirage ?
Non la parole qui blesse, Mais l'hymne qui rompt les liens.
Les autels sont dressés où la chair des parjures
Recevra le baiser fraternel de l'inconnu

Alors le seigneur-messager contera
La grimace des accueils.
Non la vaine palabre,
Ni le Désespoir qui mord son mouchoir.

III

Sur la route monotone, et solitaire, et nue,
La femme en bandeaux recherche son messenger.

Son chien insulte les dieux du Silence
Et aussi toutes les bêtes gorgées de sang.

Car les désirs hurlaient un chant sauvage
Contre les flancs de ta sombre douleur, Methsabé

Qu'avez-vous fait des impudeurs
Des refus et des sommeils salvateurs ?

VIDE

De mon émoi aux phrases,
Mon mouchoir pour mes lampes.

Recroquevillé dans mes yeux effacées.
La peine le poème hormis les causes.

Limité aux revers sans repos,
Edith blanche ma face moi-même.

Rassasiant mes yeux
Du convoi de mes yeux ressuscités...

(Dialogue de mes lampes)

LARME

Sans dieux livide fragile cœur,
Tranquille souple veilleur en cinq langues.

Purifié, bas, sur ma clé.

Au dormeur de face sans visage,
Glacé néant par les fenêtres
Et seul sur ma gorge

Cendres de peau aveugle en éternité

(Ibid)

REFLETS

Lié, mince, aux relents de rien sur ma cravate,
Mou comme l'inconnu et sur le chemin.

Lamentations aux crachats des morts.

Au port négligent adossé pour parler,
Hors de mes manches,
Comme un Arabe.

L'extase le deuil la luxure
Au gras des glas des râles.

Au frisson des dentelles, mon bel émoi
Au froid des lampes froides.

Douces gelées les Magdeleines,
Menthe des lampes boutonnées.

(Ibid)

DIMANCHE

A l'horizon des fièvres
Pour la voix au bal du poète

Le poète, chat lugubre, au rire de chat.

Le cœur, léché, fêlé par les veilles.

Dites aux litanies délacées Edith
Le lieu le buste au gré de mon reflet.

Cloué, incomplet aux éventails

Dans ma douceur more.

Torpeur dans mon sang déganté sans amour.

Après-midi dénués à tire-d'aile

Je descends, indécis, sans indices,
Feutré, ouaté, loué, au ras des pôles...

(Ibid)

PAIX

Mon coude en un envol de biais,

Aligné,
Recherchant mes yeux, pieuses transparences.

Mes doigts en échelle de pluie de lin,
Plein de moi, et crochu dans mon cube.

Si pardon
Pour le beau halo de mes paupières,
Je glisse, je descends, je m'enlise
Dans la laine de mon coma
Bon comme le lait de la sieste

Rien n'est moi,
Hormis mes orbites en ogive,
Et mon col d'ange d'image
Comme mes yeux farcis froids de soie.

Nier, retourner
Les plis de ma soif de Peul,
Cavalier de tulle d'os de glace,
Visiteur en guide ovale de nuit,
Et
En habits de gala de lord sans crâne...

(Ibid)

Henry SAINT-FLEUR

Henry Saint-Fleur, poète, vit à Montréal.

11 SEPTEMBRE ...

11 septembre, disent-ils
Une image mille maux
Mille mots dits mille bégaiements
Milles maures mille silences

11 septembre, dira-t-on
Mi-endeuillé mi-joyeux
Le temps a découpé une lampe imaginaire

Ce 11 septembre,
« Je me suis rencontré ce jour-la,
Jour de ma mort et ombre de ma naissance »
J'ai martelé, exergue hors champ dans ma tête
Cette pensée si fort que j'en eus le vertige
Le présent simule souffle du passé l'avenir en deuil.
Les événements des dernières vies, cri millénaire,
traversent mes yeux de mémoire de la même façon qu'au théâtre.
Avec autant de répétition
J'ai vu et revu cette scène
Je ne l'ai point corrigée.
J'ai pris le téléphone, ai composé un numéro
que moi et moi seul connaît.
Sans préoccupation aucune pour l'autre voix ;
J'ai récité un discours interminable sur la séduction.
La séduction est toujours réalisée dans l'anonymat. Le temps d'une rencontre, le temps
d'atteindre la confluence.

J'ai repris le téléphone. Mes doigts ont touché le cadran et ont posé exactement les mêmes gestes
d'il y a dix secondes.
Rien ne fut laissé au hasard.

L'appareil, habitué à ces mains douces aux ongles des doigts trop longues, a bruité avec la même régularité que mon souffle après une nuit d'amour inachevé et insatisfait.
Toujours à cette même voix, j'ai parlé d'incantation, du moment privilégié où le cœur fait la moue,
le corps suit dès lors que la parole jouit.
J'ai déposé le téléphone et j'ai ri.
D'un rire tellement rempli d'écho que j'encense le vertige.

II

La lumière du matin traverse l'immensité de la chambre de sa fenêtre et est venue caresser son visage, ses lèvres et puis, toute son âme.
Elle glisse doucement son slip et à deux,
Raccourci de l'index de leurs effluves, caressent son membre.
Tranquillement, sa main droite réalise le pas à pas
Alternance de ses tympanes vers la jouissance.
Elle, cette voix non encore décrite par sa propre volonté,
remplace le soleil et s'impose sur son corps.
Il se plie à ses désirs.
Il implore qu'elle lui fasse jouir une dernière fois et après . . .

Après, ce sera fini pour de bon.
Elle ne sera plus cet ange retrouvé. Elle sera oublié.
Sa vie avec elle, sa vie avec lui, leur vie à eux ne sera plus.
Sa main est fatiguée, son ancre a mal. La lumière frappe de plein fouet. Il voudrait tant jouir
pour se débarrasser d'ails. Il abandonne.
Il contemple ce phare épuisé et strié par tant de va-et-vient inutiles.
Étendu sur ce lit qui connaît tous ses secrets
dans les moindres recoins, il ouvre les yeux, enfin.
Le soleil est toujours là, plus brûlant et elle,
elle est partie se reposer dans ce coin de sa tempe d'eau.
Il demeure sourd à la sonnerie du téléphone.
Il referme les yeux si fort qu'on jurerait qu'il fasse nuit.

III

Moi, locataire du béton, j'attends la neige de l'indépendance depuis la nuit des longues pluies.
Mes rugissements anonymes traversent le pont de nuage à l'aube d'un papillon de métal.
La terre tourne et danse au crépuscule de mes pensées mi-joyeuse mi-endeuillée.
Mes pas retrouvés à rebours de mon regard décousu
habillent ma chemise de poussière,
je chausse gencives d'antan le dimanche de mon souffle.

Inaltérable.

IV

Ce 11 septembre, jour comme nul autre.
Une lampe imaginaire fut égarée.

V

Survivre
Dans ce triomphe rasant d'une givre béante
Assommant
La plaie d'un amour fictif
M'irrite

Une larme sèche
Me tord les os :
Mécanisme fatal d'une caresse
Partie explorer le puits délétible divin

J'ai invité mes rêves à me suivre
Vers le tiroir de l'appui

J'ai volé
la mystique d'une poésie contiguë
En criant mort à moi-même
Pour découvrir
Que mon ombre vivait
Et
Qu'elle m'écrivait
Dans un roman à résonance
Moi, irradié de profondeur

Ce 11 septembre, jour comme tout autre.

(Transhumance)

DES MOTS ET DES CHIENS,
pour ne rien dire comme à l'accoutumée ...

Les mille et une palpitations,
Tambour battant l'ombre profilée de ma ville
Hantent le toit de ta nuque ;
Remplissent de mots la page criarde de mes cils.

Tes hanches de gratte-ciel
Zéro lune, mi-miel mais à temps partagé
Ensorcèlent la mie de mes lanternes de toile.

Voilà
Que je suis nu devant vous
Crucifié à chaux par le titre caché de ma vie.

Vie de rats et d'équinoxe
Où s'évapore au gré de mes paupières
Le labyrinthe de mes habitudes.

Me voici à nu devant vous,
Dis-je ;
Respirant l'arôme du bitume
Assis entre le café d'un ciel bleu
et le miroir d'un rendez-vous raté.

Taisez-vous !!!
Le silence vous parle.

Cratère de maux à la dérive
de mes pensées inédites,
Classées pêle-mêle dans le tiroir
de mes rizières éphémères
J'étuve chaque grain de sable,
Chaque pellicule de mon tympan
À la recherche de l'ultime voie.

Décidément, entre Dieu et moi,
Il y a une herbe qui taille ses ciseaux de feu
Dans la baignoire de mes dérisions.
Hécatombe d'eau à la lisière de mammaire
D'où jaillit le jeu des échecs vifs
À la manière de qui perd ... gagne.

Le naufrage de mon coeur sonne six fois,
Coup sur coup,
Annonçant que l'aube du printemps précédera,
Cette fois-ci,
L'aurore de mes réjouissances.

Dorénavant,
Le millénaire crépitement du feu
Désaltèrera ma conscience,
Marquée au sceau de la pénombre.

Vient ensuite, la danse interminable de la résignation,
Laquelle jadis, ameuta le troupeau.

Vive le coude à coude martelé au millimètre près,
L'espoir n'a pas d'oreilles,
Ni insouciant gauche,
Ni consciencieuse droite,
Sauf qu'entre les deux,
Je hurle l'empressement des mots
À décrier la clé feuillue de l'agrément ;
Je hurle l'empressement des mots
À décrier l'arnaque mythique de tes hanches.

Ta moue, mille fois revisitée
Au périptère de ma mémoire soutenue
par la délivrance du chemin de ta vie parsemée
de multiples renaissances.

Toi, dont la page rouge vif
De tes lèvres
Inonde de maux luminescents
Le vin de mes cendres ;
Danse incandescence dense
Dans le creux de ma vie.

Désormais,
L'incontinence de ma mémoire
Engrange peu à peu
La nappe de mes émotions.

Depuis,
J'invente,
Liminaire mobilité du feu ;
Le cercle du cerceau de béton de mon histoire,
Sans lanières, ni fouet ni folie.

J'accorde les notes de mes os d'écrin
Au son lascif de ton regard scellé au trombone infusé de marbre.

Je liquide dos à dos les mots gommés
de mon passé à venir dans les limbes du désespoir.

J'écris,
Côté intime de mes tempes,
Le dire de mes lunettes d'aube.

J'écris aussi la douleur,
Chuchotant la dictée sourde de mon coude à dos
À chaque copulation.

Conformité de l'encre à ma langue de nylon,
Prise dans le garrot de mon miroir de papier
Laissé à nu comme à l'accoutumée dans le fin fond de mon enfance.

J'habille la voûte caverneuse de mes dix doigts
jusqu'au nombril de ma chambre
ouverte à l'enneigement tardif de tes reins,
encensés par la confluence vertigineuse de ton absence.

J'habite la hantise de mes chants d'amour,
Hantise du lieu qui habite le côté avare du fil de tes hanches
Chargées à bloc lors du carême onctueux
De l'enfant que je suis et que je deviendrai.

Je suis le baptême de ma plénitude
À mille lieux de mes talons de boue,
Entourés d'idylles laconiques sur les changements passés et présents
Du parcours de mes mots rescapés par l'ancre.

Ode à la félicité du millésime cri de mes années animées
Par de flocons insidieux soufflés par ton index
Chagriné à perte de vue.

Le café du matin bitume blanc comme neige
La banquise acrylique du parquet aquilin
Dont tes kilomètres et des poussières de gémissements
Encerclent oeil pour oeil le ciel ardent
De la page inédite de mon poème.

Je vois entendre clopin-clopat
Le chariot de mes malheurs amenant avec lui son lot de sourires
Et de bonheur liés à la vendange de mon sang.

Toi, ma ville,
Maintes fois arpentées en quadrille et en croix,
Maintes fois souillées par nos pas bigarrés,
Maintes fois rêvées jusqu'à l'enlèvement
Maintes fois détestées et aimées
Maintes fois caressées par des mots et des chiens,
Pour ne rien dire comme à l'accoutumée.

Gary SAINT-GERMAIN

Gary Saint-Germain, né à Port-au-Prince (Haïti) le 6 novembre 1956. Il fit, dans cette ville, des études à l'Académie des Beaux-arts, et participa aux mouvements du groupe Les Différentialistes. Exposait ses premières toiles en 1975. Émigré au Québec en janvier 1976. N'a pas encore publié ses *Nœuds Coulants* (poésie).

D'UNE PETITE VOIX

Le poète déchira son enfer
Et son verbe s'illumina...

Le poète déchira son enfer
Et son vide s'illumina.
Sa parole circula à l'intérieur de son absence,
Son silence claqua entre les entrailles de l'oubli.

Mais malgré lui, il examina son corps. Ah! ce corps lâché
en parcelles incandescentes, aux membres figés dans le geste
pour l'accomplissement d'un rituel de signes.

Entre les parois du crâne,
Une lampe percée d'obscurité ressemblait à un feu d'artifice
Puis son enfer se transforma en espace inoccupé comme une
luminosité diffuse
Et il n'y avait plus de feu. Il n'y avait plus de feu.

L'air s'était immobilisé dans le souffle d'un cri,
Dans un effort de vociférer une sensation déjà morte.

Les mots, un à un se retirèrent dans l'antichambre de la mémoire,
ils ne laissèrent que leur apparence,
la charpente d'un sens déjà perdu,
ils ne laissèrent qu'une volonté de dire
Une envie mordante de chercher ce qui fût et qui n'est plus,
C'est-à-dire le pourquoi du sens.

Le poète déchira son enfer
Et son vide s'illumina

Sa parole circula à l'intérieur de son absence,
Son verbe claqua entre les entrailles de l'oubli.

L'air s'était immobilisé dans le souffle d'un cri.

(Les nœuds coulants)

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

L'heure cinétique
Cascade dans le bruit sec
Du mouvement de l'horloge centrale
Cœur à cœur sans nos masques
Cieux contre cieus sans nos casques

Un jour tu m'as dit
 Qu'importe l'heure?
J'étais à tes côtés
Toi, tu étais en moi
Et pour une nième fois
J'ai entendu des cloches
Sans écho dans ta voix

(Ibid)

CHASSÉ-CROISÉ

Les pentes lisses s'unissaient
Au jour des voiles

Chassé-croisé,
Les pentes s'unissaient
Au jour des voiles brûlées
Voiles et étoiles de mers

Les pentes lentes
Incrustées dans l'air vide
Où le son était sourd

(Ibid)

REPÈRES

Grand nénuphar de la mort
Son excellence le hibou naissant
Hyper alternateur honoris causa

Sans masque à gaz...
Métropolis aux ailes d'oiseaux mécaniquement pudiques
Aux yeux trous noirs sans fond

(Ibid)

DÉFIANT LE SILENCE POUR ENGENDRER L'ESPACE

La beauté est sûrement cette femme que je n'ai pas connue
Morte isolée sans sa convulsion fantasque
Mais que tout le monde appelait la folle

L'autre, le vide insondable
Et pourtant image balise
Corps linceul
Éclatements
Court-circuit du désir

Les autres, trains crispés
Assoiffés de rage
Rives sonores glissées à l'improviste
Dans les coulisses de ma voix

(Ibid)

Lenous SUPRICE

Lenous Suprice, né à Fond- des- blancs (Haïti) le 17 octobre 1955. Il vit à Montréal depuis 1976. A publié les recueils de poèmes suivants : *Révérant* (1990), *Bwamitan* (1993), *Faits divers* (1994), *Pages triangulaires* (1994), *En enjambant le vent* (1997), *L'île en pages* (1998), *Rouge cueillaison* (2000), *Fictive Andalouse en ma mémoire* (2006) et *Pawoli* (2003).

AUX ABORDS DES VENTS

à Rosemay Eustache

Alors qu'une bourrasque s'est cassée dans notre branche l'abattant
des routes folles nous traversent dès l'aube
au plus fort d'un tocsin dans l'entendement
sans notre petite chanson en présence la plus vive
à travers les coloris en berne d'un flamboyant.

Et nous nous apercevons bien loin d'elle
au plus profond d'une plainte
ou même d'une complainte à l'extrême jouée
en dent de scie
avec les fausses notes d'un vieux piano de chagrin
par de funestes musiciens malgré nous.

Mais il y aura une nouvelle senteur à peindre
dans nos chaumières
pour amoindrir le vacarme de l'absence
d'autres voiles à inventer dès l'aurore
à l'intérieur de nos petits bateaux
et tant de vents à sculpter pour leurs mouvements
loin de la brume ou du déséquilibre.

Il y aura des villes sans fracas à ouvrir dans nos raisons
d'autres occasions de bonheur malgré tout à imaginer
petit train par petit train
en pourchassant tous les fantômes qui nous heurtent maintenant
et tant de voies sereines par l'entraîn à rétablir
pour une réanimation des wagons de tendresse vers l'intime.

(*Polyphonie*, inédit)

TOUT TON PARFUM S'ANIME ENCORE

Ta rivière a brûlé sa robe de marécage
et vendu les cendres en débarras
pour une plus neuve
au boulevard des occasions insolites.

Il y a un an
souvenir
aujourd'hui de plus en plus
ton passage
il y a un an
tout ton parfum s'anime encore
comme si...

Mise en train
à nouveau
de ce qui nous animait autrefois
septembre revient tout en douceur
juché sur 13 juments en vol
avec 6002 souvenirs bien comptés.

À l'autre bout du quai
ta voix cherche encore
dans la soeur du silence
une nuit fardée d'étoiles
pour me proposer quelque chose d'inavouable
entre le parcours de mon fleuve et une courte joie.

Laisse-moi vérifier ma portance imprécise
avant ton intérimaire atterrissage.

Deux ou trois ruisseaux t'appartenant
sont passés sous le pont de ma soif
sans trop s'attarder.

Ton vent porte encore mes feuilles à l'encolure
et j'ai tant besoin d'ombrage pour calmer un vain enchantement...
désabusé.

Il y a beaucoup plus d'horloges de basse-cour que ça
qui ont chanté des heures et des heures

dans les replis de ton aube.

L'été aura-t-il d'autres teintes que les anciennes averses
à peindre dans nos heures?

Magiques lectrices des grimoires du bonheur
tes îles
débarrassées de leurs chapeaux de reine
m'ouvraient le passage de leurs eaux silencieuses.

Incommensurable
le virage que prenait ma barque
dans ta houle de marée haute.

Par de longues enjambées
l'une des bêtes de la crainte se fracassait
dans le grand rire de tes yeux libertaires.

Je me mets à revivre les parfums
le printemps
l'été
parfois l'automne
un peu moins souvent l'hiver
après les adieux de tes somptueux oiseaux
devant le seuil d'un non-retour
à l'ensemencement de mon champ.

J'ai la vue longue des sillons
comme repères
pour retracer tes pas perdus dans le lointain.

Dors-tu toujours avec ton insolence
seul oreiller pour recueillir tes chutes
quand tout autour de toi s'affirme
par la fuite simple
hors de tes attentes grandioses?

À présent
je dis
au diable le plaisir devant l'insensé
vive les scies de l'impatience
pour rendre aux bois de tes tempêtes
tous leurs méfaits sur le champ
en la règle laide des coups de pas
au bas des reins.

(Payse imaginaire, inédit)

Elsie SURÉNA

Elsie Suréna, née en 1956 à Port-au-Prince (Haïti). Elle compte plusieurs expositions (photographie) et publications à son actif dont des recueils de poésie : *Mémoires pour Soirs de Fine Pluie* (2002), *Confidences des Nuits de la Treizième Lune* (2003), *Lanmou se flè sezon* (2011). Certains de ses textes écrits/traduits en anglais, espagnol, portugais et japonais, figurent dans plusieurs revues ou anthologies. Son avant-dernier ouvrage, *Tardives et Sauvages*, parut en 2009 chez Rivarti (New York). Elle a remporté le prix Belleville Galaxie au 5e Concours international MARCO POLO de Haïku en 2009.

ANGÉLUS DU SOIR

Au bout du jour
Le son gris
D'une cloche
Teinte le silence
De regrets

DOLCE VITA

Le soc
De ta charrue
Lentement sillonne
Mon humide parcelle
Douceur inattendue
Des pluies d'octobre
Sur Port-Salut

LONG VOYAGE

« Fais-moi mal »
L'océan d'une phrase
Où larguer nos désirs insoumis
Sans boussole

RETOUR D'EXIL

Sitôt la porte refermée
Je me jette contre toi
Nos lèvres se heurtent, se happent
S'agrippent et s'obstinent
Certaines déjà de se reperdre
Jusqu'à la prochaine fois
Survivants de l'absence
Nos corps trouvent ancrage
En territoire mi inconnu mi familier
Que nos mains arpentent sans fin
Étonnées du miracle sans cesse renouvelé
De ce désir brut et rebelle
Qui dénonce l'exil au quotidien
Des amants séparés

ABSENCE

Insondable
Désert sans manne
A traverser jour et nuit
Avec l'espoir de ton retour
Comme seul viatique

FANTASME DE HOUNSI

T'accueillir
Encore dans mon lit
Aux blancs draps
Embaumés de fwobazen
Et en faire un temple
A ta dévotion

RETOUR À CAMP-PERRIN

à Enedland

Je n'en n'ai pas dormi de la nuit : je pars pour Camp-Perrin. Interminable coulée des heures au bureau ce vendredi, les yeux aimantés par l'horloge. Ouf ! Quatre heures, je laisse Torbeck.

Partout le bruit
Les mots orduriers du Carnaval
Trouver des boutures

Première escale, Les Cayes. Quelques petits achats au cas où, surtout des bocaux de noix grillées de St Jean et aussi deux barres de chocolat : yes, je suis en congé !

Tout là-haut, là-bas
Képi de nuage pour la montagne
Odeur de beignets

On repart. Petite vexation de la vie : celui qui me voit ne m'a pas reconnue alors qu'il fréquentait notre maison quand j'avais dix-douze ans. Je lui mentionne les amis communs, surtout mon cousin Jab dont il fut le condisciple au Petit Séminaire de Mazenod où il doit me déposer. Enfin, une lueur différente dans ses yeux : « Ah oui, les deux sœurs ! ». La conversation s'installe pour de bon.

Depuis l'enfance
Rêve de séjour à Mazenod
Braiments répétés

Il faut remettre une commission à Déxia. Je m'informe d'une amie habitant le coin. « Il n'y a personne à la maison », me répond son jeune frère. « Et toi, t'es pas une personne ? » Grand sourire aux petites dents pointues. D'où nous vient cette manie de répondre « personne » en pareille situation ?

Lago d'oiseaux
Rouge débauche de poinsettia
Se sentir bien

Nous croisons une bande carnavalesque à Laborde, drapeaux en tête et musiciens au milieu. Il faut ralentir et attendre que les fêtards se rangent d'un seul côté de la route. Chacun ses plaisirs, moi je vais à Mazenod !

Lumière rasante
Un ouanga-nèguese siphonne
Une fleur de liane

Une fois de plus, je me trompe sur l'emplacement de l'étang Lachaux. C'est bien plus loin que Sovo, aux environs de Carrefour Lamartinière, une petite entrée sur la droite avec un bras de canal à traverser.

Chassé d'une maison
Un chien noir se gratte le cou
Bambous de rara

Au passage, j'ai une pensée reconnaissante pour mon hôtel préféré à Lévy. En effet, si j'avais pu réserver à l'Auberge de la Distribution, je n'aurais peut-être jamais su qu'on hébergeait des visiteurs à Mazonod. Moralité : bénissons les contrariétés.

Tresses cordonnets
D'une jeune fille vue de dos
Deux cabris se suivent

J'arrive au Bas-Camp sans tout à fait m'y retrouver ; j'ai l'impression d'être en plein lit de la Ravine du Sud. Par bonheur, ça change tout de suite au Pied-Camp. Nous pénétrons en territoire de fraîcheur grâce à la verdure et au plus que centenaire Canal d'Avezac.

Haies d'hibiscus rouges
Sucrins, orangers et manguiers touffus
Gratuité du luxe !

Nous atteignons Haut-Camp où plein de souvenirs m'accueillent. La bibliothèque des Sœurs dont j'ai lu tant de romans sans jamais y mettre les pieds, la pelouse de chez Manmite Alfred où j'ai exercé mes premières touches de volley, le grand manguiers de chez Mme Gabriel. Surtout, la galerie où les garçons secouaient à longueur d'été la calebasse du bingo, le petit cimetière sans morts de notre cour à l'entrée de Jonc-Champlois, les sérénades parfois interrompues par nos parents et mes premières amours... J'avais treize ans, lui dix-neuf.

Une femme court
En se soutenant les seins
Peur qu'ils ne tombent ?

Du coup, je crois revoir Mademoiselle Vanette au « balcon fleuri » comme diraient les Belges. Nous nous demandions toutes, à l'époque, où elle achetait son soutien-gorge, vu sa volumineuse poitrine. Paix à son âme !
Près du Calvaire, je repère la maison d'une vieille connaissance. « Il n'est pas chez lui à cette heure », m'apprend-t-on. Eh bien oui, on est en province : tous savent tout de tous.

Mains dans les poches
Un homme à lunettes se presse
Fraîche odeur de lotion

Bouette a bien changé aussi. Chez Anèze, c'était avant ou après cette zone ? Ah ! Ses tablettes lacolle ! De vrais péchés mignons au sirop. Je cédaï souvent à la tentation, sans remords. Et recommençais de suite, en me léchant les doigts.

Ciel soudain gris
Abat-jour de toiles d'araignées
Au lampadaire

Enfin, je vois se profiler la verte barrière métallique si espérée. Je ne peux encore croire à la chance de séjourner dans ce qui me semblait le saint des saints réservé aux élus de l'autre sexe dont Jab et ses condisciples. Comme je les ai enviés !
Au niveau de la chapelle de pierres grises, nous tournons à droite. Elle me fait soudain penser à celle de Harvard qu'on dépasse vers Prentice Hall, je crois. Pourquoi ? Mon subconscient fait encore des siennes...

Socle de galets
Pour statue en robe rouge et blanche
Eugène de Mazenod !

Toujours incrédule, je me tiens debout à côté de la jeep, attendant une invitation à entrer au Centre d'Accueil Siloé. Mes yeux font le tour et je me souviens...

Bougainvillier surprise
Sur ce terrain de foot de Mazenod
Un but me fut dédié...

Pas de doute, je peux rester. Une chambre m'attend, telle que je la souhaitais : au milieu de la végétation, doté d'un bureau et d'une monacale tranquillité.

Visite de la chambre
Tiens, j'hérite d'une savonnette
Appeler ma mère

Au souper, je suis conquise dès la première cuillerée par le velouté du potage de malanga. Encore un peu, je redeviens catholique pratiquante ! Une promenade sur la cour s'impose d'elle-même après le gratifiant repas.
Une rumeur se précise. Bien sûr, un groupe à pied reprenant à cœur joie un refrain grivois, comme d'habitude pendant les jours gras. Mes oreilles en récent mal de chasteté, jugent l'amusement. Païen. Influence du milieu...

Frangipanier
Aux longues branches toute nues
Concert de criquets

Petite surprise, le nom se prononce « Mazno » par les prêtres Oblats. N'empêche, je continuerai à dire « Maznôd » comme les gens des environs. Désolée, Saint Eugène, évangéliser les pauvres, ce n'est pas sans risques. Une victoire quand même pour le patron des lieux : je me vois très bien terminer mes jours ici : salut assuré, non ? Je vieillis mal, il me semble.

Amas de feuilles sèches
Tôle patinée du noviciat
Alléluia en chœur

Au retour vers ma chambre, je croise deux résidents. Personne ne me pose de question. C'est officiel, je loge à Mazenod ! Respirations profondes.

Sur ma porte à peine
Entrebâillée, un anolis vert
Première visite

Cinq jours, rien que pour écrire. Jeudi arrivera de toute façon trop tôt. En profiter au maximum.
Place au carnaval des mots !

Zigzags de lucioles
Stylo et page blanche m'invitent
J'éteins mon portable

Philippe THOBY-MARCELIN

Philippe Thoby-Marcelin, né à Port-au-Prince (Haïti) le 11 décembre 1904. Il fit ses études au Petit Séminaire Collège Saint-Martial et à l'École de Droit de Port-au-Prince. Il voyagea en France et à Cuba, et vécut aux États-unis (1948-1975) où il mourut le 13 août 1975 à Syracuse. Il fut l'un des fondateurs de *La Nouvelle Ronde* et de la *Revue Indigène*. Philippe Thoby-Marcelin a publié plusieurs recueils de poèmes : *La négresse adolescence* (1932), *Dialogue avec la femme endormie* (1941), *Lago-Lago* (1943), *À fonds perdu* (1953); et, en collaboration avec son frère Pierre Thoby-Marcelin, les romans suivants : *Canapé vert* (1942), *La bête de Musseau* (1946), *Le crayon de Dieu* (1952), *Contes et légendes d'Haïti* (1967). Le premier roman du duo, *Canapé vert*, avait obtenu en 1943 le grand Prix du Roman Panaméricain.

AUTORITÉ DE LA CHOSE JUGÉE

à Magloire Saint-Aude

La souffrance en touche divisée
Quelque part dans la fièvre
Des souris grignotant le sapolin
On en recueillit quelques miettes

Et ceci
Que tu n'effaceras pas
Les ventouses froides de la peur
Sur la nuque
Et ta pestilence tandis que
Maille après maille se composait
Une mort insidieuse et convenable
Mais on n'a pas voulu dormir en ce temps-là.

Tout se confondait
Et même une forme hagarde
Debout contre l'aube chancelante
Dans l'atroce obsession
De nuage buvant
Comme d'un encrier renversé
Par le talon fou de Septembre
Le sang cruel de Guernica.

(*À fonds perdu*)

LA MARRON PATHÉTIQUE

Était-ce de jour ou de nuit
De joie ou de douleur
Était-ce d'hier ou de toujours
Il s'était allongé
Dans les herbes lyriques de l'année

Étirant son corps
À la taille d'un guinnarou
Étirant son sexe
Dans la glissante amitié des couleuvres
Jaillissant
Comme une audace de bambou

Étreignant
L'immense
Le secret
Le terrible

Et l'oreille au ras de la folie
(Dieu ayant mis sa main
Sur la bouche du vent)
Il écoutait battre
Au rythme élané
De blessures pleines de cris
Les pas de sang d'une dansante émeute.

(Ibid)

L'INNOCENCE ANALYTIQUE

à René Béance

Issues de la déhiscence sexuelle
Les touffeurs de la nuit douce
Étalée
Dans la protection angulaire
Et les rutilances de la cécité
Et alors
Et déjà,
Goûtant Dieu en toutes choses,
La virginité froissée
Entre les paumes végétales
Et parcimonieuses
D'un anolis squameux...

On vous parle d'un âge aboli
Voyez-vous
D'une aisance plénière
Au temps des prophéties
Et l'on avait franchi pourtant
L'étape de la mue
Et sa queue repoussait

Pour la gloire initiale
Du coït vert-pré
Entrelacé
Dans la cynique pertinence d'un dessin
Conçu à la louange des lignes.

Mais déjà
L'on savait
Je savais
Malgré l'élégance de la conjonction
Que l'homme-serpent
(C'était hélas un puritain)
Se déprenait aux jointures
D'indicibles craquements.

(Ibid)

POUR ENCHANTER LA PEUR

à Wifredo Lam

La raisonnée de l'an neuf
L'heureuse année
Sur les portées du désastre
Pour la migration saisonnière
Des cactus
C'était écrit en toutes lettres

Pendant ce temps
Criminel Pétro
En route pour des goéties
Chevauchait la terreur de l'an mille
(Par les bornes millièrès
De poussiéreuses désolations
Une vraie nostalgie d'Ile du Diable).

Il se tournait à droite
Et c'était un lézard béat
À gauche
Et c'était un adieu solaire
Il se couchait
Et la terre bougeait comme une femme
Il se levait
Avec un doigt dans le nez.

Mais de grâce ne pleurez pas
La danse est finie.

(Ibid)

ÉVIDENCE D'UN CABICHA

Le canal d'août faisait
Barbu barbelé
Un songe d'herbes
De bananeraie
De coupole bleue.

Des mangues persuasives
Des goyaves aigrefines
Mon bel ange révolté ô Raisonneur
C'était la mode annuelle
Mais on lynchait encore en Virginie
Et j'avais grand goût de toi Liberté

Une brise équivoque
Trancha la question
Elle m'induisit dans le vert de midi
Et la nonchalance chevelue
Et cette douceur de cuisses fraîches.

Puis séché
Au gré de la sucrerie
Je m'enfonçai corps et biens
Dans un lit de café doux
Comme un sein de nourrice noire

Je pensais t'enseigner la bienveillance
Mais ce n'était qu'un amour de fumée
Au réveil on n'était plus là
Croyez-moi si vous avez souffert
Au pays du Bondieu bon
Ne le dites à personne.

(Ibid)

Évelyne TROUILLOT

Née à Port-au-Prince (Haïti), Évelyne Trouillot part très jeune pour les États-unis. Depuis son retour au pays natal en 1987, elle travaille dans le secteur de l'éducation. Après un premier recueil de nouvelles, *La chambre interdite*, paru chez l'Harmattan en 1996, elle reçoit en 2004 le prix Soroptimist de la Romancière Francophone pour son roman *Rosalie l'infâme*. L'année suivante, Evelyne Trouillot est lauréate du prix Beaumarchais (ex æquo) pour sa pièce de théâtre *le Bleu de l'île*. Elle a publié entre autres deux recueils de poésie, *Sans parapluie de retour* (2003) et *Plidetwal* (2005). Son dernier roman, *Le mirador aux étoiles*, a paru en 2007. Evelyne Trouillot a publié un essai sur l'enfance et droit de l'homme en Haïti, *Restituer l'enfance*, paru aux éditions Haïti Solidarité Internationale. Elle élabore également des manuels et documents pédagogiques.

Je passe et repasse ta voix
sur ma peau
sidérale
elle se prolonge
à l'envers de la lune
pour parler aux étoiles

Qu'importe à mon désir
les noms et les brûlures ?
ni femme ni homme
le besoin générique de t'aimer
m'emplit de lumière désespérée.

Entre mots et néants
l'encre trébuche
devant l'angoisse de naître
comment garder
le poids de ta main
au chaud dans cette blessure
exclusivement mienne ?

Amour des espaces interdits
rejoins-moi
en marge de ce qui fut.

Amour des heures à perdre
et des tendres années
Sablier
aux langoureux délires
le temps fait mal à
la clarté nouvelle des choses

(Sans parapluie de retour)

Baiser ta voix
jusqu'aux plus sanglantes
zébrures
Presser tes seins
des douleurs qui chuchotent
de leurs gouttes infidèles
Avoir mal
par où sans le savoir
tu trembles

Amour cheveux chagrin
prends-moi par ce poème
avide de nos mains
et simplement
contre mes reins
écris ta métamorphose

(Ibid)

Une main à ma bouche
oreiller
pour un cri
qui déraile

Jour des cafards en série
et des fleurs sous la table
enterrés vivants
sous une nouvelle absence
mes gestes
me quittent

Le temps de pardonner à la vie
Mes interstices heureux
sont frappés d'interdit

(Ibid)

Lyonel TROUILLOT

Antoine Lyonel Trouillot, né à Port-au-Prince (Haïti) le 31 décembre 1956. Poète et romancier, il est également enseignant et fit des études de Droit. Fasciné par la littérature depuis son plus jeune âge, il a collaboré à différents journaux et revues d'Haïti et de la diaspora dans lesquels il publia plusieurs poèmes et textes de critique. Lyonel Trouillot a également écrit des textes de chansons interprétées par *Tanbou Libète*, et par des artistes aussi réputés comme *Manno Charlemagne*, *Toto Bissainthe*, *Jean Coulanges*, etc. Professeur de littérature, journaliste, co-fondateur des revues *Lakansyèl*, *Tèm*, *Langaj*, ses principales publications sont: *Depale* (poésie créole en collaboration avec Pierre-Richard Narcisse), Association des Écrivains Haïtiens, Port-au-Prince, 1980; *Les Fous de Saint-Antoine: traversée rythmique* (préface de René Philoctète), Deschamps, Port-au-Prince, 1989 ; *Le Livre de Marie*, Mémoire, Port-au-Prince 1993; *La petite fille au regard d'île*, Mémoire, Port-au-Prince, 1994 ; *Zanj nan dlo*, Mémoire, Port-au-Prince, 1996; *Rue des pas perdus*, Mémoire, Port-au-Prince, 1996; Actes Sud, Arles (France), 1998 ; *Les dits du fou de l'île*, Éditions de l'Île, Port-au-Prince, 1997 ; *Thérèse en mille morceaux*, Actes Sud, Arles, 2000; *Les enfants des héros*, Actes Sud, Arles, 2002; *Le testament du mal de mer*, Actes Sud, Arles, 2002; *Bicentaire*, Actes Sud, Arles, 2004; *L'Amour*

Avec des mots d'amour cassés comme un crayon
(des mots à la petite semaine, sans bagout ni chiffre
d'affaires) ;

Avec mon panier d'herbes folles
et mes mains brûlées par le vent ;

Avec mes enfances à venir ;

Je t'ai parlé ma langue d'aube, d'alcools et de lumière,
ma langue de route ;

Et tu m'as dit : « Je serai Ève souveraine ; je t'ai choisi ; sois mon serpent » ;

Tu m'as coulé comme un verset
au pied de l'arbre qui riait

Et nous nous sommes aimés au verso des croix blanches.

« Tes yeux sont si profonds qu'en me penchant pour boire... » Refuge des grands noyés et des explorateurs, les yeux, tels un aimant, attirent la métaphore. Ce n'est point la matière de l'autre que l'on regarde dans ses yeux. Les yeux, comme les miroirs, en appellent à la vanité. Un soir, dans un bar, nous parlions de la liberté. Tu buvais un *rhum sour*. Par besoin de miroir, je cherchais dans tes yeux des poèmes à chanson. Mais quand tu portais ton verre à tes lèvres, je regardais ton coude. Il n'y a qu'un coude dans un coude. La pointe de l'os sous la peau ne donne lieu à aucune image. Ton coude ne renvoie qu'à ton coude. J'aime ces parties de toi qui ne symbolisent rien. Je regarde ton coude dans son insignifiance, et tu deviens une fin en soi.

(Éloge de la contemplation)

Antonio VIEUX

Antonio Vieux, né à Port-au-Prince (Haïti) le 28 août 1904. Avocat, professeur de lettres, sous-ministre d'État à la justice (1944-1946). Directeur du Lycée Toussaint Louverture (1948), ministre de l'Éducation Nationale (1948-1949), il s'est surtout consacré à l'enseignement. Antonio Vieux a publié dans diverses revues culturelles, mais n'a cependant laissé aucun recueil de poésie. Il fonda à Port-au-Prince une librairie "Aux livres pour tous" ainsi qu'une maison d'édition. Il a été arrêté et fusillé dans sa cellule à Fort Dimanche, en 1961, par François Duvalier en personne. Ce poème *Marine* l'avait rendu célèbre.

MARINE

pour Jacques Roumain

Grise, sale,
Comme en ce jour de mon enfance
où je t'ai découverte.
(C'était un matin frémissant de voiles hautes dans le ciel)
Et comme aussi, plus tard,
-nu tête,
avec de gais compagnons qui chantaient fort,
et portaient leurs vestes à la ceinture,
(autre la joie bruissante des cannes)
puissante,
tu m'apparus, dressée,
hargneuse.
Je te reconnais. C'est bien toi,
Cette rumeur qui est la voix de tes entrailles,
tes broderies d'écume,
et le sel dont tu m'as cinglé le sang,
et cette façon brusque, stupide, dont tout à l'heure
tu as foncé,
et, cette barque, tu l'as prise,
(deux bras s'y sont levés comme crucifiés)
et l'as chavirée...
C'est bien toi. Tu as traîné sous toutes les latitudes.
flâné,

musé,
rugi.
Et te revoici: plus grise et sale
de tous les mondes lavés!
Il y a eu des poètes pour te chanter,
pour dire que tu es belle,
et bleue
Pour vanter tes écailles roses dans les criques,
et, derrière l'horizon prismatique,
le mirage des Cythères,
tes Sirènes!
Moi, je ne trouve pas.
Moi, je n'ai jamais pu t'aimer
Moi, je te vois comme tu es :
Grande, "gueuse", fardée de bleu,
Clamante,
puante,
et qui porte
(et qui offre)
sous le mensonge de sa tunique,
les rires douloureux des dents mortes, la souillure des
varechs et des algues
-tous les déchets de tous les mondes.

Etzer VILAIRE

Etzer Vilaire, né à Jérémie (Haïti) le 7 avril 1872, d'une famille protestante. Études secondaires en partie au Collège Saint-Martial de Port-au-Prince. Enseignant plus tard au Collège des jeunes filles de Jérémie, il devint avocat en 1894. En 1905, il fut nommé Directeur du Lycée Nord Alexis de sa ville natale, à peine fondé. Il y resta 17 ans. Etzer Vilaire, grâce à Georges Sylvain, collabora, vers 1901, à la célèbre revue port-au-princienne *La Ronde*. Il collabora également à *Haïti Littéraire et Scientifique* où il publia en partie son roman *Thanatophobe*. En 1930, il fut élu député et, plus tard, nommé Juge au Tribunal de Cassation (1922-1928). Vice-président du Tribunal de Cassation, il y restera jusqu'en 1946. Etzer Vilaire mourut le 22 mai 1951, à l'âge de 79 ans. La littérature haïtienne doit à Etzer Vilaire plus de 750 pages de vers. Ses poésies complètes comprennent trois tomes: *Années tendres* (Tome I), *Poèmes de la mort* (Tome II), *Nouveaux poèmes* (Tome III). On ne connaissait, jusqu'à l'année 2005, que deux éditions des oeuvres d'Etzer Vilaire: celle de 1913, dans la "Collection des poètes français de l'étranger", parue chez G. Barral, et l'édition définitive de 1917 parue chez Albert Messein, à Paris. Il a laissé plusieurs inédits, dont un roman historique (*L'esclave*), des textes en prose (*La vie solitaire*), des essais et pensées (*Essai sur le passé et l'avenir de la religion*, *Miettes pour l'esprit*), des discours et des conférences, et même des oeuvres pour le théâtre (*Eveline*, *Le cas de Madame Favart*). Etzer Vilaire est l'un des plus grands poètes d'Haïti de langue française.

SAINT-DOMINGUE, SALUT

Saint-Domingue apparaît. Soudain les matelots
Sortent à son aspect de leur morne silence.
Le vaisseau plus léger mollement se balance.
Sa première colline offre au baiser des flots
Les lianes, les fleurs, et la verte ramée
Qui tombent en festons sur sa plage embaumée.
Le vent tiède fraîchit sur ses bords fortunés
Et la vague d'azur croule en neigeuse écume.

Le bleu profond des vals se glace d'une brume,
Et la file des monts, de forêts couronnés,
Semble un vert reposoir, un escalier agreste
S'étageant de la terre à la voûte céleste,
Eden que vont un jour consumer les enfers,
Cette île est une perle encor, plus convoitée
Qu'à l'heure où le Génois- moderne Prométhée
Qui transforma le monde, et fut chargé de fers-
Vit sous les nouveaux cieux aux splendeurs inouïes

Ses montagnes d'azur dans l'ombre épanouies.

Saint-Domingue, salut! toi qu'un peuple éhonté
Assujettit encore au douloureux servage!
Un jour, on entendra la voix de l'Esclavage
Retentir sur tes bords, dans l'air épouvané,
Comme l'assaut des mers que l'ouragan soulève;
Et l'Europe dira, stupéfaite: " Est-ce un rêve?"
A l'Univers troublé montrant la Liberté,
Dieu descendra vers toi, Dieu confondra le monde!
Le sang doit effacer la servitude immonde!
Le ciel imprimera l'élan de la fierté
Aux esprits consternés qui pleuraient dans l'abîme,
Et la vengeance noire égalera le crime!

Le ciel ne peut choisir un théâtre plus beau
Pour le drame étonnant dont s'émouvra l'Histoire.
Comme un vaste incendie éclatera ta gloire!...
Liberté! Liberté! c'est ici ton berceau,
Ces sommets azurés pleins d'ombre et de murmures
Où le printemps frémit dans les fortes ramures!
C'est là que couleront pour toi des flots de sang,
Là que naîtront, armés de la funèbre pique,
Les Spartacus vengeurs de tes martyrs d'Afrique;
Là qu'on verra bientôt cet orgueil tout-puissant,
Vainqueur des nations vingt fois coalisées,
Reculer au seul bruit de nos chaînes brisées!...

Haïti, dussions-nous profaner nos exploits,
Dussions-nous sous le poids d'un siècle de martyr,
Fléchir et chanceler comme un peuple en délire
Fouler, ivres, la cendre éparse de nos lois
Effeuille nos lauriers sous un sombre nuage
Voilant comme un linceul ta beauté qu'on outrage!

Dusses-tu voir tes fils, ingrats à leurs aïeux,
Dissiper les trésors et, d'année en année,
Dans la fange ou le sang s'asseoir...ta destinée
N'en sera pas moins grande et ton nom glorieux:
N'auras-tu pas jetant le cri de délivrance,
Paru dans l'Amérique une nouvelle France?

Que de maux ont germé sous ton royal soleil!...
La brise qui soupire à l'ombre de tes anses,
Où la mer endormie assourdit ses cadences,

Frémit et pleure encor sur l'éternel sommeil
De la tribu suave, indolente et pensive
Qui mangeait tes fruits d'or et buvait ton eau vive.

Que sont-ils devenus, ces peuples d'autrefois?
Comme une fleur, l'Espagne a fauché cette race!
Leur musical accent étouffé dans l'espace
Renaît-il pour gémir aux échos de tes bois?
La nuit voit-elle errer le mol aborigène,
Une forme ondulante aux longs cheveux d'ébène?...

Bientôt l'homme des mers voit Port-Républicain.
La voile flotte encore sous la brise légère,
Mais la proue a cessé de fendre l'onde amère.
Le vaisseau mouille au loin... Sur le ciel du matin
Pas un pli nuageux, dans le golfe splendide
La mer au front d'argent s'étend sans une ride.

Dans l'air à peine un souffle; un silence profond
Règne sur tout le port. Quelques barques agiles
Sur le miroir poli des eaux glissent, tranquilles.
On peut à peine ouïr le bruit furtif que font
Les nonchalants rameurs... Mais des cris de détresse
Éveillent dans l'air calme un frisson de tristesse

Seuls, les esclaves noirs ont des accents plaintifs...
Les bois harmonieux écoutent leurs alarmes,
Le sol tarit leur sang, leur sueur et leurs larmes.
La maternelle Afrique à ces lointains captifs
Apparaît et leur montre en d'errantes images
Un vaste ondulation de lumineux rivages...

(Le Flibustier)

Références essentielles sur Haïti et sa littérature

- ANTOINE (Yves) : *La veillée*, Impr. Serge Gaston, Port-au-Prince, 1964; *Témoin oculaire*, Impr. Serge Gaston, Port-au-Prince, 1970; *Au gré des heures*, Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 1972 ; *Les sabots de la nuit*, Impr. Gasparo, Hull, 1974; *Alliage*, Naaman, Sherbrooke, 1979 ; *Libations pour le soleil*, Naaman, Sherbrooke, 1985 ; *Sémiologie et personnage romanesque chez Jacques Stephen Alexis* (thèse de doctorat), Balzac, Montréal, 1993 ; *Polyphonie*, Vermillon, Ottawa, 1996 ; *Inventeurs et savants noirs*, L'Harmattan, Paris, 1998 et 2004 ; *La mémoire à fleur de peau*, David, Ottawa, 2002 ; *Les sentiers parallèles*, L'Harmattan, Paris, 2008 ; *La Veillée*, Gauvin, Gatineau (Québec), 2010.
- ARDOUIN (Coriolan) : *Poésies*, Impr. Bouchereau, Port-au-Prince, 1837 ; R. Ethéart, Port-au-Prince, 1881.
- AUGUSTE (Claude B.) : « *Si nous revenons à l'époque des Sambas* », in *Le Nouvelliste* (Supplément culturel), Port-au-Prince, 18 août 1989.
- BARIDON (Silvio F.) et PHILOCTÈTE (Raymond) : *Poésie vivante d'Haïti*, Les Lettres Nouvelles - Maurice Nadeau, Paris, 1978 et 1986.
- BAUDUY (Robert) : « *Jalons pour une esthétique créole* », in *Le Nouvelliste*, Port-au-Prince, 26 octobre 1972 ; *Oracle du mal d'aurore*, Impr. Deschamps, Port-au-Prince, 1973 ; *Un second souffle pour le théâtre haïtien*, Impr. Centrale, Port-au-Prince, 1974.
- BELANCE (René) : *Luminaires*, 1941; *Pour célébrer l'absence*, 1943; *Survivances*, 1944; *Épaulé d'ombre*, 1945; *Nul ailleurs*, Port-au-Prince, 1983.
- BENJAMIN (Franz) : *Valkanday*, poésie créole, Montréal, 2000 ; *Chants de mémoire*, Paroles, Montréal, 2003 ; *Dits d'errance*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2004 ; *Lettres d'automne*, Paroles, Montréal, 2007.
- BERNARD (Regnor C.) : *Le souvenir demeure*, 1940; *Pêche d'étoiles*, 1943; *Nègre!!!* , 1945; *Sur les routes qui montent*, 1954; *Silence au dur visage* (inédit).
- BERROUET-ORIOU (Robert) : *Lettres urbaines* (suivi de) *Le dire-à-soi*, Triptyque, Montréal, 1986; *Thòraya*, CIDIHCA, Montréal, 2005 ; *En haute rumeur des siècles*, Triptyque, Montréal, 2009; *Poème du décours*, Triptyque, Montréal, 2010.
- BOGART (Jeanie) : *Un jour...Tes pantoufles*, Paroles, Montréal, 2008.
- BONEAU (Alexandre) : « *Les Noirs, les Jaunes et la littérature française en Haïti* », in *Revue contemporaine*, Paris, 1^{er} décembre 1856.

- BRIERRE (Jean-François) : *Le drapeau de demain*, poème dramatique, Imprimerie Valcin, Port-au-Prince, 1931 ; *Chansons secrètes*, poèmes, Imprimerie Haïtienne, Port-au-Prince, 1933 ; *Le petit soldat*, conférence, Imprimerie Haïtienne, Port-au-Prince, 1934 ; *Nous garderons le Dieu*, poèmes, Imprimerie Deschamps, Port-au-Prince, 1945 ; *Gerbe pour deux amis*, poèmes (en collaboration avec Morisseau-Leroy et Roussan Camille), Imprimerie Deschamps, Port-au-Prince, 1945 ; *Vers le même ciel*, sketch en vers, in *Haïti-Journal*, Port-au-Prince, Noël 1946 ; *Black soul*, poèmes, Éditorial Lex, La Havane (Cuba), 1947 ; *Belle*, sketch, Panorama, Port-au-Prince, 1948 ; *Recueil de poèmes*, in *Haïti-Journal*, Port-au-Prince, 1948 ; *Les aïeules*, sketch historique, Imprimerie Deschamps, Port-au-Prince, 1950 ; *Dessalines nous parle*, Deschamps, Port-au-Prince, 1953 ; *Les Horizons sans ciel: Province*, roman, Imprimerie Deschamps, Port-au-Prince, 1954 ; Nendeln, Liechtenstein, 1970 ; *Pétion et Bolivar, L'Adieu à la Marseillaise*, poèmes dramatiques (français et espagnol), Éditorial Troquel, Buenos Aires, 1955 ; *La Nuit*, poèmes, Imprimerie Held, Lausanne (Suisse), 1955 ; *La source*, poèmes, Imprimerie Held, Lausanne (Suisse), 1956 ; *Images d'or*, poèmes, Coll. Librairie Indigène, Port-au-Prince, 1959 ; *Cantique à Trois voix pour une poupée d'ébène*, poèmes, Coll. Librairie Indigène, Imprimerie Deschamps, Port-au-Prince, 1960 ; *Aux Champs pour Occide*, poèmes, Coll. Librairie Indigène, Imprimerie Théodore, Port-au-Prince, 1960 ; *Or, uranium, cuivre, radium*, poèmes, Coll. Librairie Indigène, Imprimerie Théodore, Port-au-Prince, 1961 ; *Découvertes*, poèmes, Présence Africaine, Paris, 1966 ; *Gorée*, sketch historique, [sans nom d'édition], Paris, 1966 ; *Un autre monde*, essai sur l'Union soviétique, L'Observateur Africain, Dakar, 1973 ; *Ten Works*, essai, Kraus Reprint, Liechtenstein, 1973 ; *Images d'argile et d'or*, poèmes, Nouvelles Éditions Africaines, Dakar, 1977 ; *Un Noël pour Gorée*, poèmes, Silex, Paris, 1980 ; *Sculpture de proue*, poèmes, Silex, Paris, 1983.
- BRISSON (Richard) : *Poémons*, Impr. Centrale, Port-au-Prince, 1973 ; *Phrases*, Impr. Centrale, Port-au-Prince, 1975.
- BROUARD (Carl) : *Écrit sur du ruban rose*, [à compte d'auteur], Port-au-Prince, 1927 ; *Pages retrouvées*, Panorama, Port-au-Prince, 1963 ; *Anthologie secrète*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2004 ; *En vers et en prose*, Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2005.
- BURR-REYNAUD (Frédéric) : *Ascensions*, 1924 ; *Poèmes quisqueyens*, 1926 ; *Au fil de l'heure tendre*, 1929 ; *Anathème*, 1930 ; *Anacaona*, drame en vers - en collaboration avec Dominique Hyppolite, 1941 ; *Visages d'arbres et de fruits d'Haïti*, 194(?)
- CAMILLE (Roussan) : *Assaut à la nuit* [1940], Mémoire d'encrier, Montréal, 2003 ; Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2005 ; *Gerbe pour deux amis* (poèmes en collaboration avec Morisseau-Leroy et Jean-François Brierre), Imprimerie Deschamps, Port-au-Prince, 1945 ; *La multiple présence*, Naaman / Caraïbes, Sherbrooke / Port-au-Prince, 1978.
- CARRÉ-CROSLEY (Bernadette) : *La poésie de Villard Denis : Davertige*, Mémoire de maîtrise, Faculty of the graduate school, University of Maryland, 1987.

- CASTERA (Georges) : « *Clément Magloire Saint-Aude, homme déchiré au-delà des phrases* », in *Chemins Critiques*, Montréal, vol. 1, no 2, août 1989; *L'encre est ma demeure*, Actes Sud, Arles (France), 2006; *Le trou du souffleur*, Caractères, Paris, 2006.
- CELESTIN-MEGIE (Emile) : *Feuilles d'ortie* [1958], Fardin, Port-au-Prince 2002.
- CHARLES (Christophe Philippe) : *Dix nouveaux poètes et écrivains haïtiens*, [sans nom d'édition], miméographié, Port-au-Prince, 1974; *Magloire Saint-Aude, griot et surréaliste*, Choucounne, Port-au-Prince, 1982; *Perspectives 2004*, Choucounne, Port-au-Prince, 1984; *Autobiographie des écrivains d'Haïti*, Choucounne, Port-au-Prince, 1994; *L'épopée du rêve* (poésies complètes :1964-2004), Choucounne, Port-au-Prince, 2006.
- CHARLES (Jean Claude) : *Négociations*, P.J. Oswald, Paris, 1972 ; *Free* (1977-19997), Sapriphage 33, Paris, 1998 ; *Sainte dérive des cochons*, Nouvelle Optique, Montréal, 1977 ; *Le corps noir*, Hachette / P.O.L., Paris, 1980 ; *De si jolies petites plages*, Stock, Paris, 1982 ; *Bamboola Bamboche*, Barrault, Paris, 1984; Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2007 ; *Manhattan Blues*, Barrault, Paris, 1985 ; *Ferdinand je suis à Paris*, Barrault, Paris, 1987 ; *Les treize morts d'Albert Ayler*, Gallimard, Paris, 1996 ; *Quelle fiction faire ? Que faire ? ; Notes sur la question littéraire haïtienne*, Mémoire, Port-au-Prince, 1999.
- CHASSAGNE (Raymond) : *Mots de passe*, Naaman, Sherbrooke, 1976; *Incantatoire*, Regain, Port-au-Prince, 1996; *Le gré de force* (Manifeste solitaire), Edika, Port-au-Prince, 1999; *Carnet de bord*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2004.
- CIVIL (Jean) : *Entre deux pays*, Éditions Sherbrooke, Sherbrooke (Québec), 1979; *Au bout l'abîme*, La Margelle, Sherbrooke, 1985.
- COICOU (Massillon) : *Poésies nationales*, V. Goupy et Jourdan, Paris, 1892 ; Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2005; *Passions*, Dujarric, Paris, 1903; *Impressions*, Dujarric, Paris, 1903 ; *L'Empereur Dessalines*, Impr. E. Chenet, Port-au-Prince, 1907 ; Fardin, Port-au-Prince, 1988.
- COLLECTIF : « *Les jeunes poètes de "Haïti Littéraire"* », in *Rond Point*, Port-au-Prince, no 12, décembre 1963.
- COLLECTIF : « *Ultravocal de Frankétienne* », in *Le Petit Samedi Soir*, Port-au-Prince, no 13, décembre 1972.
- COLLECTIF : « *Frankétienne, écrivain haïtien* », in *Dérives*, Montréal, nos 53/54,1986/1987.
- COLLECTIF : « *Surréalisme et Révolte en Haïti* », in *Conjonction*, Port-au-Prince, nos 193 et 194, avril-mai-juin 1992.
- COLLECTIF : « *L'Indigénisme* », in *Conjonction*, Port-au-Prince, nos 197 et 198, janvier-février-mars / avril-mai-juin 1993.

- COLLECTIF : « *Littérature haïtienne* », in *Prestige*, Montréal, vol. 3, no 2, automne 1996.
- CONSTANT (Jean André) : *Folitude*, sans nom d'édition, 2005; *Pwezi san aksan* (bilingue : créole/anglais), Pages folles, USA, 2007 ; *Voix de garage*, Pages folles, Alexandria (USA), 2011.
- CONSTANT (Joelle) : *Les femmes et le Ministère (à la lumière du Pentateuque et des Épîtres de Paul)*, Mémoire de fin d'études, Institut Biblique Nazaréen du Québec, Montréal, 1999.
- CORVINGTON (Georges) : *Port-au-Prince au cours des ans* (Tomes I-VII), Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1970-1991.
- CORZANI (Jack), HOFFMANN (Léon-François) et PICCIONE (Marie-Lyne) : *Littératures francophones (II. Les Amériques : Haïti, Antilles-Guyane, Québec)*, Belin, Paris, 1998.
- COUFFON (Claude) : *René Depestre*, Seghers, Paris, 1986.
- CROSLY (Bernadette Carré) : *Davertige, poète haïtien, poète universel*, L'Harmattan, Paris, 2003.
- CROSLY (Réginald O.) : *Immanences*, CIDIHCA, Montréal, 1988; *Harmoniques*, L'Harmattan, Paris, 2001.
- DAMOUR (Alix) : *Pages blanches et un poème pris en otage*, Damour, Port-au-Prince, 1980 ; *Ruelle Vaillant de nos amours et Carlos Grullon*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 1988.
- DAMOUR (Alix) et KAUSS (Saint-John) : « *Pour une nouvelle littérature : Le manifeste du surpluréalisme* », in *Brèves Littéraires*, Laval (Québec), hiver 1992 ; in *Les Saisons Littéraires*, Montréal, no 2, printemps 1995 ; in *Haïti en Marche*, Miami, vol. IX, no 19, 21 juin 1995; in *Présence*, Montréal, vol. 1, no 4, septembre 1997; « *Pour une nouvelle littérature : Le manifeste du surpluréalisme* » (2e partie), in *Présence*, Montréal, vol. 2, no 10, mars 1998; « *Pour une nouvelle littérature : Le manifeste du surpluréalisme* » (3e partie), in *Présence des Îles*, Montréal, vol. A, 102, 29 avril - 5 mai 1998; « *Pour une nouvelle littérature : Le manifeste du surpluréalisme* » (dernier manifeste), in *Présence*, Montréal, vol. V, no 2015, décembre 2001, pp. 4-7.
- DAVERTIGE (Villard DENIS, dit) : *Idem*, Impr. N.A. Théodore, Port-au-Prince, 1962; *Nouvelle Optique*, Montréal, 1982; *Idem et autres poèmes*, Seghers, Paris, 1964; *Anthologie secrète*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2004.
- DÉITA (pseudonyme de Mercedes Foucard Guignard) : *Les Désespérés*, roman, 1963; *Majôdyôl*, poème créole, 1981; *Nanchon*, théâtre créole, 1985; *Esperans Dèziré*, roman créole, 1989; *Contes des Jardins du Pays de Ti Toma* (2 tomes), 1989 et 2003; *La Légende des Loa - Vodou Haïtien*, 1993 et 2004; *Mon Pays Inconnu* (2 tomes), 1997 et 2000; *Objets au quotidien - Art et culture populaires en Haïti*, 1993.

- DELORME (Dèmesvar) : *Les Théoriciens au pouvoir*, H. Plon, Paris, 1870 ; *Francesca*, E. Dentu, Paris, 1872; Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2007 ; *Réflexions diverses sur Haïti*, E. Dentu, Paris, 1873 ; *Le Damné*, Challamel Aîné, Paris, 1877; Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2007.
- DEPESTRE (René) : *Étincelles*, Impr. de l'État, Port-au-Prince, 1945; *Gerbe de sang*, Impr. de l'État, Port-au-Prince, 1946; *Végétation de clartés* (Préface d'Aimé Césaire), Seghers, Paris, 1951; *Traduit du grand large*, Seghers, Paris, 1952; *Minerai noir*, Présence Africaine, Paris, 1956; *Journal d'un animal marin*, Paris, Seghers, 1964; *Un arc-en-ciel pour l'Occident chrétien*, Présence Africaine, Paris, 1967; *Pour la révolution, pour la poésie*, Leméac, Montréal, 1974; *Poète à Cuba* (Préface de Claude Roy), P.J. Oswald, Paris, 1976; *En état de poésie*, Éditeurs Français Réunis, Paris, 1980; *Bonjour et Adieu à la négritude*, Robert Laffont, Paris, 1980 et 1989; *Choix de poèmes*, 1986; *Journal d'un animal marin* (choix de poèmes 1956-1990), Gallimard, Paris, 1990; *Au matin de la négritude* (Préface de Georges-Emmanuel Clancier), Euroediteur, Paris, 1990; *Anthologie personnelle* (Prix Apollinaire de poésie), Actes Sud, Arles, 1993; *Le métier à métisser*, Stock, Paris, 1998; *Ainsi parle le fleuve noir*, Paroles d'Aube, Paris, 1998; *Comment appeler ma solitude*, Stock, Paris, 1999; *Non-assistance à poètes en danger* (Préface de Michel Onfray), Seghers, Paris, 2005; *Encore une mer à traverser*, La Table Ronde, Paris, 2005; *Étincelles* (suivi de) *Gerbes de sang*, Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2006; *Rage de vivre* (oeuvres poétiques complètes), Seghers, Paris, 2007.
- DESROCHES (Jenner) : *Du Brésil à Haïti, ou le problème de l'inégalité des races en Amérique chez Arthur de Gobineau, Anténor Firmin et Louis Joseph Janvier*, Thèse de 3e cycle/Littérature comparée, Université Strasbourg II, 1974 ; *Prolégomènes à une littérature haïtienne en diaspora*, CIDIHCA, Montréal, 2000.
- DOLCÉ (Jacquelin) : *L'Écriture en otage : essai sur le roman haïtien*, Delta, Port-au-Prince, 1993.
- DOLCÉ (Jacquelin) et JEAN (Eddy Arnold) : *Lectures*, Fardin, Port-au-Prince, 1987; *Paroles en liberté*, Impr. des Antilles, Port-au-Prince, 1992.
- DOMINIQUE (Max) : *L'arme de la critique littéraire*, CIDIHCA, Montréal, 1988; *Esquisses Critiques*, Mémoire / CIDIHCA, Port-au-Prince, 1999.
- DOMOND (Marie Flore) : *Écrivain en résidence* (Douze entretiens de Marie Flore Domond avec Saint-John Kauss), Humanitas, Montréal, 2004; *Perle noire*, Humanitas, Montréal, 2006.
- DORSINVILLE (Roger) : *Pour célébrer la terre* (suivi de) *Poétique de l'exil*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2005; *Kimby ou la loi de Niang*, Présence Africaine, Paris, 1973; *Un homme en trois morceaux*, 10/18, Paris, 1975; *L'Afrique des rois*, 10/18, Paris, 1975; *Renaître à Dendé*, L'Harmattan, Paris, 1980; *Mourir pour Haïti ou les croisés d'Esther*, L'Harmattan, Paris, 1980; *Jacques Roumain*, Présence Africaine, Paris, 1981; *Marche arrière*, Collectif Paroles, Montréal, 1986; *Gens de Dakar*, Deschamps, Port-au-Prince, 1990; *Le mâle de l'espèce*, Deschamps, Port-au-Prince, 1990.

- DOSSIER: « *Trois écrivains surpluréalistes* », in *Présence des Îles*, vol. A, 105, 17-23 juin 1998, pp. 3-12.
- DOUCEY (Bruno) : *Terre de femmes (150 ans de poésie féminine en Haïti)*, Bruno Doucey, Paris, 2010.
- DOUGÉ (Gérard) : *Femme noire*, Presses port-au-princiennes, Port-au-Prince, 1969; *La lune l'Amérique*, Presses port-au-princiennes, Port-au-Prince, 1969; *Souvenir*, Presses port-au-princiennes, Port-au-Prince, 1969; *Pollen*, Impr. Centrale, Port-au-Prince, 1971; « *Littératures traditionnelles et nouvelles esthétiques* », in *Le Nouvelliste*, Port-au-Prince, 4, 5, 6 et 7 septembre 1972; « *Manifeste du mouvement pluréaliste haïtien* », in *Le Petit Samedi Soir*, Port-au-Prince, no 16, 27 janvier 1973, pp. 7-20.
- DUGÉ (Jean Armoce) : *Mélancolie*, Fardin, Port-au-Prince, 1984 ; *Dix versets d'amour*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 1992 ; *Tribò Babò*, Oresjoseph Publications, Randolph, MA, 1994 ; *Dans l'attente du jour...*, Dawill, Les Cayes, 1998 ; *Paroles éparées*, Lagomatik, Montréal, 1998 ; *Pawòl Kanaval*, SORHICA, Montréal, 1999 ; *Mer des hommes, mère des îles*, Éditions de l'île, Port-au-Prince, 2001 ; *Chuichuichui*, [sans nom d'édition], Les Cayes, 2004 ; *Bréviaire poétique, L'art et la foi*, in *Paul Claudel 2005, Perspectives critiques* (Actes du Colloque International Paul Claudel), Legas, 2008.
- DURAND (Oswald) : *Rires et pleurs* (Tomes I et II), Impr. Corbeil-Crété, Paris, 1896; Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2005.
- DURANDISSE (Henri-Robert) : *Amour je te tutoie*, Paroles, Montréal, 2004 ; *Langay lanmou*, Paroles, Montréal, 2008.
- ÉTIENNE (Gérard) : *Au milieu des larmes*, Togiram Presse, Port-au-Prince (Haïti), 1960; *Plus large qu'un rêve*, Imprimerie Dorsainvil, Port-au-Prince, 1960; *La raison et mon amour*, Les Presses Port-au-Princiennes, Port-au-Prince, 1961; *Essai sur la négritude*, Panorama, Port-au-Prince, 1962; *Gladys*, Panorama, Port-au-Prince, 1963; *Le nationalisme dans la littérature haïtienne*, Éditions Pétiou, Port-au-Prince, 1964; *Lettre à Montréal*, Estérel, Montréal, 1966; *Dialogue avec mon ombre*, Éditions Francophones du Canada, Montréal, 1972; *Le nègre crucifié*, Éditions Francophones du Canada, Montréal, 1974; *Métropolis*, Genève (Suisse), 1989; *Un ambassadeur-macoute à Montréal*, Nouvelle Optique, Montréal, 1979; *Cri pour ne pas crever de honte*, Nouvelle Optique, Montréal, 1982; *Une femme muette*, Nouvelle Optique, Montréal, 1983; *La reine soleil levée*, Guérin littérature, Montréal, 1987; *Métropolis*, Genève (Suisse), 1989; *La Pacotille*, L'Hexagone, Montréal, 1991; *La charte des crépuscules*, poésie 1960-1980, D'Acadie, Moncton (Canada), 1993; *La question raciale et raciste dans le roman québécois*, Balzac, Montréal, 1995; *La femme noire dans le discours littéraire haïtien* (Éléments d'anthroposémiologie), Balzac-Le Griot, Montréal, 1998; *Le bacoulou*, Métropolis, Genève, 1998; *L'injustice*, Humanitas, Montréal, 1998; *Maître Clo ou la romance en do mineur*, Balzac-Le Griot, Montréal, 2000; *Au bord de la falaise*, CIDIHCA,

- Montréal, 2004; *Hervé LeBreton et la poésie de la femme*, Educa Vision, Coconut Grove (Floride), 2006; *Vous n'êtes pas seul*, Du Marais, Côte Saint-Luc (Montréal), 2007; *Natania*, Du Marais, Côte Saint-Luc (Montréal), 2008.
- FARDIN (Louis-Marie Benoît PIERRE, dit) : *Anthologie des poètes et écrivains du Nord-Ouest d'Haïti* (en collaboration avec Eddy B. Pierre), Fardin, Port-au-Prince, 1961; *Port-de-Paix multicolore*, Fardin, Port-au-Prince, 1966; *Mon poème de chair*, Fardin, Port-au-Prince, 1972; *Les grandes orgues*, Fardin, Port-au-Prince, 1973.
- FAUBERT (Ida) : *Anthologie secrète*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2007.
- FERJUSTE (Marie Marcelle) et GERMEIL (Castel) : *Politique et culture à l'haïtienne*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 2007.
- FIGNOLÉ (Jean-Claude) : *Oswald Durand*, Presses port-au-princiennes, Port-au-Prince, 1968 ; *Etzer Vilaire, ce méconnu*, Impr. Centrale, Port-au-Prince, 1970; *Pour une poésie de l'authentique et du solidaire: « Ces îles qui marchent » de René Philoctète*, Fardin, Port-au-Prince, 1971; *Sur « Gouverneurs de la rosée » : hypothèses de travail dans une perspective spiraliste*, Fardin, Port-au-Prince, 1974; *Vœu de voyage et intention romanesque*, Fardin, Port-au-Prince, 1978 ; *Les possédés de la pleine lune*, Seuil, Paris, 1987 ; *Aube tranquille*, Seuil, 1990 ; *Hofuku*, Mémoire, Port-au-Prince, 1993 ; *La dernière goutte d'homme*, CIDIHCA, Montréal, 1999 ; *Moi, Toussaint L'Ouverture*, Plume et Encre, Montréal, 2004 ; *Une heure pour l'éternité*, Sabine Wespieser, Paris, 2008.
- FIRMIN (Anténor) : *De l'égalité des races humaines*, Librairie Cotillon, Paris, 1885; L'Harmattan, Paris, 2004 ; Mémoire d'encrier, Montréal, 2005 ; *Lettres de Saint Thomas*, V. Girard & E. Brière, Paris, 1910 ; *L'effort dans le mal*, Impr. H. Chauvet, Port-au-Prince, 1911.
- FOUCHARD (Jean) : *Plaisirs de Saint-Domingue. Notes sur la vie sociale, littéraire et artistique*, Impr. de l'État, Port-au-Prince, 1955; *Langue et littérature des autochtones d'Ayiti*, Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1988; *Regards sur le temps passé* (Tomes I - X), Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1988.
- FOUCHÉ (Franck) : *Billets à Florelle*, Saint-Marc, 1940 ; *Message*, 1946 ; *Un fauteuil dans un crâne*, 1957 ; *Symphonie en noir majeur*, 1961 ; *Bouqui au Paradis*, in Les Cahiers de Sainte-Marie, Montréal, 1968 ; *Trou de Dieu*, in Théâtre Vivant, no 4, février 1968; *Général Baron-La-Croix*, Nouvelle Optique, Montréal, 1974 ; *Vodou et théâtre. Pour un nouveau théâtre populaire*, Nouvelle Optique, Montréal, 1976; *Adjipopo*, 1977; *Évangile selon Saint-Marc*, 1977.
- FRANKÉTIENNE (Franck ÉTIENNE, dit) : *Chevaux de l'avant-jour*, Impr. Serge L. Gaston, Port-au-Prince, 1966; *Ultravocal*, Impr. Serge L. Gaston, Port-au-Prince, 1972; Hoebeke, Paris, 2004 ; *Dézaï*, Atelier Fardin, Port-au-Prince, 1975 ; Vents

d'ailleurs, Paris, 2002 ; *Fleurs d'insomnie*, Impr. Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1986; *L'Oiseau schizophone*, Des Antilles, Port-au-Prince, 1993; Jean-Michel Place, Paris, 1998 ; *Voix marassas*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 1998 ; *H'éros-Chimères*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 2002 ; *Anthologie secrète*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2005 ; *Les métamorphoses de l'Oiseau schizophone*, Vents d'ailleurs, Paris, 2004-2006.

GAILLARD (Roger) : *La destinée de Carl Brouard*, Impr. Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1966; *Etzer Vilaire, témoin de nos malheurs*, Les Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 1972; *Les blancs débarquent* (Tomes I-V), Impr. Le Natal, Port-au-Prince, 1981.

GARDINER (Madeleine) : *Visages de femmes - Portraits d'écrivains*, Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1981.

GARNIER (Eddy) : *Plaie rouillée*, Vermillon, Ottawa, 1987 ; *Éclats de bourgeons* (Yon bann tikal boujon), Le loup de gouttière, Québec, 1993; *Adieu bordel, bye bye vodou*, Vents d'Ouest, Hull, 1994 ; *En balise d'Île Mémoire* (Ginen-m an chalkalis), Écrits des Hautes-Terres, Ripon (Québec), 1998; *Prolongement de cassure* (Dappiyanp bout monyon), Écrits des Hautes-Terres, Ripon (Québec), 2001; *Gerbe en Germes* (Pake grenn), haïkus, Le loup de gouttière, Québec, 2006.

GERMEIL (Pierre Castel) : « *Le destin des idées dans la littérature en Haïti* », in *Moun* (revue de philosophie), Port-au-Prince, vol. IV, no 7, 2008, pp. 5-41; « *Pour une sensibilité haïtienne de la nature et du travail* », in *Moun* (revue de philosophie), Port-au-Prince, vol. III, no 6, 2007, pp. 5-40.

GLÉMAUD (Marie-José) : « *L'espace poétique de Magloire Saint-Aude* », in *Collectif Paroles*, Montréal, septembre-octobre 1983, no 25.

GOURAIGE (Ghislain) : *Histoire de la littérature haïtienne (de l'Indépendance à nos jours)*, Impr. A. Théodore, Port-au-Prince, 1960; *Les meilleurs poètes et romanciers haïtiens*, Impr. La Phalange, Port-au-Prince, 1963; *La diaspora d'Haïti et l'Afrique*, Naaman, Sherbrooke (Québec), 1974.

GRIMARD (Luc) : *Sur ma flûte de bambou*, Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2007.

HOFFMANN (Léon-François) : *Haïti : lettres et l'être*, GREF, Toronto, 1992; *Histoire de la littérature d'Haïti*, EDICEF-AUPELF, Vanves, 1995.

JANVIER (Louis Joseph) : *Les Antinationaux, actes et principes*, G. Rougier, Paris, 1884; Panorama, Port-au-Prince, 1962 ; *Les Affaires d'Haïti (1883-1884)*, C. Marpon et E. Flammarion, Paris, 1885; Panorama, Port-au-Prince, 1973 ; *Les Constitutions d'Haïti, 1801-1885*, C. Marpon et E. Flammarion, Paris, 1886; Fardin, Port-au-Prince, 1977 ; *La République d'Haïti et ses visiteurs (1840-1882)*, Marpon et Flammarion, Paris, 1883; Fardin, Port-au-Prince, 1979 ; *Une Chercheuse*, C. Marpon et E. Flammarion, Paris, 1889; Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2007.

- JEAN (Eddy Arnold) : *Pour une littérature haïtienne nationale et militante*, Jacques Soleil, Lille (France), 1975; *L'échec d'une élite : Indigénisme, négritude, noirisme*, Haïti-Demain, Port-au-Prince, 1992; *La Pensée politique haïtienne* (XIXe siècle, Histoire de la littérature haïtienne, volume 2), Haïti-Demain, Port-au-Prince, 2001.
- JEAN (Eddy Arnold) et DOLCÉ (Jacquelin) : *Lectures*, Fardin, Port-au-Prince, 1987; *Paroles en liberté*, Impr. des Antilles, Port-au-Prince, 1992.
- JEAN (Fayolle) : *Tenue de ville*, Cimage Québec, Montréal, 1991 ; *Complice des voyelles*, Paroles, Montréal, 2005 ; *Aux Cayes Belle-de-jour*, Cimage Québec, 2009 ; *Dits d'elles*, Cimage Québec, 2009.
- JEAN-BAPTISTE (Ernst) : *Les heures hallucinées*, Impr. Centrale, Port-au-Prince, 1972; *Interprétations*, Choucounne, Port-au-Prince, 1981.
- JEAN-CHARLES (Dary): *Encre brûlée*, Humanitas, Montréal, 1997 ; *L'illerrant*, Humanitas, Montréal, 2000. .
- KAUSS (Saint-John) : *Chants d'homme pour les nuits d'ombre*, Choucounne, Port-au-Prince, 1979; *Autopsie du jour*, Choucounne, Port-au-Prince, 1979; *Ombres du Quercy*, Nelson, Montréal, 1981; *Pages fragiles*, Humanitas/Nouvelle optique, Montréal, 1991; *Testamentaire*, Humanitas/Nouvelle optique, 1993; *Territoires*, Humanitas, Montréal, 1995; « *La poésie haïtienne au Québec* », in *Haïti en marche*, Miami, vol. 10, nos 33-34, 25 septembre - 2 octobre 1996; in *Les saisons littéraires*, Montréal, automne 1996; in *Trois*, Laval, vol. 12, no 1, février 1997; in *Neue Romania*, Berlin (Allemagne), no 18, 1997; in *Présence*, Montréal, vol. 1, no 6, octobre 1997; in *Haïti-Observateur*, New York, vol. XXXX, nos 14-15, 8-22 avril 2009 ; *Territoire de l'enfance*, Humanitas, Montréal, 1997; « *Le monde divin selon Magloire Saint-Aude* », in *Le Nouvelliste*, Port-au-Prince, 18 janvier 1999; in *Présence*, Montréal, vol. A, no 116, juin-juillet 2001; « *Le spirialisme de Frankétienne* », in *Présence*, Montréal, vol. IV, no 2002, décembre 2000; « *L'invasion surréaliste en Haïti* », in *Haïti en marche*, Miami, vol. 10, no 6, 20 mars 1996; in *Le lien*, vol. 6, no 2, avril 1997; in *Présence*, Montréal, vol. V, no 2012, octobre 2001; « *La poésie haïtienne d'expression créole* », in *Le Nouvelliste*, Port-au-Prince, 10-11 novembre 1998; in *Présence*, Montréal, vol. V, no 2013, octobre 2001; in *Cahiers de Poésie* (France), nos 6-8, été-automne-hiver 2006; in *Reflets*, Elmhurst, NY, no 38, printemps 2008; in *Le Nouvelliste*, Port-au-Prince, 21 octobre 2010; « *La poésie féminine haïtienne* », in *Présence*, Montréal, vol. V, no 2012, octobre 2001; in *Le Nouvelliste*, Port-au-Prince, 19-21 novembre 2004; in *Reflets*, Elmhurst, NY, no 37, hiver 2008; in *Haïti-Observateur*, New York, vol. XXXX, nos 22-24, 3-24 juin 2009 ; « *La race des grands poètes* », in *Présence*, Montréal, vol. II, no 2031, juillet 2003; in *Cahiers de Poésie* (France), no 10, été 2007; *Paroles d'homme libre*, Humanitas, Montréal, 2005; *Le manuscrit du dégel*, Humanitas, Montréal, 2006; *Hautes feuilles*, Humanitas, Montréal, 2007 ; *Poèmes exemplaires*, Éditions Joseph Ouaknine, Montreuil-sous-Bois (France), 2007 ; *L'Archidoxe poétique*, Humanitas,

Montréal, 2008 ; *Poésie haïtienne contemporaine*, Éditions Passerelle-ACP, Montréal, 2009 ; *Éloge de l'Interlocuteur*, Éditions Joseph Ouaknine, Montreuil-sous-Bois (France), 2011.

- KAUSS (Saint-John) et DAMOUR (Alix) : « *Questions littéraires: Le surpluréalisme* » (premier manifeste), in *Le Petit Samedi Soir*, Port-au-Prince, no 332, 1980 ; in *Écriture Française dans le monde*, Sherbrooke (Québec), vol 3, no 1, 1981 ; in *Prestige*, Montréal, vol. 1, no 1, janvier-février 1994
- KLANG (Gary) : *La Méditation transcendantale*, Alain Stanké, Montréal, 1976; *L'immigrant*, pièce télévisée jouée à la télévision de Radio-Québec, Montréal, 1979; *Haïti! Haïti!*, roman écrit en collaboration avec Anthony Phelps, Libre Expression, Montréal, 1985; *Ex-île*, Vague à l'âme, Grenoble (France), 1988; réédité aux éditions Humanitas (Canada), 2003; *Je veux chanter la mer*, suivi de *Les fleurs ont la saveur de l'aube*, Humanitas, Montréal, 1993; *Moi natif natal*, suivi de *Le Temps du vide*, Humanitas, Montréal, 1995; *L'île aux deux visages*, Humanitas, Brossard (Canada), 1997; *L'adolescent qui regardait passer la vie*, Humanitas, Brossard, 1998; *Je ne veux pas mourir chauve à Montréal*, Humanitas, Brossard, 1999; *La terre est vide comme une étoile*, Humanitas, Brossard, 2000; *La vraie vie est absente*, Humanitas, Brossard, 2002; *Kafka m'a dit*, Humanitas, Brossard, 2004; *Un homme seul est toujours en mauvaise compagnie*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2005; *Il est grand temps de rallumer les étoiles*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2007; *Toute terre est prison*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2010.
- LABUCHIN (Rassoul) : *Trois colliers maldioc*, Port-au-Prince, 1962; *Compère*, Port-au-Prince, 1966; *Compère* (suivi de) *Dégui*, 1968; *La paloma de Guantanamo*, Collection Théâtre National, Port-au-Prince, 1995(?); *Le ficus* (nouvelle poétique en collaboration avec Michaële Lafontant), Impr. Théodore, Port-au-Prince, 1971; *Les yeux de l'aube*, roman inédit.
- LAFERRIÈRE (Dany) : *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, VLB, Montréal, 1985 ; Belfond, Paris, 1989 ; J'ai lu, Paris, 1990 ; *Éroshima*, VLB, Montréal, 1987 ; *L'odeur du café*, VLB, Montréal, 1991 ; *Le goût des jeunes filles*, VLB, Montréal, 1992 et 2004; Grasset, Paris, 2005 ; *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit?*, VLB, Montréal, 1993 et 2002; *Chronique de la dérive douce*, poésie, VLB, Montréal, 1994; *Pays sans chapeau*, Lanctôt, Montréal, 1996 et 1999; *Serpent à plumes*, Paris, 1999 ; *La chair du maître*, Lanctôt, Montréal, 1997 ; *Serpent à plumes*, Paris, 2000 ; *Le charme des après-midi sans fin*, Lanctôt, Montréal, 1997; *Serpent à plumes*, Paris, 1998 ; *Dans l'œil du cyclone*, Lanctôt, Montréal, 1999; *Le cri des oiseaux foux*, Lanctôt, Montréal, 2000 ; *Serpent à plumes*, Paris, 2000; *J'écris comme je vis* (Entretien avec Bernard Magnier), Lanctôt, Montréal, 2000; *La Passe du vent*, Lyon, 2000 ; *Je suis fatigué*, Lanctôt, Montréal, 2001 ; Typo, Montréal, 2005 ; *Les années 1980 dans ma vieille Ford*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2005 ; *Vers le Sud*, Boréal, Montréal, 2006 ; *Je suis fou de Vava*, Éditions de la Bagnole, Montréal, 2006; *Je suis un écrivain japonais*, Boréal, Montréal, 2008; *La fête des morts*, Éditions de la Bagnole, Montréal, 2008 ; *L'énigme du retour*, Boréal, Montréal, 2009 ; Grasset, Paris, 2009 ; *Tout bouge autour de moi*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2010 ; Grasset, Paris, 2011.

- LAFONTANT (Michaële) : *Brumes de printemps*, Port-au-Prince, 1964; *Pour que renaisse ma Quisqueya*, Port-au-Prince, 1967; *Le ficus* (nouvelle poétique, en collaboration avec Rassoul Labuchin ou Yves Médard), Impr. Théodore, Port-au-Prince, 1971; *Désert étoilé*, Caractères, Paris, 1993 (Prix Caraïbes, 1995); *Etoiles d'ivresse*, Caractères, Paris, 1993; *Chants d'amour et de sagesse*, Impr. Haneuse et Fils, Paris, 2001.
- LAFOREST (Edmond) : *L'œuvre poétique de M. Etzer Vilaire*, Impr. du Centenaire, Jérémie (Haïti), 1909.
- LAFOREST (Jean-Richard) : *Le divan des alternances*, Nouvelle Optique, Montréal, 1978; *Poèmes de la Terre pénible*, Équateur / CIDIHCA, Montréal, 1998.
- LALÉAU (Léon) : *A voix basse*, 1920; *La flèche au cœur*, Parville, Paris, 1926; *Le rayon des jupes*, Collection des Amis de Tristan Derème, Paris, 1929; *Abréviations*, Librairie de France, Paris, 1929; *Musique nègre*, 1931; *Ondes courtes*, 1933; *Orchestre*, Éditions du Divan, 1937; *Œuvre poétique*, Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1978; *Musique nègre*, Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2005.
- LARAQUE (Paul) : « *André Breton en Haïti* », in *Nouvelle Optique*, Montréal, vol. 1, nos 2-3, mai 1971; *Ce qui demeure*, Nouvelle Optique, Montréal, 1973; *Œuvres incomplètes*, CIDIHCA, Montréal, 1999.
- LARGE (Josaphat Robert) : *Nerfs du vent*, P.J. Oswald, Paris, 1975 ; *Chute de mots*, Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1989 ; *Les sentiers de l'enfer*, L'Harmattan, Paris, 1990 ; *Pè Sèt*, Mapou, Miami, 1994 et 1996 ; *Les récoltes de la folie*, L'Harmattan, Paris, 1996 ; *Les terres entourées de larmes*, L'Harmattan, Paris, 2002 ; *Keep On Keepin'On*, iUniverse, New-York, 2006 ; *Rete! Kote Lamèsi*, Presses nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2008 ; *Partir sur un coursier de nuages*, L'Harmattan, Paris, 2008 ; *Echos en fuite*, Le Chasseur Abstrait, Mazères (France), 2010 ; *Istwa Nanm Mwen*, Bas de Page, Port-au-Prince, 2010 ; *Rosanna*, in "Haïti Noir", Akashic Books, NY, 2011.
- LA SELVE (Edouard) : *Histoire de la littérature haïtienne*, Cerf & fils, Versailles, 1875.
- LAUTRÉAMONT (Isidore Ducasse, dit le comte de), *Les Chants de Maldoror*, Librairie Albert Lacroix, Paris, 1869; La Sirène, Paris, 1920 ; *Poésies*, Au Sans Pareil, Paris, 1917 ; *Œuvres complètes*, G.L.M., Paris, 1938 ; Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, 1970 et 1973.
- LEGAGNEUR (Serge) : *Textes interdits*, Estérel, Montréal, 1966; *Textes en croix*, Nouvelle Optique, Montréal, 1978; *Le crabe*, Estérel, Montréal, 1981 ; *Inaltérable*, Noroît, Montréal, 1983 ; *Textes muets*, Noroît / La table ronde, Montréal, 1987 ; *Glyphes*, Équateur / CIDIHCA, Montréal, 1989 ; *Poèmes choisis* (1961-1997), Noroît, Montréal, 1997.
- MADIOU (Thomas) : *Histoire d'Haïti* (Tomes I-VII), Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1989.

- MANIGAT (Leslie François) : *L'Amérique latine au XXe siècle (1889-1929)*, Richelieu, Paris, 1973; *Seuil*, Paris, 1991; *La crise haïtienne contemporaine*, Des Antilles, Port-au-Prince, 1995; *Éventail d'histoire vivante d'Haïti (Tomes I-V)*, CHUDAC, Port-au-Prince, 2001-2007; *Les deux cents ans d'histoire du peuple haïtien (1804-2004)*, Lorquet, Port-au-Prince, 2002; *La révolution de 1946*, CHUDAC, Port-au-Prince, 2008.
- MARC (Jules André) : *Regards sur la littérature haïtienne (Tomes I et II)*, [sans nom d'édition], miméographié, Port-au-Prince, 1973.
- MARCELIN (Émile) : *Médaillons littéraires*, Impr. de l'Abeille, Port-au-Prince, 1906.
- MARTELLY (Stéphane) : *Le sujet opaque (Une lecture de l'œuvre poétique de Magloire Saint-Aude)*, L'Harmattan, Paris, 2001.
- MATHIS-MOSER (Ursula) : *Dany Laferrière, la dérive américaine*, VLB, Montréal, 2003.
- MÉTELLUS (Jean) : *Au pipirite chantant*, Les lettres nouvelles-Maurice Nadeau, Paris, 1978; *Tous ces chants sereins*, Qui vive, Mareil-sur-Mauldre, 1980; *Voyance*, Hatier, Paris, 1984; *Anacaona*, Hatier, Paris, 1986 et 2002; *Haïti : une nation pathétique*, Denoël, Paris, 1987; *Maisonnette et Larose*, Paris, 2003; *Hommes de plein vent*, Silex, Paris, 1992; *Voix nègres*, Le bruit des autres, Paris, 1992; *Colomb*, Autre mer, Paris, 1992; *Au pipirite chantant et autres poèmes*, Maurice Nadeau, Paris, 1995; *Toussaint Louverture, le précurseur*, Hatier, Paris, 2003; *Temps des cerises*, Paris, 2004; *Les dieux pèlerins*, 1997; *Nouvelles du Sud*, Paris, 2004; *Entretiens avec Jean Métellus, des maux du langage à l'art des mots*, Liber, Québec, 2004; *Voyance et autres poèmes*, Janus, Paris, 2005; *La peau et autres poèmes*, Seghers, Paris, 2006; *Jacmel, toujours*, Janus, Paris, 2007; *Voix nègres, voix rebelles, voix fraternelles*, Temps des cerises, Paris, 2007; *Éléments*, Janus, Paris, 2008; *Visages de femmes*, Temps des cerises, Paris, 2008.
- MICHEL (Jean-Claude) : *Les écrivains noirs et le surréalisme*, Naaman, Sherbrooke (Québec), 1982.
- MORISSEAU (Roland) : *La chanson de Roland*, Nouvelle Optique, Montréal, 1979; *Poésie (1960-1991)*, Guernica, Montréal, 1993.
- MORISSEAU-LEROY (Félix) : *Plénitudes*, poésie, 1940; *Le destin des Caraïbes*, essai, 1941; *Gerbe pour deux amis*, poésie, 1945 (en collaboration avec Jean-François Brière et Roussan Camille); *Récolte*, récit, 1946; *Natif-Natal*, conte en vers, 1948; *Kasamansa*, Nouvelles Editions Africaines, Dakar, 1977; *Roi Kréon*, Sankoré, Dakar, 1980; *La ravine aux diables*, Karthala, Paris, 1980; *Vilbonè*, Jaden Kreyol, Miami, 1982; *Diacoute 1, 2, 3, 4*, Haitiana Publications, USA, 1990; *Les Djons d'Haïti Tonma*, L'Harmattan, Paris, 1996; *Teyat kreyol*, Libète, Port-au-Prince, 1997.
- MORPEAU (Louis) : *Anthologie d'un siècle de poésie haïtienne*, Bossard, Paris, 1925.
- NAU (Émile) : *Histoire des caciques d'Haïti*, Gustave Guérin et Cie éditeurs, Paris, 1884.

NAUDILLON (Françoise) : *Jean Métellus*, L'Harmattan, Paris, 1994.

OLLIVIER (Émile) : *Au tuyau de l'oreille*, poésie, inédit ; *Pierrot Le Noir* (avec Jean-Richard Laforest et Anthony Phelps, disque de poésie), Production Caliban, Montréal, 1970 ; *Paysage de l'aveugle*, Pierre Tisseyre, Montréal, 1977 ; *Mère-solitude*, Albin Michel, Paris, 1983 ; *La discorde aux cent voix*, Albin Michel, Paris, 1986 ; *Passages*, L'Hexagone, Montréal, 1991 ; *Les urnes scellées*, Albin Michel, Paris, 1995 ; *Mille eaux*, Gallimard, Paris, 1999 ; « *Et me voilà otage et protagoniste* », in *Les Écrits*, Montréal, no 95, avril 1999 ; in *Boutures*, Port-au-Prince, vol. 1, no 2, février 2000, pp. 22-26 ; « *Hommage à Anthony Phelps* », in *Chemins critiques*, Montréal, vol. 5, no 1, janvier 2001, pp. 210-218 ; *Repérages*, Leméac, Montréal, 2001 ; *La brûlerie*, Albin Michel, Paris, 2005.

PHELPS (Anthony) : *Mon pays que voici*, P.-J. Oswald, Paris, 1968 ; *Le conditionnel*, Holt Rinehart et Winston, Montréal, 1968 ; *Mémoire d'encrier*, Montréal, 2007 ; *Moins l'infini*, Éditions Français Réunis, Paris, 1973 ; CIDIHCA, Montréal, 2002 ; *Et moi je suis une île*, Leméac, Montréal, 1973 ; *Mémoire en colin-maillard*, Nouvelle Optique, Montréal, 1976 ; CIDIHCA, Montréal, 2001 ; *Motifs pour le temps saisonnier*, P.-J. Oswald, Paris, 1976 ; *La Bélière Caraïbe*, Nouvelle optique, Montréal, 1980 ; *Haïti-Haïti* (en collaboration avec Gary Klang), Libre Expression, Montréal, 1985 ; *Orchidée nègre*, Casa de las Américas, Havane (Cuba), 1985 ; Triptyque, Montréal, 1987 ; *Immuable voyageuse de Picas et autres silences*, CIDIHCA, Montréal, 2000 ; *Immuable voyageuse de Picas / Immuable Viaggiatrice di Picas*, Édition hors commerce, La Rosa Editrice, Torino (Italie), 2000 ; *Femme Amérique*, Écrits des forges, Trois-Rivières (Québec), 2004 ; *Paul Laraque, vingt ans sous les drapeaux entre Marx et Breton*, Caliban, Montréal, 2004 ; *Une phrase lente de violoncelles*, Noroît, Montréal, 2005 ; *La contrainte de l'inachevé*, Leméac, Montréal, 2006 ; *Le mannequin*, Leméac, Montréal, 2009.

PHILOCTÈTE (Raymond) : « *Le spiralisme, une nouvelle école littéraire* » (entretien avec Frankétienne), in *Le Nouveau Monde*, Port-au-Prince, 29 mai 1972 ; *Anthologie de la poésie haïtienne contemporaine (1945-1999)*, CIDIHCA, Montréal, 2000.

PHILOCTÈTE (René) : *Saison des hommes*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 1960 ; *Margha*, Art Graphique Presse, Port-au-Prince, 1961 ; *Les tambours du soleil*, Imprimerie des Antilles, Port-au-Prince, 1962; Mis en scène par Faubert Bolivar, Port-au-Prince, 1999 ; *Rose morte*, [miméographié], Port-au-Prince, 1962; *Promesse*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 1963 ; *Boukman, ou le rejeté des enfers*, [miméographié], Port-au-Prince, 1963; *Escargots*, [miméographié], Port-au-Prince, 1965 ; *Et cætera*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 1967; Atelier Fardin, Port-au-Prince, 1974 ; *Ces îles qui marchent*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 1969; Fardin, Port-au-Prince, 1974; Mémoire, Port-au-Prince, 1995 ; *Margha; Les tambours du soleil; Ces îles qui marchent* (réimprimés en facsimile avec des poésies de René Depestre, Roger Dorsinville et Roland Morisseau), Kraus Reprint, Nendeln, 1970 ; *Le huitième jour*, Éditions de l'an 2000, Port-au-Prince, 1973 ; *Monsieur de Vastey*, Fardin, Port-au-Prince, 1975 ; *Herbes folles*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 1982 ; *Caraïbe*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 1982; Mémoire, Port-au-Prince, 1995 ; *Ping-Pong politique*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 1987 ; *Le peuple des terres mêlées*, Deschamps, Port-au-Prince, 1989 ; *Il faut dès fois que les dieux meurent* (nouvelles et récits), [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 1992 ; *Une saison de cigales*, Conjonction, Port-au-Prince, 1993 ; *Poèmes des îles qui marchent* (anthologie poétique, édition établie et présentée par Lyonel Trouillot), Actes Sud, Arles (France), 2004.

PIERRE-CHARLES (Gérard) : *Radiographie d'une dictature*, Nouvelle Optique, Montréal, 1973.

PIERRE-LOUIS (Ulysse) : *Esquisses littéraires*, Impr. de l'État, Port-au-Prince, 1959.

PIQUION (René) : *Langston Hughes, un chant nouveau*, Impr. de l'État, Port-au-Prince, 1940; *Archives*, Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1954; *Crépuscule de mythes*, Impr. de l'État, Port-au-Prince, 1962; *Léon Gontran Damas, un poète de la Négritude*, Impr. de l'État, Port-au-Prince, 1964; *Manuel de négritude*, Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1965; *Ébène*, Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1976; « *Le cycle des poètes* », in *Le Nouvelliste*, Port-au-Prince, 23 mai 1990; « *Poésie d'une identité* », in *Le Nouvelliste*, Port-au-Prince, 12 septembre 1990.

POMPILUS (Pradel) : *Poésies choisies* (d'Oswald Durand), Impr. des Antilles, Port-au-Prince, 1964; *Louis Joseph Janvier par lui-même : le patriote et le champion de la négritude*, Impr. des Antilles, Port-au-Prince, 1976 ; La Presse Évangélique (édition revue, corrigée et augmentée), Port-au-Prince, 1995 ; *Anténor Firmin par lui-même: le champion de la négritude et de la démocratie haïtienne*, Éditions Pegasus, Port-au-Prince, 1990.

POMPILUS (Pradel) et BERROU (Raphaël) : *Histoire de la littérature haïtienne illustrée par les textes* (Tomes I - III), Caraïbes, Port-au-Prince, 1975-1977.

- PRICE-MARS (Jean) : *Ainsi parla l'oncle*, Compiègne, Paris, 1928; Leméac, Montréal, 1973; *De Saint-Domingue à Haïti. Essai sur la culture, les arts et la littérature* [1957], Présence Africaine, Paris, 1959; *De la préhistoire d'Afrique à l'histoire d'Haïti*, Impr. de l'État, Port-au-Prince, 1962; *Joseph Anténor Firmin*, Imprimerie du Séminaire Adventiste, Port-au-Prince, 1978.
- ROSIERS (Joël des) : *Métropolis Opéra*, Triptyque, Montréal, 1987; *Tribu*, Triptyque, Montréal, 1990; *Savanes*, Triptyque, Montréal, 1993; *Théories Caraïbes (poétique du déracinement)*, Triptyque, Montréal, 1996 et 2009; *Vétiver*, Triptyque, Montréal, 1999; *Caïques*, Triptyque, Montréal, 2007; *Lettres à l'Indigène*, Triptyque, Montréal, 2009; *Gaiac*, Triptyque, Montréal, 2010.
- ROUMAIN (Jacques) : *Œuvres complètes*, Agence Universitaire de la Francophonie, Paris, 2003.
- ROUMER (Émile) : *Poèmes d'Haïti et de France*, Revue Mondiale, Paris, 1925; *Le caïman étoilé*, Panorama, Port-au-Prince, 1963; *Poèmes en vers*, Haïti-Journal, Port-au-Prince, Noël 1947; *Rosaire Couronne Sonnets*, poésie créole, 1964.
- SAINT-AMAND (Edris) : *Essai d'explication de «Dialogue de mes lampes»*, Fardin, Port-au-Prince, 1975; *Mémoire*, Port-au-Prince, 1995.
- SAINT-AUDE (Magloire) : *Dialogue de mes lampes* (suivi de) *Tabou et Déchu*, Première Personne, Paris, 1970; *Dialogue de mes lampes et autres textes* (œuvres complètes), Jean-Michel Place, Paris, 1998.
- SAINT-ELOI (Rodney) : « *Réflexions sur le roman, sur la langue et sur l'Indigénisme* » (entretien avec Jean-Claude Fignolé), in *Le Nouvelliste* (Supplément culturel), Port-au-Prince, 9 décembre 1989; « *Où va la nouvelle?* » (entretien avec Yanick Lahens), in *Boutures*, Port-au-Prince, vol. 1, no 1, juillet 1999, pp. 4-7; « *Émile Ollivier : écrivain aux pieds poudrés* », in *Boutures*, vol. 1, no 2, février 2000, pp. 4-7; « *Dany Laferrrière : Chronique de la retraite douce* », in *Boutures*, vol. 1, no 4, mars-août 2001, pp. 4-9; *Émergence de la poétique créole en Haïti*, Mémoire de Maîtrise, Université Laval, Québec (Canada), 1999.
- SAINT-FLEUR (Henry) : *Transhumance*, CIDIHCA, Montréal, 1994.
- SAINT-LOUIS (Carlos) et LUBIN (Maurice) : *Panorama de la poésie haïtienne*, Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1950; Educa Vision, Coconut Creek (Floride), 1996.
- SOUFFRANT (Claude) et al. : *Littérature et société en Haïti*, Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1991.

SUPRICE (Lenous) : *Rêverrant*, 1990 ; *Bwamitan*, Lagomatik, Montréal, 1993 ; *Faits divers*, CIDIHCA, Montréal, 1994 ; *Pages triangulaires* (collectif d'auteurs), Intouchables, Montréal, 1994 ; *En enjambant le vent*, Humanitas, Montréal, 1997 ; *L'île en pages*, Humanitas, Montréal, 1998 ; *Rouge cueillaison*, Humanitas, Montréal, 2000 ; *Pawoli*, CIDIHCA, Montréal, 2003 ; *Fictive Andalouse en ma mémoire*, Humanitas, Montréal, 2006.

SURÉNA (Elsie) : *Mémoires pour soirs de fine pluie*, Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2002 ; *L'arbre qui rêvait d'amour*, Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2002 ; Editorial Bukante, Port-au-Prince, 2009 ; *Confidences des nuits de la treizième lune*, Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2003 ; *Ann al jwe!*, Page Concept, Port-au-Prince, 2007 ; *Haïkus d'un soir*, Editorial Bukante, Port-au-Prince, 2009 ; *Tardives et Sauvages*, Rivarti Collection, New York, 2009 ; *Haïti pour toujours/Haïti pou toutan*, adaptation créole du recueil de haïkus de Diane Descôteaux, Choucounne, Port-au-Prince, 2010 ; *Lanmou se flè sezon*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 2011.

TROUILLOT (Évelyne) : *La chambre interdite*, L'Harmattan, Paris, 1996 ; *L'oiseau mirage*, Haïti Solidarité Internationale, Port-au-Prince, 1997 ; *Ma maison en dentelles de bois*, Mémoire, Port-au-Prince, 1998 ; *Islande* (suivi de) *La mer entre lait et sang*, Édition de l'île, Port-au-Prince, 1998 ; *Sans Parapluie de retour*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 2001 ; *Rosalie l'infâme*, Dapper, France, 2003 ; *Parlez-moi d'amour*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 2003 ; *L'île de Ti Jean*, Dapper, France, 2004 ; *Plidetwal*, Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2005 ; *Le mirador aux étoiles*, [sans nom d'édition], Port-au-Prince, 2007 ; *L'œil-totem*, Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2008.

TROUILLOT (Hénoch) : *Historiographie d'Haïti* (en collaboration avec Catts Pressoir et Ernst Trouillot), Instituto Panamericano de Geographia e Historia, 1953 ; *Dantès Bellegarde, un écrivain d'autrefois*, Impr. N.A. Théodore, Port-au-Prince, 1957 ; *Les origines sociales de la littérature haïtienne*, Impr. Théodore, Port-au-Prince, 1962 ; Fardin, Port-au-Prince, 1986 ; *Le gouvernement du Roi Henri Christophe*, Impr. Centrale, Port-au-Prince, 1974 ; *Dimensions et limites de Jacques Roumain*, Fardin, Port-au-Prince, 1975 ; « *Haïti ou la négritude avant la lettre* », in *Ethiopiennes*, novembre 1976.

TROUILLOT (Lyonel Antoine) : *Depale* (poésie créole en collaboration avec Pierre-Richard Narcisse, Association des Écrivains Haïtiens, Port-au-Prince, 1980 ; *Les Fous de Saint-Antoine: traversée rythmique* (préface de René Philoctète), Deschamps, Port-au-Prince, 1989 ; *Le Livre de Marie*, Mémoire, Port-au-Prince 1993 ; *La petite fille au regard d'île*, Mémoire, Port-au-Prince, 1994 ; *Zanj nan dlo*, Mémoire, Port-au-Prince, 1996 ; *Rue des pas perdus*, Mémoire, Port-au-Prince, 1996 ; Actes Sud, Arles (France), 1998 ; *Les dits du fou de l'île*, Éditions de l'île, Port-au-Prince 1997 ; *Thérèse en mille morceaux*, Actes Sud, Arles, 2000 ; *Les enfants des héros*, Actes Sud, Arles, 2002 ; *Le testament du mal de*

mer, Actes Sud, Arles, 2002; *Bicentaire*, Actes Sud, Arles, 2004; *L'Amour avant que j'oublie*, Actes Sud, Arles, 2007; Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2007 ; *Yanvalou pour Charlie*, Actes Sud, Arles, 2009.

VAVAL (Duraciné) : *Histoire de la littérature haïtienne ou l'Âme noire*, Édouard Héraux, Port-au-Prince, 1933.

VIATTE (Auguste) : *Histoire comparée des littératures francophones*, Nathan, Paris, 1980.

VILAIRE (Etzer) : *Poésies complètes* (Tomes I - III), Messein, Paris, 1914-1919; Presses Nationales d'Haïti, Port-au-Prince, 2005.

TABLE DES POÈTES

• Yves ANTOINE	13
• Coriolan ARDOUIN	14
• Robert BAUDUY	16
• René BÉLANCE	18
• Franz BENJAMIN	20
• Regnor C. BERNARD	23
• Robert BERROUET-ORIOLE	24
• Jeanie BOGART	26
• Jean-François BRIERRE	30
• Richard BRISSON	34
• Carl BROUARD	36
• Frédéric BURR-REYNAUD	39
• Roussan CAMILLE	40
• Georges CASTERA	41
• Jean-Claude CHARLES	43
• Max CHARLIER	45
• Jean CIVIL	47
• Massillon COICOU	50
• Jean André CONSTANT	53
• Joelle CONSTANT	57
• Réginald Oswald CROSLLEY	61
• Fritzberg DALÉUS	63
• Alix DAMOUR	67
• DAVERTIGE (Villard DENIS)	70
• DÉITA (Mercedes Foucard GUIGNARD)	73
• René DEPESTRE	78
• Joël DES ROSIERS (DESROSIERS)	80
• Marie Flore DOMOND	84
• Gérard DOUGÉ	89
• Jean Armoce DUGÉ	92
• Oswald DURAND	95
• Henri-Robert DURANDISSE	97
• Gérard V. ÉTIENNE	100
• Jean Claude FIGNOLÉ	109
• Franck FOUCHÉ	115
• Ruben FRANÇOIS	117
• FRANKÉTIENNE (Franck ÉTIENNE)	120
• Eddy GARNIER	123
• Hamilton GAROUTE	128
• Claude GEORGES	132

• Fayolle JEAN (Jean Léonce Sansaricq JEAN)	134
• Saint-John KAUSS (John NELSON)	137
• Gary KLANG	145
• Rassoul LABUCHIN (Joseph Yves MÉDARD)	150
• Dany LAFERRIÈRE (Windsor Klébert LAFERRIÈRE)	153
• Michaële LAFONTANT (Marguerite DESCHAMPS)	156
• Jean-Richard LAFOREST	159
• Léon LALEAU	162
• Paul LARAQUE	164
• Josaphat-Robert LARGE	166
• Serge LEGAGNEUR	169
• Roland MENUAU	172
• Jean MÉTELLUS	175
• Bel-Ami de MONTREUX	177
• Roland MORISSEAU	182
• Félix MORISSEAU-LEROY	184
• Chambeau NELSON	186
• Émile OLLIVIER	188
• Anthony PHELPS	189
• René PHILOCTÈTE	191
• Max Freesney PIERRE	194
• Wesley RIGAUD	197
• Jacques ROUMAIN	201
• Émile ROUMER	204
• Clément Magloire SAINT-AUDE	207
• Henry SAINT-FLEUR	212
• Gary SAINT-GERMAIN	219
• Lenous SUPRICE	222
• Elsie SURÉNA	225
• Philippe THOBY-MARCELIN	231
• Évelyne TROUILLOT	236
• Lyonel TROUILLOT	239
• Antonio VIEUX	241
• Etzer VILAIRE	243

Saint-John Kauss. Écrivain haïtien. Vit au Québec depuis plus de vingt-cinq ans. Écrit en français et en créole. A publié plus d'une vingtaine d'ouvrages (poésie, essai, critique, anthologie). Sa poésie, saluée par ses contemporains, est traduite en plusieurs langues (anglais, espagnol, créole, roumain, portugais et allemand). Elle fait aussi l'objet de travaux universitaires.

Son œuvre est marquée par l'exil, le pays, la famille, la tendresse et l'errance. Paroles de traversier dans le temps et l'espace, elle est enracinée dans la mémoire. **Saint-John Kauss** est considéré aujourd'hui comme le père du *Surpluréalisme*, mouvement littéraire permettant de visualiser le monde dans tous ses univers.

Cette anthologie, **Poésie Haïtienne Contemporaine**, où l'on peut lire plus d'une soixantaine de poètes, est son 22^e ouvrage.

